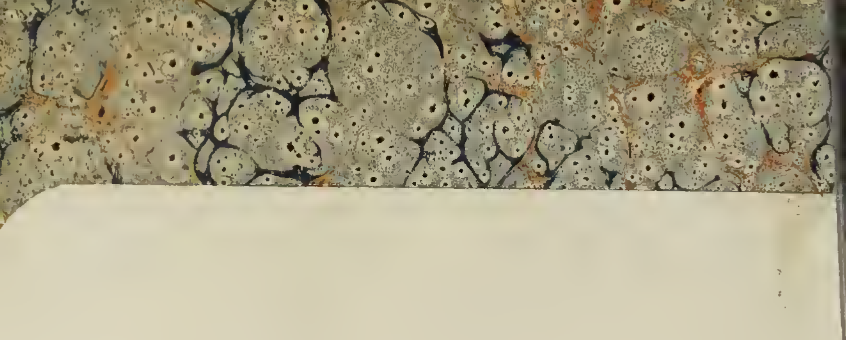
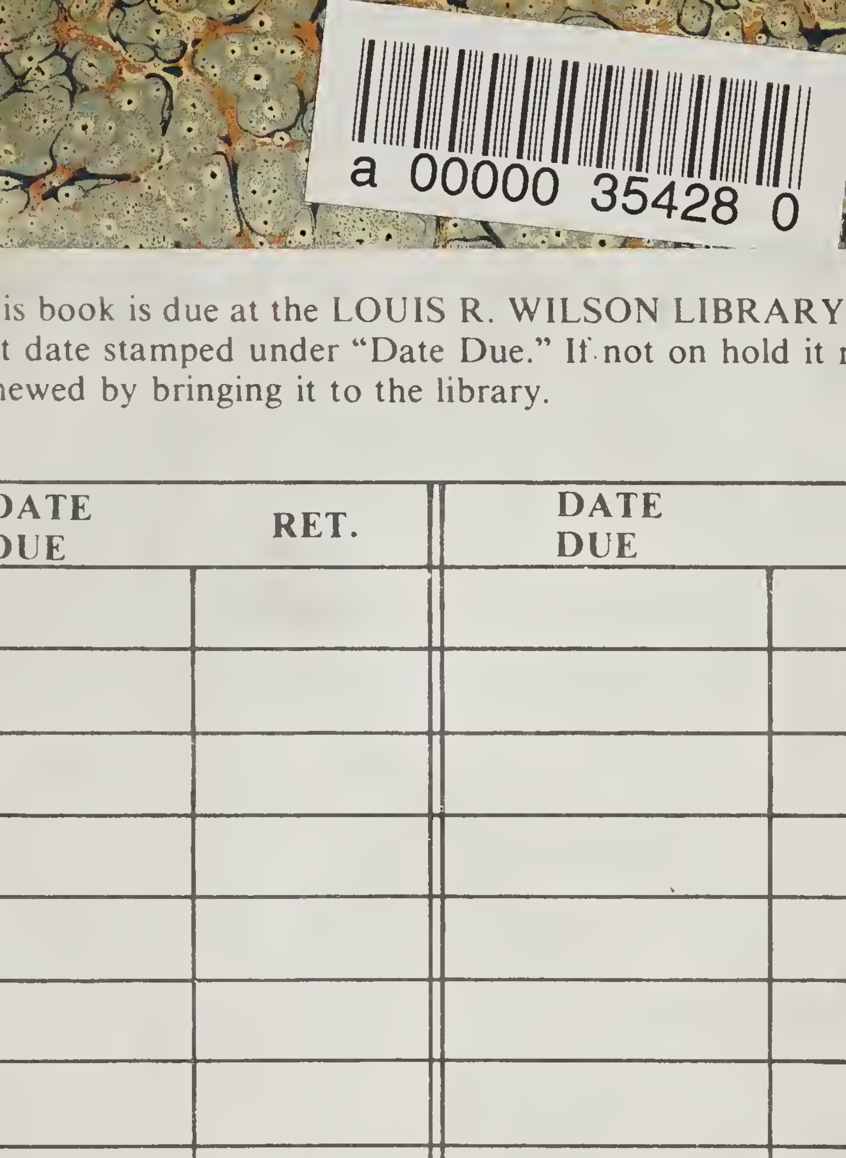





LUX
LIBERTAS



DATE DUE	RET.	DATE DUE	

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS GUILLAUME JEAN STANISLAS

ANDRIEUX.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES

DE

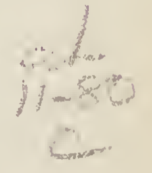
FRANÇOIS GUILLAUME JEAN STANISLAS

ANDRIEUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,
ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME CINQUIÈME.





A PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

MDCCCXXII.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE JEAN-FRANÇOIS

COLLIN-HARLEVILLE,

NÉ A MAINTENON, LE 30 MAI 1755,
MORT A PARIS, LE 24 FÉVRIER 1806.

> Cùm præsertim non modo nunquàm sit aut illius à me cursus impeditus, aut ab illò meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus, et communicando, et monendo et favendo.
>
> CICER. Brut. seu De clar. Orat., n° 3.
>
> Cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. Ibid. n° 323.

LONG-TEMPS après que j'ai perdu un de mes amis les plus chers, on me demande une notice sur sa vie ; on veut que j'écrive ce que je sais de son histoire. J'y consens d'autant plus volontiers, qu'en me rappelant ces faits déja anciens j'aurai le

douloureux plaisir de m'occuper de lui ; mais je crains que ce portrait que j'esquisse de mémoire, quinze ans après la mort du modèle, ne lui ressemble pas assez ; je crains de ne pas le montrer tel que je le sens et que je l'ai dans l'ame. C'est pourtant cette ressemblance que je dois m'appliquer surtout à saisir, certain que ce sera le meilleur moyen de concilier à sa mémoire la vénération, l'estime, et la bienveillance dont il fut digne. C'est aussi la seule manière de me satisfaire moi-même : à quoi bon flatterais-je ce portrait ? il me plairait moins, si je l'embellissais ; ce ne serait plus Collin, ce ne serait plus mon ami.

Je ne songe point à faire un nouvel examen louangeur ou critique de ses ouvrages ; ils sont connus, appréciés : ce que je veux dire de l'auteur, c'est ce que très-peu de personnes en peuvent dire aujourd'hui ; c'est ce dont j'ai été personnellement témoin ; ce sont des faits auxquels il m'est arrivé de prendre part. Je pourrai raconter telle anecdote qui mettra jusqu'à un certain point le lecteur dans le secret de la manière dont telle comédie a été conçue et composée : et de pareilles anecdotes sont, à ce qu'il me semble, curieuses et rares : car les poètes et les

écrivains en général ne nous font point entrer dans le mystère de leur travail, si l'on peut ainsi s'exprimer ; nous n'en voyons que les résultats, sans connaître les procédés qu'ils ont employés. Je pense qu'il sera neuf et peut-être utile d'ouvrir une fois l'intérieur du cabinet d'un poète, de l'y montrer composant d'inspiration et de verve. J'ai assisté quelquefois à ces moments sanctifiés, pour ainsi dire, par la présence d'une muse, et j'en ai bien gardé le souvenir ; car je les compte au nombre des moments les plus agréables de ma vie.

Mais c'est l'homme, encore plus que le poète, que j'ai aimé. C'est sa vie surtout dont je veux offrir ici le tableau en l'honneur des lettres, au profit de la morale, et pour l'instruction de la jeunesse : car ce fut une vie de bon exemple ; et l'on n'aurait jamais accusé les gens de lettres d'envie, de cabales, de mauvais procédés entre eux, de manque de bonne foi dans leurs livres, d'orgueil puéril, de folle ambition, et quelquefois même de cupidité honteuse, s'ils avaient tous compris, comme Collin, que leur vocation est d'améliorer les hommes, et que pour la remplir il faut commencer par s'améliorer soi-même.

Dois-je m'excuser de ne mettre dans la narra-

tion que je vais faire ni recherche ni ornements? Non, sans doute, je ne compose point un panégyrique; je n'ai envie de faire ni phrases ni lieux communs; je ne songe point du tout à briller. Je vais laisser aller ma plume et jeter sans art ce récit. Il existe encore heureusement beaucoup de personnes qui ont connu Collin; il existe plusieurs de ses parents, de ses amis particuliers, qui sont aussi les miens. Je vais me figurer que je raconte en leur présence, avec le desir qu'ils m'interrompent souvent pour me dire: Le voilà! c'est lui-même! Oh! que vous nous faites plaisir de nous le rappeler ainsi!

Jean-François Collin-Harleville naquit à Maintenon le 30 mai 1755.

Sa famille était originaire de Chartres; son père s'y était marié avec une demoiselle Artérier; il avait été reçu avocat, et en avait exercé, mais peu de temps, la profession au bailliage de Chartres. Ce fut par circonstance qu'il habita Maintenon quelques années. Collin m'a montré lui-même sa maison natale; elle était tout au bord de la rivière d'Eure, qui en baignait les murs.

Ses père et mère eurent onze enfants, dont il fut le huitième. Trois moururent dans l'enfance, les huit autres, deux garçons et six filles, ont at-

teint l'âge mûr ; le frère de Collin était son aîné de beaucoup ; de ses six sœurs, trois étaient plus âgées que lui.

M. Martin Collin son père, après avoir demeuré à Maintenon, s'établit à Mévoisins, village à une demi-lieue ou à trois quarts de lieue au-delà de cette ville (en venant de Paris), et à trois lieues environ en deçà de Chartres. Il y possédait un bien de campagne ; et il y fit bâtir lui-même, à mi-côte d'une vallée étroite, mais agréable, une maison, qui, sans être très-grande, avait un peu d'apparence. Elle était accompagnée d'un jardin, d'un petit bois percé agréablement et formé de taillis et de charmilles, d'une prairie semée de bouquets d'aulnes et ornée de plusieurs allées de beaux peupliers ; enfin, d'un clos en culture et d'un bon rapport : toute cette propriété faisait un ensemble de dix à douze arpents.

Il possédait aussi quelques terres dans les environs, et c'était de plusieurs arpents situés dans un canton appelé *Harleville* que l'un des fils puînés avait reçu le nom qu'il porta toujours dans sa famille et dans son village, dont les habitants ne l'appelèrent jamais autrement que *monsieur Harleville.*

Dans ce riant et tranquille séjour a vécu plus

de quarante années le bon M. Martin Collin, qui d'avocat s'était fait cultivateur, architecte, et jardinier ; d'une taille médiocre, mais d'une santé robuste, plein d'activité, de gaîté, et ayant conservé sa force jusque dans un âge très-avancé (il est mort à quatre-vingt-cinq ans). Il avait le bon esprit de vivre satisfait au sein d'une nombreuse et aimable famille; il ne desirait rien au-delà de son petit domaine, qui était toute sa fortune. Ni parc ni château ne lui faisaient envie; car il n'en voyait aucun qui lui parût aussi beau que la maison qu'il avait construite, que le jardin et les bois qu'il avait plantés et qu'il soignait lui-même : c'était son occupation de tous les jours. Il a servi de modèle à son fils pour le personnage de l'*Optimiste;* mais il était et devait être plus heureux que *M. de Plinville;* car celui-ci est à peu près oisif, au lieu que M. Collin travaillait, et son travail honorable faisait subsister sa femme et ses enfants.

Ce digne patriarche était chéri et considéré dans le canton ; on lui avait conservé le nom de sa première profession, et on l'appelait *monsieur l'avocat.* L'auteur de *l'Optimiste,* dans la préface de cette pièce, nous apprend que son père était bien reçu par M. le maréchal de Noailles, lorsque

celui-ci venait à son château de Maintenon, et qu'à son tour le maréchal visitait quelquefois M. Collin dans son ermitage. Il avait donné à la famille la permission de chasser sur ses terres; et cette permission, dont on n'abusait point, était non-seulement agréable, mais encore utile à cette famille nombreuse : c'était précisément l'intention qu'avait eue le noble seigneur qui l'avait accordée. Plusieurs des filles de M. Collin se servaient fort bien du fusil; et dans le temps de la chasse, elles étaient les pourvoyeuses de la table paternelle. La plus jeune et la plus jolie était aussi la plus adroite et celle qui aimait le plus cet exercice. Elle s'était fait faire un habillement exprès; on la connaissait dans les environs, et l'on n'était point étonné de la rencontrer vêtue en amazone, suivie de son chien, avec le carnier et la poire à poudre en bandouillère, et le fusil sur l'épaule.

Une seule fois, comme elle était à l'affût, un passant, qui apparemment n'était pas du pays, lui ayant tenu quelques propos indiscrets, elle le coucha bravement en joue, et lui ordonna de passer son chemin au plus vite, ce qu'il ne se fit pas répéter.

La maison de M. Collin était vivante et animée.

Ses six filles tantôt l'aidaient dans les travaux de la culture et du jardinage, tantôt soulageaient leur mère des détails du ménage et des soins intérieurs, et il leur restait encore du temps, surtout dans les longues soirées d'automne et d'hiver, pour faire des lectures en commun. Il y avait beaucoup d'esprit naturel dans la famille, et il s'y joignait une bonne éducation, qu'on s'était donnée en partie à soi-même. On n'avait pas besoin d'aller chercher des amusements ailleurs; on n'y songeait pas. On vivait ainsi moitié ville, moitié campagne; on passait toute l'année dans cette agréable demeure; et l'on y voyait les jours se succéder, amenant continuellement avec eux de nouvelles occupations ou d'innocents plaisirs.

Qu'on s'étonne après cela du goût de Collin pour la campagne, goût qui se manifeste dans tous ses ouvrages! c'était là qu'il avait passé ses premières années; qu'il avait reçu les premières impressions, et il était dans son naturel de les recevoir vivement. Il n'a pas choisi exprès des sujets champêtres, comme tel poète citadin fait des idylles et des églogues; il a cédé tout simplement à un penchant aimable qu'il avait éprouvé dès son enfance, et qui est devenu une passion de toute sa vie. L'imagination embellit des sites

riants et variés, le cœur animé de sentiments purs et doux, touché surtout des affections de famille, il s'est plu à reproduire tout cela dans ses ouvrages; il l'a reproduit avec vérité, et cette vérité a fait une partie de son talent.

Il avait quelques traits de ressemblance avec son père, tant au physique qu'au moral.

Il n'était pas aussi robuste; mais il était, comme son père, vif, toujours agissant, occupant toujours son corps ou son esprit, et souvent l'un et l'autre à-la-fois. Ses mouvements étaient prompts, naturels, et avaient quelquefois une sorte de gaucherie naïve qui n'était pas sans grace.

Sa taille était moyenne, svelte et bien prise; il avait la jambe bien faite et le pied petit; il avait été au collége coureur leste et bon joueur de balle; sa physionomie était pleine d'expression, spirituelle et bonne tout ensemble; ses cheveux et ses sourcils étaient d'un brun foncé; son front peu élevé; ses yeux noirs, petits et couverts, semblaient jeter du feu par étincelles; son teint était brun, mais coloré; il avait le nez aquilin et arqué, la bouche assez grande, les lèvres fines et étroites, le sourire très-agréable, le menton pointu et un peu avancé. Ce n'était pas

un joli garçon, mais il était impossible de le voir et surtout de l'entendre sans le remarquer; on sentait tout d'un coup que ce n'était pas là un homme ordinaire.

Et cependant, personne ne songeait moins à fixer sur soi l'attention, personne ne fut toujours plus éloigné de ces airs suffisants, de cette ridicule importance qui va si mal avec le mérite réel; la bonhomie, la simplesse, l'abandon facile, régnaient dans toutes ses habitudes, dans tous ses discours.

Mais j'espère que son ame va se montrer dans tous les faits que j'ai à raconter, et je reprends mon récit.

Sa grand'mère, madame Artérier, qui demeurait à Chartres, le prit chez elle lorsqu'il avait cinq ou six ans. Voulant lui faire apprendre à lire et à écrire, elle payait une petite rétribution à une école tenue par des frères des écoles chrétiennes, dont le fondateur, le vénérable père de La Salle, eut encore plus de peine, il y a un siècle, à mettre en vogue son *enseignement simultané* qu'on n'en a aujourd'hui à faire adopter *l'enseignement mutuel*, qui n'en est que le perfectionnement. Collin m'a dit qu'il lui était arrivé bien souvent d'être le premier, l'hiver, à six

heures du matin, avec une petite lanterne allumée, à la porte de l'école, avant qu'elle s'ouvrît. Il avait conservé un souvenir de reconnaissance et de respect pour les frères, et n'en voyait jamais passer un sans lui ôter son chapeau. Il leur devait une très-bonne écriture, extrêmement nette et facile à lire, et, de plus, il était parvenu à écrire très-vite et toujours bien: aussi n'était-ce pas une peine pour lui de faire un assez grand nombre de copies de ses ouvrages; et se recopier est pour un auteur un excellent moyen de se corriger.

Il obtint, je crois, une bourse au collége de Lisieux, où il a fait toutes ses études. Peut-être dut-il cet avantage à la protection du maréchal de Noailles, ou peut-être gagna-t-il cette bourse au concours, comme on en donnait alors dans l'université.

Il fut dans toutes ses classes un très-bon écolier. Il lui arriva, au collége, à l'âge de dix à onze ans, un accident terrible. Ayant fait la lecture, suivant l'usage, au réfectoire, pendant le dîner, et voulant descendre ou sauter, en étourdi, en bas de la chaire, il tomba d'assez haut, et resta sur le coup sans connaissance: on crut qu'il s'était tué.

Dans une réponse adressée à un de ses anciens camarades de collége, qui, en lui écrivant, lui avait rappelé cet accident, je trouve ce passage :

« Vous étiez donc présent à la chute que je « fis du haut de la chaire ! Vous partageâtes l'ef- « froi général, puis la joie commune, joie si na- « turelle de voir un camarade sauvé :

« Cruelle chute, hélas! présage malheureux
« Pour un auteur de comédie!
« Une bien longue maladie
« M'attira des docteurs un arrêt rigoureux.
« Je n'aurais, dirent-ils, ma guérison complète
« Qu'en perdant la raison. Je vais faire un aveu :
« Ils se trompèrent de bien peu,
« Car je suis demeuré poète [1]. »

On lui fit interrompre, à cette époque, ses études; il alla passer six mois à la campagne, chez son père. Il m'a dit plusieurs fois que, pendant cette vacance forcée, il ressentait dans la tête un bourdonnement continuel, qu'il était comme étourdi et à demi ivre, que cet état dura plusieurs mois; il m'ajoutait qu'il croyait qu'il s'était fait alors un changement dans ses facultés intellectuelles, et que peut-être, sans ce coup qui

[1] Lettre du 11 juin 1790, à M. Deshayes, alors employé au ministère de l'intérieur.

manqua de le tuer, il n'aurait jamais été poète. —Encore vaut-il mieux, lui répondais-je, être poète que mort.

Lorsqu'il fut rétabli, il retourna au collége, reprit ses études, et les continua comme il les avait commencées, c'est-à-dire avec beaucoup de succès.

Notre première connaissance date des compositions de l'Université.

Les dix colléges qu'on appelait *de plein exercice* envoyaient, à la fin de l'année, à un concours général pour les prix, chacun un certain nombre d'élèves dans chaque classe. Le travail des compositions se faisait dans des salles que prêtaient les Jacobins de la rue Saint-Jacques pour les hautes classes, les Mathurins pour les classes inférieures.

Ce fut aux Mathurins que je vis Collin pour la première fois.

On entremêlait les concurrents de manière que deux élèves du même collége ne se trouvassent point à côté l'un de l'autre, et cela pour éviter qu'ils ne communiquassent ensemble et ne s'entr'aidassent. Nous n'étions point du même collége, Collin et moi. Le sort, ou l'ordre du professeur qui présidait à la composition, nous

plaça plusieurs fois à côté l'un de l'autre. La séance durait six ou sept heures, et même davantage ; on ne pouvait travailler si long-temps sans quelque repos et quelque distraction; on disait tout bas des mots à son voisin; on se rendait mutuellement de petits services, comme de se prêter un dictionnaire, un auteur, etc. Ces conversations d'un moment nous apprirent d'abord que nous nous convenions. Collin était ce qu'on appelait un *remporteur de prix ;* j'en eus aussi quelques-uns, mais non pas autant que lui. Cette conformité fut encore entre nous un motif de rapprochement; nous nous connûmes par nos noms; et lorsque, dans le cours de l'année, nous nous rencontrions aux promenades où l'on menait les écoliers des différents colléges, à l'allée des Invalides, au Cours-la-Reine et ailleurs, nous aimions à passer ensemble une heure ou deux à causer littérature : ainsi se forma notre première liaison.

Je crois qu'il sortit du collége avant moi, parce qu'il borna ses études aux cours d'humanités et de rhétorique, au lieu que j'y ajoutai les deux années qu'on nommait *de philosophie.* Il fut placé chez un procureur au parlement, nommé Laurent, ami de sa famille, et dans la maison du-

quel il était reçu les jours de congé pendant le cours de ses études. Il conserva toute sa vie beaucoup de reconnaissance des bontés qu'on avait eues pour lui dans cette maison pendant son enfance et sa première jeunesse.

M. Laurent étant mort, il fut clerc chez M. Petit de Beauverger, aussi procureur au parlement, homme de beaucoup d'esprit et de mérite, qui ne tarda pas à s'apercevoir des heureuses dispositions de Collin pour les lettres, mais aussi de sa presque complète incapacité pour la pratique et les affaires. Il se déplaisait chez le procureur; il y resta pourtant plusieurs années; et lorsqu'il en sortit[1], un peu contre le gré de ses parents, M. Petit s'employa à le raccommoder avec eux. Il les assura que si leur fils était un clerc assez médiocre, il n'en était pas moins un jeune homme intéressant, un fort bon sujet; il leur prédit même qu'il se distinguerait quelque jour dans une carrière plus brillante que celle des procès : et ce digne homme a eu le plaisir de voir sa prédiction accomplie; il a joui des succès de son ancien clerc, qui lui était resté constamment attaché de cœur et d'amitié.

On trouve dans les œuvres de Collin une petite pièce de vers monorimes, assez originale, sur

les infortunes d'un clerc du parlement ; et il a mis en note : « Cette petite folie est à peu près « le seul fruit que j'aie retiré de quatre à cinq « ans de cléricature. »

J'étais alors, de mon côté, chez un procureur au Châtelet. Il nous arrivait de nous rencontrer assez souvent ; nous allions même nous chercher exprès l'un chez l'autre ; mais ce qui acheva de nous lier ensemble pour la vie, ce fut le concours des circonstances suivantes.

En ce temps-là, il y avait, dans la petite rue des Anglais, près la rue des Noyers, une maison garnie, qu'on appelait *l'hôtel Notre-Dame*, où des jeunes gens, étudiants en droit, en médecine, louaient, à bon compte, des chambres tant bien que mal meublées. La vie n'y était pas chère ; car on y dînait pour quatorze sous, et l'on y soupait pour dix, encore pouvait-on économiser trois sous sur chaque repas en ne prenant pas de vin. Les habitants de la maison y mangeaient presque toujours ensemble, et à la même heure. Il y venait quelques habitués du dehors, mais en petit nombre.

Voilà une misérable auberge, dira quelqu'un en lisant ceci, et de pauvres jeunes gens qui faisaient maigre chère........ Ne vous pressez pas

trop de les plaindre, lecteur dédaigneux. Il vous est peut-être arrivé, comme à moi, de dîner à de bonnes et grandes tables; ces repas magnifiques vous ont-ils beaucoup amusé? Pour moi, j'avoue que je ne m'y divertissais guère, et je ne me souviens pas d'y avoir jamais entendu une conversation aussi gaie, aussi spirituelle, aussi animée, je puis ajouter même aussi solide et aussi sensée que celle qui se faisait presque tous les jours dans la salle à manger de l'hôtel Notre-Dame.

Cet humble hôtel était la demeure de jeunes gens remarquables par d'heureuses dispositions naturelles, par l'amour du travail, par une bonne conduite; je puis le dire, sans qu'on m'accuse d'orgueil, puisque je n'y ai jamais demeuré.

Mais d'abord Collin-Harleville y a logé pendant trois années; dans le même temps s'y trouvaient deux de mes anciens camarades de collége, ayant fait, comme moi, leurs études au *Cardinal-Lemoine.* J'allais les voir le plus souvent que je pouvais; ils étaient mes amis, et devinrent bientôt ceux de Collin. L'un était *Pons*, plein d'esprit et de gaîté, qui a fait de fort jolis contes en vers et des épigrammes plaisantes et bien tournées; il était de plus si heureusement organisé

pour la musique, que, ne sachant pas une note, il eomposait des airs agréables et réguliers, qu'il était obligé de faire noter eusuite par un musicien.

L'autre se nommait *Desalles*, l'un des plus aimables hommes que j'aie eonnus et qu'on puisse connaître. Il était d'une jolie figure, d'une taille assez haute et élégante; il avait aimé beaucoup l'art de l'escrime, et avait parfaitement bonne grace sous les armes; il avait tiré avec *Saint-Georges*. A sa démarche, à la manière dont il se mettait ordinairement, on le prenait pour un militaire, quoiqu'il n'eût pas le moindre goût pour cette profession. Il lisait beaucoup, et profitait de ses lcetures; Horaee et Montaigne étaient ses auteurs favoris. Doué d'un jugement sain, d'un esprit prompt et faeile, il était surtout distingué par la doueeur, par la politesse, par le savoir-vivre: aussi l'appelions-nous *l'aimable Desalles*, et disions-nous qu'il était impossible de se fâeher contre lui, et qu'il vous aurait contredit toute la journée sans vous désobliger un moment.

Si je continue eette revue de l'hôtel, je trouverai eneore d'autres noms que j'aime à me rappeler:

Maurice Lévêque, de La Roehe-Bernard (Mor-

bihan), grand amateur de grec, et des anciens en général, vrai philosophe pratique, homme vertueux et bon. Il a composé plusieurs ouvrages : 1° *un Cours élémentaire de morale*, ou *le Père instituteur de ses Enfants ;* 2° un *Tableau politique, religieux et moral de Rome*, où il avait fait un séjour de plusieurs années ; 3° une *traduction de Suétone.*

Dutillieu, de Lyon, qui s'amusa, dans le temps même dont je parle, à composer une satire de certains journaux, sous le titre de *Journal singe.* La plaisanterie consistait à imiter, à contrefaire la partialité, la mauvaise foi, l'injustice avec laquelle un journaliste analise, ou plutôt défigure l'ouvrage d'un auteur qu'il veut affliger. *Dutillieu* mettait aussi dans sa feuille des énigmes, à l'imitation du *Mercure ;* mais ces énigmes étaient tout simplement des phrases obscures, inintelligibles, prises dans tel ou tel écrivain. « Nous ne nous en« gageons pas, disait l'éditeur, à donner le mot : « que le lecteur le devine s'il le peut.... » Il parut trois ou quatre numéros de ce *Journal singe.* Chaque numéro formait une brochure de deux à trois feuilles. *Dutillieu* était en même temps grand musicien ; il composait en s'accompagnant du violon, dont il jouait très-bien ; il avait beaucoup d'esprit et de verve. Il a fini par aller en

Italie, où il a épousé une cantatrice italienne, dont il a pris le nom, et il a fait de la musique italienne qui a été applaudie par les *dilettanti* de Milan et de Florence.

Gazard, de Murat (Cantal), plein d'ame et de sensibilité, ami des lettres et des arts. Il est devenu un propriétaire aisé, un bon père de famille, et il a été long-temps maire de Murat, où il est estimé et considéré.

Gonet, de Pont-de-Vaux (Ain), docteur-médecin, qui, tout en se livrant aux études de sa profession, donnait ses loisirs à la musique, et jouait fort bien de la basse. Il a été aussi maire de la commune qu'il habite. J'ai eu parmi mes élèves, à l'école Polytechnique, un des fils du docteur *Gonet*, excellent jeune homme, qui est aujourd'hui ingénieur des ponts-et-chaussées.

Dupau, de Dax (Landes), aussi docteur en médecine, et aussi fort bon musicien; il composait des airs très-chantants et très-expressifs. Je me souviens qu'un jour nous parlions de la beauté des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*; nous étions tous d'accord que cette poésie était une musique divine que les chants les plus mélodieux n'embelliraient qu'à peine: pénétré de ce que nous disions, de ce qu'il en venait de dire lui-même,

Dupau s'assit devant une épinette qui était dans la salle de réunion, et, prenant le premier chœur d'Athalie :

Tout l'univers est plein de sa magnificence...

Il se mit à improviser et à chanter ce beau chœur. Quand il en fut à ces vers :

Il donne aux fleurs leur aimable peinture,
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Il en fit une cavatine charmante : ensuite, d'un ton plus grave et plus solennel, et en *allegro maëstoso*, il chanta les deux vers suivants :

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.

Puis, changeant encore de mouvement, il nous pénétra d'un sentiment religieux et touchant, et sembla se prosterner lui-même avec respect et reconnaissance devant Dieu, en chantant :

Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Nous fûmes tous électrisés, et, les larmes aux

yeux, nous partîmes d'un applaudissement général, en nous écriant : C'est superbe!

Tels étaient les principaux membres de cette société. Il ne faut pas oublier d'y joindre l'hôtesse, madame *Raclot*, digne et respectable femme, d'une probité, d'un désintéressement rares, d'une parfaite égalité d'humeur, et qui imposait sans songer à être imposante; sa fille, qui pouvait avoir alors vingt-six à vingt-sept ans, n'était point jolie, mais grande et bien faite : elle savait la musique et chantait bien; elle avait de l'esprit naturel et de la lecture, une écriture qu'on eût trouvée belle dans un bureau; et ce qui était un mérite alors peu commun chez les femmes, elle mettait parfaitement l'orthographe. Aimable et sans prétentions, elle était au milieu de ces jeunes gens comme une sœur chérie parmi des frères attentifs et complaisants; sa présence animait doucement la petite réunion, sans y porter le moindre trouble.

Dans les longues soirées d'hiver, à l'heure où il ne se faisait plus de repas dans l'auberge, ou bien après le souper, les habitants de la maison se rassemblaient dans la salle commune; on y faisait de bonne musique; c'était des trio ou des quatuor d'instruments : mademoiselle Raclot chantait accompagnée par Dutillieu ou par Du-

pau, et ceux-ci chantaient à leur tour; ou bien on causait gaîment, avec confiance et abandon. On n'y songeait point, comme dans certaines coteries, à briller aux dépens l'un de l'autre, on aurait bien plutôt cherché à se faire valoir réciproquement: on n'apportait point de bons mots faits d'avance, ni de jolies histoires apprises par cœur; on n'ambitionnait pas le succès de la soirée; on s'écoutait, on se répondait, on était poli et décent; je puis assurer que dans cette société de jeunes gens je n'ai jamais entendu un jurement ni un mot dont la pudeur la plus délicate eût à rougir.

Je ne suis pas étonné que Collin ait conservé, comme moi, le souvenir d'une si aimable demeure, ni qu'il ait consacré ce souvenir dans des vers composés dix ans après cette époque (en 1788).

Oui, je regrette, amis, mon obscure retraite,
L'humble hôtel dont trois ans j'occupai le plus haut,
Que je serais fâché d'avoir quitté plus tôt.
Je regrette surtout ma respectable hôtesse,
Sa longue patience et sa délicatesse;
Je n'oublierai jamais sa constante amitié:
Je la payais fort mal, étant fort mal payé;
Eh bien! elle attendait, et je lui dois peut-être
Et mon premier ouvrage et ceux qui pourront naître.

C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Possédés, comme moi, de ce démon des vers;
Bons fils, mais sourds de même à la voix de leurs pères:
Réunis par nos goûts, nous nous aimions en frères.
Vous souvient-il, amis, de nos petits repas?
Bien petits en effet, si l'on comptait les plats;
Mais joyeux, mais charmants, mais cent fois préférables
Au luxe, au vain apprêt de ces superbes tables!
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents;
Nous étions malheureux, c'était là le bon temps.

Ce dernier vers est, comme le dit Collin dans une note faite exprès, une saillie empruntée à une femme autrefois célèbre par ses bons mots. Celui-ci est spirituel et gai; mais c'est très-sérieusement sans doute que Collin a dit en parlant pour lui-même: *C'était là le bon temps!* Eh! quel meilleur temps en effet a-t-il jamais pu avoir que celui qu'il a passé avec de bons amis dans d'agréables entretiens, dans des plaisirs honnêtes, ou dans des travaux de son choix et de son goût? Je ne doute pas non plus que ces trois années de séjour à l'hôtel Notre-Dame, en lui faisant sentir à combien peu de frais on pouvait être très-heureux, n'aient contribué à fortifier en lui l'amour de la simplicité, l'insouciance de la fortune, le désintéressement, vertu si rare et si nécessaire,

et qu'il a portée toute sa vie au plus haut degré.

C'est pendant qu'il habitait cette obscure retraite qu'il conçut la première idée de son premier ouvrage, l'*Inconstant*.

Je donnerai bientôt quelques anecdotes sur la manière assez singulière dont cette pièce fut composée; je crois devoir les faire précéder de quelques réflexions qui appartiennent à l'histoire de l'art de la comédie en France.

Il est aujourd'hui reconnu que notre théâtre comique a éprouvé un changement dans les dernières années du dix-huitième siècle. On est d'accord que, dans l'intervalle de quarante ans écoulés depuis le *Méchant* jusqu'à l'*Inconstant*, notre comédie, infectée d'un prétendu bon ton, était devenue maniérée et minaudière : il n'était plus permis de mettre des bourgeois sur la scène; on eût dit qu'il n'y avait en France que des marquis et des comtesses, des chevaliers et des baronnes; et tous ces personnages parlaient un jargon spirituel et brillanté qu'on était convenu d'appeler le langage de la *bonne compagnie*. Les pièces de Molière et de Regnard étaient à peu près abandonnées et n'attiraient presque personne; la foule se portait au contraire à des pièces dont la conception était souvent aussi fausse que les détails en

étaient alambiqués. La vraie comédie, celle dont le dialogue, quoique piquant, ne cesse jamais d'être naturel et vrai, semblait être sur le point de se perdre et de faire place à sa médiocre rivale, qui, soutenue par le jeu de quelques acteurs, avait trouvé le moyen de faire illusion.

Le retour au bon genre fut marqué par l'*Inconstant* et *les Étourdis*, on me pardonnera de me citer ; c'est un fait que je raconte.

Il est de fait que Collin et moi sommes rentrés dans la route presque abandonnée de la bonne comédie (1), et que nous y avons été suivis bientôt après par des auteurs pleins d'un talent véritable, et qui auraient peut-être fait eux-mêmes cette révolution, s'ils ne l'eussent trouvée déja faite (2). Il est également vrai que, depuis cette époque, notre comédie n'est pas retournée aux faux airs et au papillotage dont elle s'était fait si long-temps un mérite déplorable.

(1) Les tentatives faites par M. Cailhava pour ramener sur la scène la vieille comédie, n'avaient pas été fort heureuses. Beaumarchais avait donné avec un grand succès qui se soutient encore, son *Barbier de Séville*, comédie fort jolie et fort spirituelle ; mais cet auteur très-original ne pouvait guère être imité : son comique est à lui, et à lui seul.

(2) MM. Fabre d'Églantine, Picard, Alexandre Duval, Étienne, Roger, et autres.

Or, voici comment fut opéré ce remarquable changement.

On vient de voir comment se trouvait dans un des plus chétifs hôtels de Paris une réunion de plusieurs jeunes gens qui avaient fait de bonnes études, qui aimaient les lettres, et se plaisaient à la lecture des bons auteurs. Ils se communiquaient leurs réflexions ; ils vivaient entre eux simplement, gaîment ; n'allant point dans le monde, ils n'étaient gâtés ni par le bel air, ni par le faux bel esprit ; modestes et très-éloignés de s'en faire accroire, ils usaient pourtant du droit d'examiner et de juger par eux-mêmes : comme ils aimaient par-dessus tout la vérité et le naturel dont ils avaient pris le goût dans l'étude des anciens et dans la lecture des classiques français, ils étaient choqués de tout ce qui s'écartait de la nature et du vrai. Ils condamnaient en secret dans leur petit aréopage tel ouvrage qui avait reçu du public d'alors beaucoup d'applaudissements : lorsqu'ils revenaient des pièces de Molière, où souvent ils n'avaient pas trouvé cinquante personnes au parterre, ils ne finissaient pas d'admirer et de rire en se rappelant les scènes et le dialogue ; mais ils n'étaient pas aussi contents, en sortant de telle pièce nouvelle qui avait attiré un grand concours de spectateurs.

Il se trouva encore que deux de ces jeunes gens se sentirent un vif desir d'essayer de faire des comédies : ils reçurent de leurs amis, de leurs camarades, des encouragements et de bons conseils. Comme ils avaient d'abord pour but de s'amuser et de se contenter eux-mêmes, ils cherchèrent à faire ce qui leur parut le mieux, et ne songèrent point à courir après des succès de salon, et après un éclat éphémère. Sans se promettre la gloire, sans oser même y penser, ils songèrent, en travaillant, à leur propre plaisir et à celui de leurs amis; et ce plaisir ne pouvait se trouver que dans des compositions conformes aux idées fort justes que la petite société s'était faites de l'art de la comédie.

Ainsi naquit l'*Inconstant:* mais sa naissance ne fut pas celle de Minerve ; il ne sortit pas tout d'un coup de la tête de son père; ce fut un long et pénible enfantement qui le mit enfin au jour. Il n'y a pas de mal d'en raconter l'histoire un peu en détail, ne fût-ce que pour apprendre aux jeunes auteurs qui ont du talent à ne pas se décourager pour quelques contrariétés.

En 1778, lorsque Collin demeurait chez madame *Raclot*, il lui vint dans l'idée de faire une petite comédie en un acte et en prose, qu'il des-

tinait modestement à *l'Ambigu-Comique.* Il choisit le sujet de *l'Inconstant.*

Quand cette petite pièce fut faite, il nous la lut. Elle nous amusa beaucoup, et nous prétendîmes que cela méritait de paraître ailleurs qu'aux boulevards. Collin trouva que nous le flattions.

L'aimable Desalles se mit dans la tête de donner suite à notre idée. Il se présenta chez Préville, lui demanda de vouloir bien lire la pièce, en ajoutant qu'elle était d'un de ses amis. Il s'y prit si bien et de si bonne grace, que Préville y consentit, et même ne le fit pas beaucoup attendre. Peu de jours après, ce grand acteur l'accueillit encore mieux que la première fois, lui dit que celui qui avait fait ce petit acte devait être en état de faire davantage, et qu'il fallait qu'il mît sa pièce au moins en trois actes.

Ce jugement favorable d'un maître encouragea le jeune auteur : il eut bientôt exécuté ce changement ; et cette fois il porta lui-même son ouvrage au bon Préville, qui en fut encore plus content qu'à la première lecture, et qui lui demanda s'il ne se sentirait pas la force d'aller jusqu'à cinq actes, et de mettre la pièce en vers. « Ce serait, lui dit-il, une pièce de caractère qui « vous ferait honneur. »

Collin n'avait encore presque point fait de vers, sinon de très-petites pièces, des chansons, des bouquets de famille. Il revint nous dire quel était son embarras; il craignait de ne jamais parvenir à versifier toute une comédie. Peu s'en fallut qu'il ne priât quelqu'un d'entre nous, et particulièrement Pons, qui avait déja fait un certain nombre de contes et d'épigrammes, de l'aider dans ce travail et de s'associer avec lui; Pons s'amusa même à mettre en vers un monologue qui était dans la pièce en prose; et voici comme il s'en tira:

L'HOMME ENNUYÉ.

MONOLOGUE.

DAMON, dans son appartement.

Quoi! de tous les écrits qu'inventa le génie,
Aucun n'enseigne l'art de varier la vie!
Aujourd'hui comme hier, on boit, on mange, on dort;
Demain il faut dormir, boire et manger encor!
De l'uniformité ce bas-monde est l'empire;
Je ne puis trouver rien, rien qui ne la respire;
J'ai beau la fuir, partout elle s'offre à mes yeux;
Je la vois! et parbleu! je la sens encor mieux.

(On entend sonner la pendule.)

Tin! tin! tin! tin! bon Dieu! l'ennuyeuse pendule!

Et quand finira donc ce tintin ridicule,
Qui pour me tourmenter, voici bientôt un an,
Douze fois chaque jour me brise le timpan?

(Il s'approche de la pendule et l'examine.)

Maudit soit l'ouvrier qui se creusa la tête
Pour une invention et si triste et si bête;
Qui créa le premier, pour mesurer le temps,
Une aiguille qui marche à pas égaux et lents,
Qui, parcourant cent fois une courte carrière,
Va toujours en avant et jamais en arrière,
Et, lassant mes regards sans jamais se lasser,
Achève un tour... pourquoi? pour le recommencer.

On trouvera probablement que ces vers, les derniers surtout, sont fort bien tournés, et que celui qui les a faits étant encore très-jeune, et sortant à peine du collége, serait parvenu peut-être à bien écrire la comédie, s'il eût tourné ses études et ses travaux de ce côté. Collin fut content de ce monologue; mais il ne crut pas devoir se l'approprier, quoique Pons le lui eût cédé volontiers, et il composa celui qu'on trouve dans le second acte de sa comédie.

Je puis dire, en passant, que je lui ai vu composer ce monologue. Nous étions seuls, à dix heures du soir, par un beau clair de lune, aux Tuileries, sur la terrasse du côté de l'eau, à peu près à l'en-

droit où est la statue d'Apollon ; là, nous allions, nous venions, gesticulant, parlant, criant, riant par accès ; franchement nous devions avoir l'air de fous, Collin surtout, qui était tout-à-fait dans le moment de l'inspiration, et qui me communiquait un peu du feu sacré.

L'Inconstant fut reçu à la comédie française en 1780. Cette réception, qui devait encourager l'auteur, ne rendait pas meilleure la situation de ses finances. Depuis assez long-temps son père, mécontent de ne pas le voir entrer dans une carrière utile, n'étant pas d'ailleurs assez riche pour faire de grands sacrifices au goût d'un de ses huit enfants, son père se lassait de lui envoyer des secours ; enfin sa patience était épuisée : Collin avait été obligé de s'endetter envers madame Raclot, et cette bonne hôtesse ne le tourmentait pas ; c'était un motif de plus pour lui de desirer vivement que cette dette sacrée fût payée. Ses parents voulaient qu'il renonçat à la comédie et aux vers ; il en résulta un traité dont le premier article fut qu'il irait à Chartres prendre la robe et la profession d'avocat : il se soumit ; il exécuta de bonne foi la condition qu'il avait acceptée. Sa grand'maman Artérier le reçut encore chez elle, comme elle avait fait lorsqu'il était en-

fant. Quelque répugnance qu'il eût pour les affaires, il s'en occupa. Un homme distingué, M. Horeau, avocat au bailliage de Chartres, le prit en quelque sorte sous sa tutelle, lui procura quelques affaires et, le dirigea dans la manière de les suivre et de les plaider. C'est de cette époque de sa vie qu'il a dit lui-même, dans la pièce de vers que j'ai déja citée :

Je nourrissais pourtant quelques peines secrètes;
J'affligeais mes parents, je grossissais mes dettes;
Je capitulai donc: on m'offrit de payer
Jusqu'au moindre mémoire, et de tout oublier,
Pourvu qu'oubliant, moi, vers et prose, je vinsse
Vivre honnête avocat au fond de ma province.
J'obéis : je quittai donjon, hôtesse, amis;
Je promis tout, et tins ce que j'avais promis :
Tout Chartres m'est témoin (le fait est trop notoire)
Que j'ai pendant trois ans lassé mon auditoire....

Malgré sa résignation, il était souvent en butte aux remontrances, aux railleries non-seulement de sa famille de Mévoisins, mais surtout de quelques parents qu'il avait à Chartres ; gens en charge, très-dignes bourgeois, qui regardaient un jeune homme faisant des vers et des comédies, tantôt comme une espèce de fou dont ils avaient pitié, tantôt comme un mauvais sujet dont on ne pour-

rait jamais rien faire, vrai fléau d'une honnête famille. On le sermonnait, on se moquait de lui; il laissait dire, et, la nature l'emportant, il revenait quelquefois à faire des vers clandestins :

Et la robe discrète
Montrait bien l'avocat, mais cachait le poète.

Même, dans un moment de dépit, il composa bien secrètement une comédie en trois actes et en prose, intitulée, *le Poète en province;* c'était lui-même qui en était le sujet : il y raillait les railleurs ; il y avait mis un de ses cousins, gros plaisant, qui lui disait : « Tu fais donc des vers, « Harleville? des vers, ce sont des guillots » (c'est le nom que les gens du peuple donnent quelquefois aux vers qui se trouvent dans les fruits et dans certaines espèces de fromage), et qui riait beaucoup quand il faisait cette plaisanterie qui lui paraissait excellente. Collin n'avait pas oublié d'introduire dans la pièce la servante de sa grand'-mère, la bonne Monique, qui avait donné des soins à son enfance, et pour laquelle il était plein d'attachement. Cette fille, très-dévote, lui disait les larmes aux yeux : « Mon pauvre cher enfant, « comment as-tu pu faire une chose pareille ?... « Une comédie, c'est une œuvre du démon !......

« Mais tiens, donne-la moi, cette malheureuse « pièce ; je la brûlerai devant toi ; il n'en sera plus « question ,et tu nous rendras la paix et le bon- « heur à tous. » Il m'a avoué qu'il avait été quelquefois sur le point d'abandonner son manuscrit de *l'Inconstant* à Monique, et de terminer ainsi les chagrins de cette bonne fille.

Il nous amusa de cette pièce lorsqu'il revint à Paris ; mais elle ne fut connue que de ses amis les plus intimes : il se serait cru coupable envers des personnes qu'il respectait et qu'il aimait, s'il eût songé un instant à les produire en public sur la scène ; et pour cette comédie, elle fut réellement brûlée peu de temps après qu'elle eut été composée.

C'était alors une grande affaire que de parvenir à la représentation d'une comédie reçue. Collin faisait quelquefois des voyages à Paris : l'ami Desalles n'épargnait pas les courses et les démarches. Molé devait jouer le principal rôle dans *l'Inconstant;* il ne connaissait pas la pièce, n'ayant point assisté à la lecture faite à l'assemblée. Il s'agissait de l'intéresser à cet ouvrage, qui lui offrait un rôle brillant : ce fut encore Desalles qui alla d'abord chez cet acteur, et ensuite lui présenta Collin et sa pièce. Molé avait de l'amabilité et de

la bonté, quoiqu'il ne pût se défendre de certains airs de *petit-maître* qui lui venaient du théâtre, ni d'un ton de protection et de supériorité que son âge (il avait cinquante ans) excusait jusqu'à un certain point à l'égard de jeunes gens. On lui porta la pièce; on la laissa chez lui: elle y resta long-temps sans qu'il prît la peine de la lire. « Je « suis au désespoir, disait-il, avec importance quand on venait lui en demander des nouvelles, « tous les auteurs s'adressent à moi; je n'y peux « suffire : je désoblige une infinité de personnes: « cela fait le malheur de ma vie. »

Ce fut dans une de ces visites inutiles que Desalles trouva l'occasion de placer un mot spirituel et flatteur pour l'amour-propre du comédien. Molé reconduisait les deux amis jusqu'à la porte de son appartement, dans une petite maison qu'il occupait seul, rue du Sépulcre (aujourd'hui rue du Dragon). La porte de l'appartement ouvrait sur l'escalier même; le pallier étant très-étroit, Collin faillit tomber par mégarde sur la première marche, qu'il ne voyait pas; Molé le retint: « Voi-« là ce que vous avez fait plus d'une fois, lui dit « Desalles; mon ami n'est pas le seul auteur à qui « vous ayez sauvé une chute. »

Enfin on obtint de lui une promesse positive:

la première fois qu'il irait jouer à la cour, il ferait mettre, dit-il, la pièce dans sa voiture, et la lirait sur le chemin de Versailles.

Après la lecture, il ne parut satisfait qu'à demi. Ce genre de comédie gaie et franche n'était pas celui qu'il préférait. *C'est le style de Regnard*, dit-il à Desalles, qui lui répondit : « Tant mieux, nous « prenons cela pour un éloge ; » mais c'était une critique que Molé entendait faire. Il ajoutait « que « les pièces de M. Destouches, que *le Dissipateur*, « par exemple, étaient les vrais modèles à suivre : « qu'il y avait là *de la pâture pour le cœur* » (c'était son expression) ; enfin il trouvait *le Crispin* tout-à-fait de la vieille comédie, de celle qu'il n'aimait pas.

Malgré ces objections, Molé avait trop d'esprit et de tact pour ne pas s'apercevoir que *l'Inconstant* serait pour lui un rôle brillant : il promit de le jouer.

L'auteur cependant, jaloux d'améliorer son ouvrage, cherchait partout de bons conseils : Desalles lui mit en tête de s'adresser aux hommes les plus illustres du temps, aux chefs de la littérature ; il le conduisit d'abord au Louvre chez d'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ce savant refusa de lire la pièce, s'ex-

cusant sur ses nombreuses occupations ; il renvoya l'auteur à Diderot, dont il lui promit qu'il serait bien accueilli.

Les deux amis allèrent donc chez Diderot, logé rue Taranne, au coin de la rue Saint-Benoit, chez un épicier, au quatrième. Diderot fut en effet d'une affabilité charmante ; il consentit, du premier mot, à lire la pièce, et ne demanda que huit jours, au bout desquels il exprima son opinion avec un ton paternel et une franchise toute aimable : « Il y a là-dedans du talent, il y en a beau-« coup. Les vers sont faciles, bien tournés ; style « comique, détails brillants : mais une action « faible ; cela n'a point de corps, point de sou-« tien ; *c'est une pelure d'oignon brodée en paillettes* « *d'or et d'argent* » (tels furent ses propres mots). Au reste, il fut d'avis que la pièce devait être représentée et qu'elle aurait du succès.

Mais la représentation n'arrivait point : heureusement quelqu'un fit faire à Collin la connaissance de madame Campan, belle-fille du secrétaire des commandements de la reine ; il se lia aussi dans le même temps avec un avocat, M. *Alix* (1),

(1) M. Alix, avocat, devint bientôt l'ami de Collin et de ses amis. Il a composé un poëme en quatre chants, intitulé *les Quatre âges de l'homme*. Il demeurait avec son frère, commis-

qui était ami du célèbre orateur *Gerbier :* celui-ci était fort bien avec madame *Vestris ;* et cette actrice avait, dit-on, quelque crédit auprès de M. *le duc de Duras*, gentilhomme de la chambre. Il ne fallut pas moins que la réunion de toutes ces protections pour amener *l'Inconstant* à faire sa première apparition dans le monde. La pièce demandée pour la cour fut jouée à Versailles, sur le petit théâtre du château, dans le mois de mars 1784. Collin, qui alors *avocassait* à Chartres, n'osa point, par ménagement pour sa famille, venir voir cette représentation ; nous y allâmes, Lévêque et moi, ayant mission de l'auteur pour lui rendre compte de l'effet que la pièce aurait produit et lui indiquer les changements ou les corrections qu'on aurait pu desirer.

Molé joua le rôle avec la vivacité, la légèreté, les graces de la jeunesse ; il y fut charmant : on n'applaudissait point au spectacle de la cour, mais

saire au Châtelet ; nous avons fait des soupers animés d'une gaîté charmante chez ces deux aimables frères, qui n'avaient point voulu se marier par amitié l'un pour l'autre : l'un des deux vint à mourir ; nous prévîmes que le second ne lui survivrait pas long-temps : au bout de six mois il n'existait plus. Tous deux étaient encore dans la force de l'âge. Collin leur a témoigné souvenir et regret dans une note de sa préface.

il fut aisé de s'apercevoir que la pièce faisait plaisir, surtout par le style et par les détails.

Cependant ce demi-succès laissait beaucoup à desirer; on demandait à l'auteur des changements: pour lui, il ne se dissimulait point que les défauts tenaient au sujet; il fut tenté de garder sa pièce dans son porte-feuille et de renoncer à la carrière dramatique; mais le desir et l'espérance secrète de réussir, une conscience de son talent, laquelle ne le trompait point, et les encouragements de ses amis, l'emportèrent; il se décida, et vint retravailler à Paris sur nouveaux frais.

Il ne retourna pas cette fois à l'hôtel Notre-Dame; ce fut à un généreux et modeste ami, comme il l'appelle lui-même, ce fut au bon Maurice Lévêque qu'il eut obligation de pouvoir attendre la représentation, à Paris, de son premier ouvrage.

Lévêque n'était point riche, il s'en fallait de beaucoup; mais il vivait content dans son modique revenu. Passionné pour l'étude du grec, Il y consacrait les journées entières et une partie des nuits; il était logé rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, avec un de ses amis nommé Martinon, venu de Pont-de-Vaux à Paris pour faire son

droit, mais aussi amateur de la musique et du violon que Lévêque l'était d'Homère et de Sophocle; Collin fut admis en tiers dans leur société.

Ils occupaient une grande chambre et deux cabinets; ils se servaient eux-mêmes; chacun à son tour était de semaine pour faire la dépense et soigner le ménage; c'était comme dans une chambrée de soldats. Mais il résultait de là de singulières inégalités, toutes différentes de celles auxquelles on se serait peut-être attendu d'après les occupations des trois associés. L'ordre convenu était qu'on dînerait tous les jours à deux heures. La semaine du poète, de Collin, cela allait bien; il était exact, et à deux heures précises la soupe était sur la table: la semaine du musicien, il n'en était pas tout-à-fait de même; on dînait à deux heures et demie, à trois heures, et même à quatre: mais la semaine du grec, c'était bien pis; il oubliait tout net de mettre le pot; il fallait l'aller chercher au Luxembourg où il s'oubliait avec Euripide ou Démosthène; on dînait quand on pouvait et comme on pouvait. Mais ce qu'il y avait d'admirable, c'est que ce bon Lévêque fournissait en secret à Collin de quoi payer son contingent et faire la dépense de sa semaine, et que leur troisième camarade n'en sut jamais rien.

C'est de Collin lui-même que j'ai appris cette particularité. Je n'ai pas besoin de dire qu'il a voulu depuis s'acquitter avec Lévêque, mais que celui-ci n'y a jamais consenti.

Dans ce même temps, Collin fit ressource de son écriture, nette et fort lisible, et de la promptitude qu'il avait à écrire; il fit des copies pour des libraires : il pouvait, en travaillant bien, gagner à ce métier trente à quarante sous par jour, quand il avait de l'ouvrage.

Voilà où en était réduit l'auteur de *l'Inconstant*, dont la pièce était reçue depuis cinq ou six ans, en attendant la représentation.

Il faisait quelquefois, mais rarement, et en très-petit comité, des lectures de sa comédie. Ce fut à une de ces lectures qu'il eut le bonheur de rencontrer madame Duvivier, laquelle distingua dès-lors le talent de l'auteur encore inconnu; elle ne distingua pas moins ses excellentes qualités personnelles, et lui voua dès-lors une amitié tendre, qui survit encore aujourd'hui à celui qui l'avait inspirée.

Je lui ai lu cette notice avant de la publier, et nous avons pleuré ensemble à cette lecture.

Enfin, au mois de juin 1786, l'*Inconstant* fut représenté pour la première fois au Théâtre-Français.

La pièce réussit, et fut surtout appréciée par les connaisseurs. M. Palissot, entre autres, imprima dans un journal que *depuis plus de quarante ans qu'il fréquentait le spectacle, il n'avait pas vu de début d'auteur fait pour donner de plus grandes espérances....*

Collin se ranima ; il vit bien, aux dispositions des comédiens à son égard, qu'il n'éprouverait plus les mêmes difficultés ni les mêmes longueurs à faire jouer une comédie ; et il composa assez promptement sa seconde pièce, *l'Optimiste*. Elle était achevée à la fin de l'automne 1786 ; il consacra plus de temps à la retoucher qu'il n'en avait mis à la faire, et ce fut dans l'hiver de 1787 qu'il la présenta aux comédiens.

J'étais présent à la lecture, et je crois même que ce fut moi qui lus la pièce. Il se passa dans l'assemblée un petit évènement que je crois devoir rapporter, parce qu'il explique comment il est arrivé qu'il se trouve dans *l'Optimiste* une scène de ma façon.

La lecture fut écoutée avec plaisir, avec intérêt ; les avis furent unanimes pour la réception : cependant plusieurs comédiens firent des objections sérieuses et justes sur la conduite de la pièce ; il y avait de l'obscurité, de l'embarras. Collin

était facile à décourager ; je le vois encore debout devant la cheminée de marbre sur laquelle il avait posé son manuscrit. « Allons, disait-il d'une voix « faible et triste, je vois bien que je me suis trom- « pé ; c'est une mauvaise pièce ; il n'y a qu'à la « brûler, tout sera dit. » Toutes les voix s'éle- vaient ensemble pour le rassurer.

Moi, qui avais bien écouté les critiques, je pris à mon tour la parole : « Je ne vois pas, mon ami, « lui dis-je, que le mal soit si grand ; c'est sur- « tout de votre exposition qu'on paraît mécontent, « elle est toute dans le premier acte, et elle y est « gênée : vous savez que, dans une pièce en cinq « actes, il est permis de prolonger l'exposition « jusque dans le commencement du second ; il ne « s'agit donc que de faire une scène de plus qui « commencera votre second acte.... »

— « Eh ! qui la fera cette scène ? » demanda Collin, toujours d'un ton désolé.

— « Qui ?... répondis-je, ce sera moi ; et ne « vous tourmentez pas.

— « Mon ami, je vous prends au mot ; vous la « ferez ; entendez-vous ?

— « Oui, assurément ; et je ne vous demande « que deux ou trois jours. »

Les comédiens qui nous entouraient étaient un

peu surpris de ce dialogue, et peut-être m'accusaient-ils tout bas de beaucoup d'amour-propre, moi qui paraissais un très-jeune homme, et qui leur étais tout-à-fait inconnu. Mais Collin, s'adressant à eux, eut la bonté de dire: « Je suis « tranquille; Andrieux fera la scène, et il la fera « bien. »

Voilà par quelle circonstance un mot qui s'échappa de mon cœur par amitié, et pour consoler le pauvre Collin dans un moment de chagrin, m'engagea tout de bon à faire cette scène, pour laquelle il n'avait aucun besoin de mon secours, et qu'il aurait aisément faite sans moi et mieux que moi.

Sa reconnaissance a beaucoup exagéré ce faible service.

Quand la pièce fut corrigée, on saisit la première occasion de la mettre à l'étude et de la donner au public.

Molé fut encore plus content de son rôle qu'il ne l'avait été de *l'Inconstant;* il trouvait ici *de la pâture pour le cœur,* quelques traits de sensibilité, quelques mouvements de tendresse.

Avant les répétitions, il voulut faire avec l'auteur une espèce de revue et d'examen approfondi de ce rôle qu'il affectionnait. Collin m'appela au

conseil, et nous nous reunîmes tous trois un jour, vers neuf heures du soir, dans le petit appartement de Collin, au quatrième, rue Saint-Benoît, en face de la rue Taranne; Molé logeait à deux pas de là, rue du Sépulcre. Lorsqu'il fut arrivé, la vieille femme de ménage mit sur la table un modeste souper (on soupait alors). Un poulet rôti, un plat d'épinards que Collin aimait beaucoup, une omelette, une salade, un morceau de fromage, et une assiette de mendiants, faisaient tous les frais du repas; mais le couvert était mis avec soin et avec propreté. Molé, en entrant, témoigna sa satisfaction, et, d'un ton demi-protecteur: « Eh bien, mes bons amis, dit-il, c'est « charmant, ce petit logement, cette petite ta« ble!... Voilà comme j'ai commencé. — Et moi, « répondit Collin, voilà comme je veux finir. » Il ajouta même en riant: « Ne vous y trompez pas, « monsieur Molé, on a fait des façons pour vous. « Quand nous soupons nous deux, Andrieux « et moi, nous ne sommes pas si magnifiques. »

Le souper fait, nous nous mîmes au travail; nous lûmes la pièce entière, en nous arrêtant particulièrement sur le rôle principal. Molé en faisait l'étude devant nous; il y mettait un soin extrême et l'application la plus sérieuse; il ne

laissait pas passer un vers, pas un hémistiche sans se bien rendre compte du sens qu'il fallait lui donner, et de l'effet qu'il produirait sur le spectateur. Souvent il se demandait à lui-même: Comment dirai-je cela? Il essayait plusieurs manières; et ensuite, s'adressant à Collin: Est-ce bien cela? êtes-vous content? Ce petit-maître si léger au théâtre, cet acteur si vif, si passionné, si entraînant, et qui semblait toujours improviser son jeu, avait tout préparé, tout calculé d'avance; je crus même m'apercevoir qu'il avait plus de justesse que de promptitude dans l'esprit; il ne saisissait pas du premier mot, il fallait répéter; il était lent, mais clair dans la discussion; il s'entendait bien et se faisait bien entendre; il demandait nos avis, et finissait souvent par s'en tenir au sien; mais il discutait avec une politesse parfaite, avec une franche cordialité; le travail se faisait utilement et gaîment.

Il dura toute la nuit, et nous ne nous séparâmes qu'au jour. La manière dont Molé avait étudié son rôle en notre présence m'aurait appris, si je ne l'avais su déja, que les talents et les succès dans les arts sont le fruit de méditations sérieuses, et que les plus heureuses inspirations et les traits les plus ravissants ne viennent qu'à ceux

qui se sont appesantis sur un sujet et qui s'en sont rendus maîtres par des réflexions longues et profondes.

Je crois que ce qui engagea Molé à donner un soin particulier à ce rôle, qui d'ailleurs lui plaisait beaucoup, ce fut qu'il sortait pour la première fois de l'emploi des jeunes gens, qu'il avait joués jusqu'alors, pour entrer dans celui des pères.

La peine qu'il s'était donnée ne fut pas perdue : il parut, dans le rôle de l'*Optimiste*, d'une bonhomie charmante ; il y mit de la grace, de l'abandon, une chaleur douce, mais communicative ; il contribua beaucoup au succès de la pièce : ce succès fut très-brillant ; on se porta en foule aux représentations. La quinzaine de Pâques vint les interrompre ; mais elles furent ensuite reprises avec la même affluence de spectateurs ; tellement qu'en trois ou quatre mois la pièce rapporta plus de vingt mille francs à l'auteur (1). Elle lui pro-

(1) Suivant les réglements d'alors, les droits des auteurs étaient plus considérables qu'à présent ; mais aussi les droits se perdaient entièrement, et la pièce cessait d'appartenir à l'auteur, lorsqu'au bout d'un certain nombre de représentations elle n'avait pas produit, en recette, une certaine somme fixée : c'est ce qu'on appelait *tomber dans les règles;* et il dépendait à-peu-près des comédiens de préparer et d'amener cette chance, qui les rendait propriétaires, à bon marché et pour toujours, de la pièce d'un auteur vivant.

cura beaucoup de félicitations, de compliments; il fut bien accueilli, recherché, fêté. On voulait voir l'auteur de la pièce nouvelle, dans laquelle les femmes trouvaient de la grace, de la sensibilité. Il pouvait lui-même regarder son sort comme assuré pour l'avenir, puisque le genre de comédie auquel il se sentait appelé obtenait l'approbation du public; ce succès, qui lui en présageait de nouveaux, lui inspirait une douce joie et une modeste confiance. Si l'on veut fixer le temps de sa vie où il a été le plus heureux, c'est certainement l'année de la représentation de l'*Optimiste*. Il a répandu ce sentiment de bonheur dans la préface qu'il mit en tête de cette pièce, lorsqu'il la fit imprimer dans sa nouveauté; c'est la seule de ses préfaces particulières qu'il ait conservée dans l'édition de ses œuvres.

Il regrettait seulement que son bon père, qui lui avait servi de modèle pour le caractère de M. de Plinville, n'eût pas pu sourire à sa propre image: il l'avait perdu dès avant la première représentation de l'*Inconstant*; et ce digne homme n'a pas joui des premiers succès de son fils, que ses craintes paternelles avaient inutilement essayé de détourner de la carrière du théâtre.

Mais, en bon frère, en bon parent, Collin voulut

que son bonheur fût ressenti et partagé par toute sa famille. Il avait six sœurs ; il les fit venir à Paris, en poste, deux à deux, pour voir l'*Optimiste*, et les renvoya de même. Après les sœurs, ce furent les cousines ; il les promenait, les régalait, leur faisait les honneurs de la capitale et des environs. Un jour, il louait une loge à un spectacle, le lendemain on allait à la campagne en carrosse de remise ; et les jours de représentation de l'*Optimiste*, l'auteur donnait un grand et bon dîner, que le traiteur fournissait. Je lui faisais quelquefois une remontrance amicale sur la dépense que telle ou telle partie de plaisir entraînait. « Bon ! « me répondait-il, une représentation paiera « cela. »

Il eut tant à payer que, du produit de la pièce dans la première année, il ne plaça que six mille francs ; encore cette réserve fut-elle dépensée les années suivantes. Quoiqu'il ne fût pas dissipateur et qu'il fût surtout d'une exactitude scrupuleuse à remplir ses engagements, sa générosité naturelle a toujours empêché qu'il ne sût compter et faire des économies.

L'*Optimiste* fut, comme de raison, joué à Versailles. Nous allâmes voir la première représentation, Collin et moi, dans une petite voiture ; et

ce fut pendant ce voyage qu'il me parla pour la premièrc fois des *Châteaux en Espagne*, dont il avait tout nouvellement conçu l'idée et commencé à tracer le plan.

La pièce fut bientôt faite, reçue, apprise, et donnée au public un an tout juste après l'*Optimiste*. Ce nouvel ouvrage d'un auteur qui venait l'année précédente d'obtenir un si grand succès, avait attiré une foule immense ; la salle était pleine jusqu'au comble. Les quatre premiers actes furent accueillis avec la plus vive satisfaction et des applaudissements unanimes : le cinquième ne fut pas si heureux ; il était froid et de peu d'effet. Cependant beaucoup de personnes faisaient à l'auteur des compliments, comme si le succès eût été complet. Il n'était pas content ; je ne l'étais pas non plus, mais je cherchais inutilement ce qu'il y avait à faire pour remettre à flot ce malheureux cinquième acte ; je ne trouvais rien. Collin, de retour chez lui, était entouré d'amis, de connaissances, de gens indifférents faisant les empressés ; il y avait foule autour de lui ; on s'évertuait à lui prouver que sa pièce était excellente d'un bout à l'autre, et qu'il fallait retrancher ou changer quelques vers tout au plus ; il répondait : « Et le cinquième acte ? Me ferez-

« vous accroire qu'il a réussi? Demandez à Andrieux. » Je ne disais pas grand'chose.... Tout d'un coup ce fut une scène dramatique, une vraie péripétie théâtrale..... Notre bon ami Desalles entre dans la chambre, en courant, la tête haute, l'air assuré; il salue à peine en entrant, et va droit à Collin : « Eh bien! votre cinquième acte « est manqué; il n'est pas bon; il faut le refaire; « et voici comment.... » Alors, sans s'occuper le moins du monde des assistants, et à leur grande surprise, il se met à tracer, scène par scène, le plan d'un nouveau cinquième acte. Collin s'écrie: « Il a raison, la pièce est sauvée. »

Ils allèrent sur-le-champ ensemble chez Molé, et lui firent part du projet de refaire le cinquième acte : il l'approuva beaucoup, et promit de le seconder pour sa part, en apprenant tout ce qu'on lui donnerait de nouveau; les autres comédiens imitèrent son zèle et sa bonne volonté. Un nouveau cinquième acte fut composé, appris, répété; la seconde représentation, qui avait été suspendue, fut donnée treize jours après la première; elle eut un succès complet, et la pièce prit son rang au répertoire. Ce succès n'eut pas autant d'éclat que celui de l'*Optimiste;* il en eut plus que celui de l'*Inconstant*.

Mais les trois pièces se donnaient assez souvent, et le public les voyait toujours avec plaisir.

Je ne puis quitter les *Châteaux en Espagne* sans faire mention d'une particularité qui vaut, je crois, la peine d'être remarquée.

C'est que, dans le rôle d'un jeune homme, l'un des personnages de la pièce, Collin a fait entrer des vers où il raconte sa propre histoire; c'est lui-même qui parle lorsqu'il fait dire à son *Florville :*

Mademoiselle, eh bien! je le dirai tout bas,
Car d'autres en riraient, mais vous n'en rirez pas;
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule;
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule;
Je faisais sa partie, ensuite je lisais;
Je l'écoutais surtout, enfin je l'amusais;
Et moi, j'étais heureux en la voyant heureuse :
Sa mémoire à-la-fois m'est chère et douloureuse.

C'était ainsi qu'il avait vécu plusieurs années à Chartres, auprès de sa grand'maman Artérier. Ces vers attendrissants, et qui coulent de source, il les a faits d'inspiration; mais, pour avoir des inspirations pareilles, il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut y joindre des vertus. Comment ne pas aimer le poète qui trouve dans sa propre vie

le sujet d'un tableau si touchant, et qui se met lui-même en scène quand il y met la piété filiale.

Me voici arrivé à l'ouvrage le plus important de Collin, à celui qu'on regarde généralement comme son chef-d'œuvre.

Il avait donné au public trois comédies en cinq actes, qui, toutes les trois, avaient réussi. On avait reconnu en lui un grand talent, surtout un talent aimable ; sa réputation était assez avancée : mais il avait ainsi contracté, en quelque sorte, des engagements pour l'avenir ; on avait le droit d'attendre et d'exiger de lui de bonnes comédies. Les envieux et les critiques de profession étaient sous les armes : on pardonne aisément, on favorise même un premier succès ; on examine de plus près le second, on conteste le troisième, et, si l'on ne peut l'empêcher, on cherche et l'on trouve quelque moyen de le diminuer et de l'affaiblir.

Il fallait bien affliger un peu un poète qui était coupable de trois bonnes pièces de suite en moins de trois ans. Il se trouva quelqu'un qui imagina de dire que ces trois pièces se ressemblaient si fort, qu'il fallait les appeler *une comédie en quinze actes ;* le mot fut répété sans qu'on aperçût ou sans qu'on voulût apercevoir combien il manquait de justesse.

D'abord, rien de commun, pas le moindre rapport entre les trois actions, les trois fables : chaque pièce a la sienne, et aucune ne ressemble à l'autre. Les caractères des trois principaux personnages diffèrent beaucoup entre eux : l'*Inconstant* change à tout moment, parce qu'il est mécontent de tout ; l'*Optimiste* ou l'*Homme content de tout*, jouit avec transport du présent ; et l'*Homme aux châteaux* ne jouit que de l'avenir ; il est dans une continuelle extase d'espérance (1). Les hommes exercés reconnaîtront aussi au premier coup-d'œil que le style n'est pas le même : celui de l'*Inconstant* est le plus gai, le plus franc, le plus comique des trois ; celui de l'*Optimiste* est le plus doux, le plus aimable et le plus naïf ; celui des *Châteaux* est le plus brillant et le plus poétique : et cela devait être ; car tout bon poète assortit son style à son sujet. Que si l'on voulait dire que dans les trois pièces on retrouvait le même fonds de pensées, de sentiments, la même morale, le même goût pour la vie cham-

(1) M. le comte Daru, dans son discours de réception à l'Académie française, lorsqu'il y vint siéger à la place de Collin-Harleville, a parfaitement réfuté cette phrase de la *comédie en quinze actes*, phrase malignement faite et mise en circulation ; il a fait voir, par une très-bonne analyse, quel est le caractère particulier de chacune de ces trois pièces qu'on voulait confondre en une seule.

pêtre, était-ce un reproche à faire à l'auteur? Pouvait-il ne pas être lui? aurait-il gagné à ne pas l'être? et s'il n'eût pas suivi les inspirations de son naturel, de sa muse, aurait-il fait de bons ouvrages?

Collin, dans sa simplesse, n'était pas homme à vouloir argumenter contre ses détracteurs; il serait plutôt convenu qu'il avait eu tort de réussir. Voici en effet de quel ton modeste, dans une pièce de vers intitulée l'*Auteur malade*, qu'il composa vers ce temps, il répondait à ce reproche d'uniformité (1):

Que d'égoïsme encor, si l'on veut, on m'accuse;
Qu'on répète surtout que ma fidèle muse
(Car je sais qu'on l'a dit en plus d'un bon endroit)
Va décrivant sans cesse un petit cercle étroit,
Et que, toujours soumis à mes règles exactes,
Je n'ai fait jusqu'ici qu'une *pièce en quinze actes :*
Je ne m'en défends point, et, si c'est un défaut,
N'espérez point, messieurs (car je le dis tout haut),
Que d'un défaut si doux jamais je me repente.
Que vous dirai-je enfin?... une invincible pente
A mes sujets chéris me ramène toujours;
Penchant dont je suis loin de détourner le cours.
Eh! pourquoi voulez-vous que je vous entretienne

(1) Cette pièce n'est point dans l'édition de ses œuvres.

Des campagnes d'autrui plutôt que de la mienne,
Des étrangers plutôt que de mes chers parents;
En un mot, de sujets vagues, indifférents?...
Je n'écris point pour vous, messieurs, je le déclare;
Je dirai plus, dût-on me traiter de bizarre,
Mes vers même au public ne sont point adressés.
J'écris pour moi d'abord; et c'en serait assez.
Je jouis en faisant, et cette récompense
Est plus sûre et plus douce au fond que l'on ne pense.
Je joins à ce plaisir quelques autres douceurs:
Je lis ce que j'ai fait à ma mère, à mes sœurs;
Je jouis de leurs ris, et surtout de leurs larmes.
Oui, oui, cette lecture a pour moi plus de charmes
Que celles où l'auteur, dans un brillant soupé,
Caressé par des sots, par lui-même trompé,
Paiera bien cher, un jour, ces éloges perfides.
Grace au ciel! à Paris, je prends de plus sûrs guides;
Je lis, mais à huis clos, mais à quatre auditeurs:
Je cherche des amis et non pas des flatteurs... etc.

D'Alembert a dit quelque part que « la car-« rière des auteurs dramatiques est une espèce de « guerre continuelle. » Personne n'était moins propre que Collin à soutenir une guerre littéraire; il fallait, pour qu'il traitât un sujet quelconque, que ce sujet lui plût, lui sourît, qu'il touchât son ame, et qu'il l'élevât jusqu'à l'inspi-

ration et l'enthousiasme ; des querelles, des contrariétés, des discussions, n'auraient fait que la froisser et la refroidir ; les obstacles même le rebutaient facilement. Il avait aussi trop de modestie pour ne pas reconnaître que ses ouvrages étaient suscéptibles de critiques ; celles qui parurent sur la comédie des *Châteaux en Espagne*, sans en arrêter le succès, affligèrent l'auteur ; le succès même, qui avait manqué lui échapper, ne fut pas aussi grand peut-être qu'il l'avait desiré et espéré ; enfin, il ne fut pas aussi content, aussi heureux après cette troisième pièce qu'après l'*Optimiste*, quoiqu'il comptât, ou précisément parce qu'il comptait un triomphe de plus.

Depuis trois ans il se brûlait le sang à travailler ; il tomba sérieusement malade dans l'été de 1789. Il logeait toujours rue Saint-Benoît, dans la même maison ; mais il était descendu de deux étages. Il avait auprès de lui sa sœur aînée, mademoiselle Julie Collin, personne d'un rare mérite, et qui l'aimait comme une mère ; elle était secondée par une garde-malade dans les soins qu'elle donnait à son frère. M. Doublet, de Chartres, son médecin et son ami, suivait assiduement les progrès de sa maladie, lui prescrivait des remèdes auxquels le patient ne se refusait

point; il lui avait surtout interdit le moindre travail, la moindre application d'esprit, et cette ordonnance ne fut pas suivie comme les autres. J'allais le voir tous les jours; il était alité; je le faisais causer un peu, sans le fatiguer. A une certaine époque, je le trouve triste et muet; il ne me répond qu'en monosyllabes; et à peine suis-je arrivé, qu'il paraît impatient de me voir partir. Cela m'afflige; j'en parle à mademoiselle sa sœur, qui me dit qu'il est de même avec elle, avec tout le monde; qu'elle conçoit beaucoup d'inquiétudes; que cependant le médecin ne les partage pas. Cet état extraordinaire durait depuis quelque temps, depuis douze à quinze jours environ, lorsque, me trouvant un moment seul avec lui, je le vois se mettre sur son séant, soulever un peu son drap; il prend ma main, et me fait toucher sous le drap un monceau de feuilles de papier. « Mon ami, » me dit-il d'un air que sa longue barbe, sa maigreur et ses yeux vifs et un peu égarés rendaient presque effrayant, « mon « ami, c'est une comédie en cinq actes, que j'ai « faite en douze jours, ou plutôt en douze nuits. « Vous êtes le premier à qui je le dis; ma sœur, « ni ma garde, ni M. Doublet, n'en savent rien. La « pièce s'appelle *le Vieux Célibataire* : la voilà.... »

Je ne sais d'abord ce que cela signifie ; je suis tenté de croire qu'il rêve ou qu'il est en délire ; je prends quelques feuilles griffonnées, chargées de ratures ; j'ai peine à déchiffrer. « Laissez, laissez, me dit-il, vous ne pourrez pas lire ; » et, se mettant tout-à-coup à parler avec une force, une clarté, une volubilité remarquables, il me raconte toute sa pièce, scène par scène, m'en cite des vers.... Je reste confondu d'étonnement ; mais il n'y a plus de moyen de douter que la pièce existe : en même temps son long silence, sa mauvaise humeur apparente, son faux marasme, se trouvent expliqués ; mes inquiétudes cessent, je l'embrasse, et avec sa permission je vais faire part du prodige à sa sœur et au médecin, qui étaient dans la chambre voisine, et que j'amène avec moi. La sœur s'afflige et se tourmente des suites que peut avoir cet excès de travail ; le docteur gronde ; Collin assure que cette occupation lui a fait du bien, et que c'est là ce qui le guérira ; je me range de son avis contre le médecin et la sœur. Nous finissons tous par tourner la chose en plaisanterie ; je prie M. Doublet de me donner une bonne maladie, afin que je puisse faire aussi en douze jours une belle comédie en cinq actes. Collin avoue qu'après tout il vaudrait

encore mieux se bien porter, d'autant plus qu'on ne peut répondre qu'une comédie en soit meilleure pour avoir été faite par un malade et un fiévreux ; mais il ajoute qu'il faut absolument qu'il achève ce qu'il a commencé, c'est-à-dire qu'il fasse un nouveau manuscrit, qu'il corrige et qu'il mette au net. Après un peu de résistance, M. Doublet y consent ; seulement on convient que le malade, au lieu de travailler la nuit et en cachette, écrira le jour, à son aise, aux heures qui lui conviendront le mieux.

Il se met aussitôt à l'ouvrage ; et au bout de douze autres jours, il me livre un manuscrit en règle et bien au net. Je passe dans l'autre chambre, et j'ai le plaisir de lire une comédie qui m'enchante, et dont je présage le succès. Je dois dire pourtant que cette première édition a subi bien des changements avant la première représentation, qui n'eut lieu que trois ans après ; mais le plan de la pièce est resté le même ; les caractères, mieux développés depuis, étaient déja bien indiqués ; et il n'y a pas eu un vers de changé à la scène épisodique et fort gaie des cinq cousins.

Je laisse aux physiologistes à examiner et à nous dire, s'ils le peuvent, comment l'affaiblis-

sement des forces du corps, joint à l'ardeur de la fièvre, peut développer les facultés intellectuelles, ajouter à-la-fois à la puissance de l'imagination et à celle du jugement; comment, chez un poète malade, enfoncé dans son lit, et n'étant plus distrait par aucun objet extérieur, l'attention fixée continuellement sur un même sujet peut produire l'inspiration et l'enthousiasme : j'ai raconté le fait, et ne me charge point de l'expliquer. Dans un endroit de ses confessions, J.-J. Rousseau nous assure que, durant une maladie, il lui revint des idées de musique, et que dans le transport de sa fièvre il composait des chants, des duos, des chœurs; il ajoute même : « Oh! si l'on « pouvait tenir registre des rêves d'un fiévreux, « quelles grandes et sublimes choses on verrait « sortir quelquefois de son délire! » Mais il n'est rien resté de la fièvre musicale de Rousseau; et la fièvre poétique de Collin nous a valu *le Vieux Célibataire.*

Peu de temps après il partit pour Mévoisins, encore bien faible; il fallut le soutenir pour descendre les escaliers et pour entrer dans la voiture. Il n'avait alors que trente-quatre ans : jamais il n'avait joui d'une santé bien robuste; mais depuis cette époque, je l'ai toujours vu, sinon ma-

lade, au moins dans un état de langueur et de souffrance.

En général, Collin composait assez vite ce qu'il appelait son premier jet; mais il corrigeait beaucoup et long-temps. Il cherchait et appelait les critiques; il ne craignait pas qu'on lui demandât des changements, parce qu'il les faisait avec facilité. Je me souviens de l'avoir un peu tourmenté de mes réflexions sur la grande scène où madame Évrard emploie toute son adresse pour amener M. Dubriage à l'épouser. Collin recommença cette scène plusieurs fois, et plusieurs fois aussi il arriva chez moi le matin m'apportant son nouveau travail de la veille. « Oh! pour le « coup, disait-il, je crois que vous allez être « content. » Enfin, après bien des allées et des venues, je lui fis sans restriction mon compliment sur cette scène, qui est réellement un chef-d'œuvre, et qui était très-difficile à conduire, en observant toutes les nuances et toutes les bienséances d'une situation aussi délicate.

Il eut le temps de corriger *le Vieux Célibataire*; car la pièce, composée en 1789, ne fut mise au théâtre qu'en 1792.

Dans cet intervalle, tout en revoyant sa grande pièce, il donna des instants, pendant lesquels il

dut beaucoup rire, à la composition de sa jolie comédie de *M. de Crac dans son petit castel.*

Ce fut à la campagne, et dans le printemps de 1790, qu'il s'avisa de cette bluette bouffonne et très-bien versifiée, qui parut avant *le Vieux Célibataire*, car elle fut jouée en 1791.

Dans cette même année 1790, on établit par toute la France les gardes nationales ; chaque commune eut la sienne. Collin fut nommé commandant de celle de Mévoisins, et il fut de la députation des gardes nationales du département d'Eure-et-Loir à la fédération de 1790.

Il fit faire son uniforme de commandant à son gré ; il se trouva d'autant plus à son aise, qu'aucun des habitants de son village ne put ou ne voulut s'imposer la même dépense. Il choisit donc à sa fantaisie, et il choisit très-bien les couleurs des revers et des parements; il y ajouta même un bout de broderie, et se fit un très-joli uniforme. Il s'amusait beaucoup dans le temps à dire que son habit était unique, et qu'il n'y en avait pas un second pareil dans toute la France. Il lui arrivait quelquefois que des commandants de gardes nationales de grandes villes, telles que Bordeaux, Lyon, etc., s'arrêtaient pour lui demander de quel département, de quelle ville il

était envoyé : on ne soupçonnait pas que le porteur d'un si brillant uniforme fût tout simplement commandant d'un village de eent feux. Il disait aussi en riant : *Nous autres commandants*, et il fut traité selon son grade aux réunions, aux fêtes, aux cérémonies publiques pendant toute la fédération de cette année.

Mais Collin n'était pas homme à accepter une fonetion sans la remplir en conscienee. Tout le temps qu'il passait à sa eampagne, et il y était une grande partie de l'année, il donna l'exemple de l'exactitude à faire le service, tant que cela fut néeessaire et ordonné. Aux époques de désordres et de troubles, eomme on répandait quelquefois le bruit qu'il survenait des brigands, qu'il y en avait des troupes qui couraient le pays, le commandant de Mévoisins se concertait avee les municipalités et les eommandants des environs ; il ordonnait des patrouilles, et marehait lui-même à leur tête. Il a passé ainsi un grand nombre de nuits, et il a eu la satisfaction de contribuer à maintenir la tranquillité dans son village et dans les environs : les malheurs et les exeès de la révolution n'excitèrent jamais aucun tumulte, aueune fermentation dans cette paisible eommune.

Les serviees qu'il rendit alors furent dus sur-

tout à son bon esprit et à la confiance et à l'attachement qu'il inspirait ; mais je suis persuadé encore qu'au besoin il n'eût pas manqué de courage.

Je lui en trouvai un jour que nous revenions fort tard de je ne sais quel spectacle ; il était minuit environ ; dans le petit passage de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, nous entendîmes les cris d'une malheureuse femme, traînée à terre par un soldat ivre, lequel agitait son sabre nu. Collin, qui n'avait à la main qu'une petite badine, alla droit à lui, le sépara de la femme qu'il effrayait, et lui parlant d'un ton d'autorité : « Allons, mon camarade, dit-il, il ne convient « pas à un soldat français de battre une femme ; « allez-vous-en à votre caserne, où vous serez « puni pour avoir manqué à l'appel, et pour être « à cette heure-ci dans les rues. » Le soldat le prit, je crois, pour un officier ; sans répliquer, il remit son sabre dans le fourreau et s'en alla. La pauvre femme, toute tremblante, nous demanda la permission de nous suivre quelque temps ; elle traversa le Pont-Neuf avec nous ; lorsqu'elle fut tout-à-fait rassurée, elle nous quitta.

Mais revenons au *Vieux Célibataire*. Molé, qui, pendant la répétition de la pièce, nous avait paru

peu content de son rôle, peut-être parce qu'à côté du sien il y en avait un autre au moins aussi important, celui de madame Évrard; Molé nous surprit bien agréablement à la représentation : il y fut d'une vérité parfaite; c'était l'ennui et le chagrin personnifiés, mais un *ennui amusant* (1), comme a dit le bon et respectable Ducis : mademoiselle Contat n'y déploya pas moins de talent. La pièce réussit complètement, et mit le sceau à la réputation de l'auteur.

Mais sur chaque succès littéraire il y a toujours un droit à prélever au profit de l'envie, qui est très-exacte à le faire payer. Le lendemain matin de la première représentation, je trouvai Collin lisant dans son journal de Paris l'article où l'on rendait compte du spectacle de la veille. On donnait des éloges à la pièce nouvelle; mais on disait que l'auteur avait beaucoup d'obligations à une ancienne comédie jouée, il y avait plus de quarante ans, au Théâtre Italien, sous le titre de *la Gouvernante*, et qui était d'un poète nommé Avisse. On assurait que *le Vieux Célibataire* n'était rien autre chose que cette pièce tirée de l'oubli et remise à neuf. Collin fut bien surpris à

(1) Et l'amusant ennui du *Vieux Célibataire*. Ducis

cette lecture, qui lui apprit jusqu'au nom d'Avisse et de sa comédie. Ni lui, ni aucun des amis qu'il consultait ordinairement (et je me comprends dans le nombre), nous ne soupçonnions que cette pièce existât : si nous en avions eu connaissance, sachant que Collin traitait le même sujet, nous n'aurions pas manqué de l'avertir.

Notre curiosité une fois éveillée par l'article du journal, nous n'eûmes point de cesse que nous ne nous fussions procuré la pièce d'Avisse; nous n'en vînmes à bout qu'après plusieurs jours, et j'arrivai encore chez Collin au moment où l'on venait de la lui apporter, et où il en commençait la lecture.

Nous la fîmes ensemble; et Collin, dans le premier moment, parut frappé et presque effrayé de quelques rapports qui se trouvaient entre les deux pièces. Ils ne produisirent pas sur moi le même effet; et je n'eus pas de peine à rassurer mon ami, en lui faisant observer que les idées qui lui avaient été communes avec Avisse étaient celles qui devaient se présenter d'elles-mêmes à quiconque aurait voulu mettre sur la scène un *vieux garçon.* Comment ne pas lui donner d'abord une gouvernante, une servante maîtresse? Et celle-ci ne doit-elle pas être l'ennemie

jurée de tout parent, de tout héritier collatéral? Il est vrai que dans la pièce d'*Avisse* il y a aussi un neveu qui entre dans la maison de son oncle sous un déguisement; il est proposé pour maître-d'hôtel; mais cet incident n'aboutit absolument à rien. La gouvernante n'est qu'une voleuse qui veut spolier la succession future et détourner une somme considérable en billets au porteur; et loin que ce soit elle qui prétende à la main du vieillard, c'est celui-ci qui lui propose de l'épouser, et cette proposition n'a pas de suite.

La gouvernante d'Avisse n'est qu'une friponne sans adresse; son *Orgon* est un vrai *Cassandre; Frontin* et *Lisette* (car il y a une Lisette) ressemblent à tous les valets de comédie; et les rôles de l'amoureux et de l'amoureuse sont absolument insignifiants.

Enfin le style est faible et sans couleur; nulle force comique; les prétendus vers ne sont que des lignes rimées; et pour l'exécution, plus encore que pour la conception de l'ouvrage, la pièce d'Avisse n'est rien, si on la met à côté du *Vieux Célibataire.*

Un parallèle plus dangereux peut-être pour Collin serait celui de sa pièce avec *le Vieux Garçon* de Dubuisson.

Un vers de cette pièce,

J'ai cent fois été près d'épouser ma servante,

a donné à Collin, ainsi qu'il a eu la bonne foi de le publier lui-même, la première idée de traiter ce sujet.

Dubuisson a montré un vieux garçon qui, livré dans sa jeunesse au libertinage, a dédaigné les plaisirs honnêtes et la volupté consciencieuse de l'union conjugale. Dans un âge avancé, il plaisante encore par habitude les maris et le mariage; mais au fond de l'ame il regrette et gémit de vivre isolé, livré à des étrangers, dominé par sa gouvernante, pillé par tous ses valets. Il a chez lui un neveu marié, et fort heureux de l'être; et le tableau de ce jeune et bon ménage ajoute aux regrets du vieillard. Lui-même, dans un moment de courage ou de folie, ose se proposer pour mari à une jeune personne; il lui offre sa main et sa fortune qui est considérable: mais quoiqu'elle soit pauvre, elle le refuse, et il en reçoit une assez bonne leçon; elle lui fait entendre poliment qu'il est trop vieux, et qu'elle n'est pas encore réduite à se faire garde-malade. Enfin il retrouve un fils naturel qu'il a eu dans sa jeunesse, et dont il a délaissé la mère, laquelle est morte de dou-

leur d'avoir été séduite et abandonnée. Il ne peut ni reconnaître publiquement ce fils, ni le faire son héritier; la législation d'alors s'y opposait; et le chagrin qu'il en éprouve est la punition de sa mauvaise conduite.

Le sujet, comme on voit, avait été approfondi par l'auteur de cette pièce; il avait rassemblé, dans son cadre, les causes ordinaires du célibat, ses inconvénients, ses vices et sa honte. Malheureusement il y a du romanesque dans la fable, qui manque de simplicité et d'unité: on y trouve des conversations, des tirades, et point d'action déterminée; et d'ailleurs la pièce est si mal écrite, le dialogue en est si guindé, si sec, si dépourvu de facilité, de grace et de naturel, qu'on n'est pas surpris que cet ouvrage soit aujourd'hui oublié.

D'un seul vers de cette comédie Collin a su en tirer une autre qui lui est bien supérieure.

La gouvernante du *Vieux Célibataire* ne vise à rien moins qu'à se faire épouser; elle a brouillé son maître avec tous ses parents; elle l'entoure, elle l'enveloppe de séductions; elle amène auprès de lui de petits enfants qui le caressent; il est ennuyé et malheureux; il cédera peut-être à une continuité de soins, de prévenances et d'attentions qu'il prendra pour de l'attachement et de

la tendresse. Heureusement un neveu qui l'aime sincèrement trouve moyen de s'introduire dans sa maison ; non-seulement il obtient, comme domestique, la bienveillance de son oncle qui ne le connaît pas, mais la gouvernante elle-même le trouve aimable et le prend pour son confident. Dès le commencement de la pièce il y a une intrigue nouée, un intérêt établi ; il s'agit de savoir si madame Évrard épousera son maître et congédiera les parents, ou si elle sera elle-même congédiée. Le parti du neveu, soutenu d'un bon vieux portier, se renforce encore de la femme du neveu, laquelle entre aussi au service de l'oncle. La lutte s'engage sérieusement entre l'étrangère astucieuse et les honnêtes parents ; madame Évrard déploie toutes ses ressources, tout son art, tous ses moyens de séduction, mais inutilement ; enfin *les bons l'emportent*, et l'on est charmé au dénouement de voir ce vieillard, auquel on s'est intéressé, délivré de la domination d'une adroite friponne, et entouré d'une aimable et vertueuse famille qui prendra soin d'embellir ses derniers jours. Cette fable est excellente ; tous les caractères sont parfaitement dessinés ; et le style, qui égale celui de Térence en correction, en élégance et en pureté, le surpasse pour la variété, pour

la couleur et pour la force comique. Aussi cette comédie est-elle une des meilleures du Théâtre-Français ; et, toute prévention d'amitié à part, il n'est aucune des pièces de Destouches dont j'aimasse autant à être l'auteur que j'aimerais à l'être du *Vieux Célibataire*.

Collin éprouva, au sujet de ce bel ouvrage, une autre contrariété que celle de l'imputation hasardée d'un plagiat imaginaire ; c'est que la pièce, qu'il ne se pressait pas de livrer à l'impression, parut cependant imprimée ; un contrefacteur s'en était procuré une copie, sans doute par quelque infidélité. C'est ainsi qu'on respectait alors les propriétés littéraires. L'auteur se plaignit de ce vol dans la préface qu'il mit à la tête de sa comédie, dont il offrit la lecture au public en 1793, un an après la représentation.

Il garda bien plus long-temps dans son portefeuille la comédie de *M. de Crac dans son petit castel*, qui n'avait été composée qu'après *le Vieux Célibataire*, mais qui l'avait précédé sur la scène.

Ce petit acte fort gai avait été joué au mois de mars 1791 ; et Collin s'était excusé sur le carnaval, de la gaîté bouffonne de ses Gascons.

La pièce avait beaucoup fait rire, et on pourrait la prendre pour une de ces petites comédies

un peu extravagantes de Poisson, de Hauteroche ou de Legrand, si elle n'était beaucoup mieux versifiée que ces auteurs n'auraient été capables de le faire.

Hélas! cet ouvrage si gai me rappelle un souvenir bien triste: c'est la dernière des comédies de Collin que le cher et aimable Desalles ait vu jouer; nous le perdîmes en 1791, il mourut à trente-trois ou trente-quatre ans d'une maladie aiguë qui l'emporta en peu de jours: excellent jeune homme! excellent ami!... plein de bonnes qualités, et orné de toutes sortes de bonnes graces.

Collin n'attachait pas beaucoup d'importance à cette petite comédie, qu'il appelait une folie de carnaval. Il avait eu la modestie de ne pas vouloir la faire imprimer séparément, se réservant de la publier dans le recueil de ses œuvres; mais le même brigandage, et peut-être le même brigand qui s'était emparé du *Vieux Célibataire*, trouva aussi le secret de mettre la main sur *M. de Crac*, et la fit imprimer de même à son profit, non-seulement sans l'aveu, mais contre le gré et la volonté de l'auteur.

Collin alors (en 1796) fut obligé de livrer son manuscrit à l'impression. Dans un fort court

avertissement, il renouvela ses plaintes contre les forbans qui avec tant d'audace et d'impunité pillaient la propriété des pauvres auteurs dramatiques.

Après la mort de ses père et mère, et lors des arrangements de famille, Collin était devenu propriétaire, en acquérant les parts de ses frères et sœurs, de la maison paternelle et de ses dépendances. Son amour pour cette campagne avait commencé presque avec sa vie; ce joli domaine était plein pour lui de souvenirs; et, quoiqu'il ne fût assurément ni aussi grand ni aussi beau que le *Tibur* d'Horace, Collin avait bien plus de raisons que le poète latin de dire:

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.....

Aussi le disait-il, et le sentait-il vivement. Il passait à Mévoisins le plus de temps qu'il pouvait, au moins sept ou huit mois chaque année: l'hiver même, et seul, il s'y plaisait encore et savait s'y occuper.

J'allai y faire avec lui un assez long séjour en 1793. Le lendemain du fameux 31 mai, je donnai ma démission très-volontaire d'un emploi que

j'occupais dans une administration. Peu de jours après, je me mis en route, seul, à pied, un bâton à la main; je couchai dans une auberge à Rambouillet, et le jour suivant j'arrivai pour dîner à Mévoisins, n'ayant été arrêté, ni interrogé, ni remarqué sur la route par personne.

La maison, les charmilles, les aunaies, la prairie, tout cela me parut charmant, lorsqu'il me fit faire, en arrivant, ce qu'on appelle *le tour du propriétaire*. J'en éprouvais une impression de calme, de fraîcheur délicieuse: cette vallée étroite et riante, au fond de laquelle la jolie rivière d'Eure coulait à plein canal; cette vallée était si bien plantée de beaux arbres, si bien tapissée de verdure, et si bien arrosée d'eaux vives!... Partout la vue se reposait avec délices. Je ne pus m'empêcher de dire à Collin: « Vous « êtes né dans cette vallée; vous y avez été éle- « vé; on la retrouve dans tous vos ouvrages; voici « autour de nous la douce image de votre ta- « lent. »

De Mévoisins à Maintenon la promenade était charmante. Au sortir du village, on trouvait un petit hameau dont j'ai oublié le nom, mais dont les dix ou douze maisons isolées et entourées de leurs petits jardins produisaient un effet pitto-

resque ; ensuite on traversait un joli bouquet de bois, puis une plaine étendue et fertile en grains ; le chemin était coupé de plusieurs ruisseaux qu'on passait sur de larges pierres ou sur des planches ; on arrivait à la rivière d'Eure, et on la traversait sur un pont de bois à côté du vieux mur d'un château gothique, devenu une ferme qui s'appelait *La Folie;* le village de *Changey* était à peu de distance, et la proximité de ces deux endroits avait donné lieu à un proverbe du pays, qui n'était pas trop dans les mœurs pastorales : *Aime à la folie, quitte à changer.* De la Folie jusqu'à Maintenon, on suivait le cours de l'Eure, et l'on marchait au bord de la rivière sur une molle pelouse, couronnée par une magnifique allée de vieux trembles. On avait en perspective le bel aqueduc de Maintenon, ouvrage digne des Romains ; et, à travers plusieurs de ses arches, on voyait se dessiner dans les nues les tourelles du château, qui élevaient leurs flèches parmi les têtes de hauts peupliers d'Italie formant de vertes pyramides.

Je trouvai chez Collin le bon Lévêque, et nous passâmes, tous les trois ensemble, environ sept à huit mois dans cette paisible retraite. Ce fut là que j'appris à connaître encore mieux mon hôte

et mon ami; et plus je le connus, plus j'eus de motifs de le respecter et de l'aimer.

Il n'y avait point d'autre maison bourgeoise que la sienne dans le village; il ne faut pas croire pour cela qu'il y fût sans société; tous les habitants du lieu le connaissaient; les vieillards l'avaient vu naître; il était le contemporain des pères, et jouait volontiers avec les enfants; il n'y avait personne qui ne saluât monsieur Harleville par son nom. A son tour il connaissait grands et petits, et, dans ses promenades, il s'arrêtait souvent pour causer de la culture, de la récolte et de tous les détails de campagne, détails qu'il entendait fort bien, et dont il aimait à s'occuper.

Ces bonnes gens, dont la plupart le croyaient très-riche, le considéraient comme un demi-seigneur; ils avaient entendu dire d'ailleurs qu'il faisait de beaux ouvrages, dont on parlait beaucoup à Paris et dans toute la France: aussi traitaient-ils avec lui sur le pied d'inférieurs; mais sa bonhomie rétablissait l'égalité; il se montrait obligeant et serviable à tous; sa porte était toujours ouverte. Au milieu même de son travail, et pendant qu'il composait une scène, il trouvait bon qu'on vînt l'interrompre pour lui faire une confidence, pour lui demander un conseil ou de

l'ouvrage; il faisait même le métier d'écrivain public, et il lui arrivait souvent d'être le secrétaire des mères et des sœurs dont les fils et les frères étaient à l'armée. Beaucoup usaient et même abusaient de sa complaisance; quelques-uns étaient plus réservés et plus discrets. « Voyez-« vous, disait un de ceux-ci, il ne faut pas aller « déranger monsieur Harleville; car chaque quart « d'heure qu'on lui prend, c'est cent écus qu'on « lui vole. »

Ce brave homme ne calculait pas juste assurément; mais ce qui contribuait encore à faire croire que Collin joüissait d'une grande aisance, c'était sa générosité, qui était extrême pour sa fortune: il faisait beaucoup de bien dans son village; il s'informait des malades, il allait les voir, et leur envoyait de bon bouillon dont il se privait pour eux; il faisait venir à ses frais le médecin; il donnait de son pain, de ses fruits, de ses légumes, de sa volaille: jamais un pauvre ne fut refusé à sa porte. Il est vrai qu'il y avait peu de pauvres dans le pays; les mendiants étaient des étrangers qui passaient. Sur le buffet d'une salle au rez-de-chaussée, étaient toujours placées quelques bouteilles de vin, destinées aux ouvriers qui avaient fini leur travail. Il arriva un jour à

un charron, qui venait de raccommoder les roues d'une charrette, un singulier accident : le maître du logis lui propose de boire un coup, le lui verse lui-même, selon son usage, puis il dit, comme dans le *Mariage secret :* « A cause des « deux roues, il faut boire deux fois ; » et il remplit de nouveau son verre. L'ouvrier avale de bonne grace, remercie, et s'en va. Il n'était pas au bout de la cour que Collin s'aperçoit qu'il s'est trompé de bouteille, et qu'il lui a versé... du vinaigre; il court au plus vite, le ramène, lui témoigne tout son regret, et lui demande comment il a pu ainsi se résoudre à boire, sans rien dire, sans faire la grimace, deux grands verres d'amertume. « Pour le premier, disait-il, « encore passe; vous avez pu, ayant bien soif, « l'avaler sans y prendre garde ; mais le second? « — J'ai bien senti, dès le premier, répondit l'ouvrier, que c'était du vinaigre; mais je n'ai pas osé vous le dire, ni vous refuser. » Collin envoya chercher de son meilleur vin, et lui en versa cette fois tant qu'il en voulut.

Dans le temps des cerises, il se donnait le plaisir d'en régaler tous les enfants du village. Parmi un certain nombre de beaux cerisiers qu'il avait chez lui, il en réservait quatre des

plus grands et des plus chargés de fruits, auxquels personne ne touchait, sinon les petits donataires; et lorsqu'en sortant il rencontrait un petit garçon ou une petite fille, il ne manquait pas de lui demander : « As-tu été aux cerises? — « Pas encore, monsieur Harleville. — Eh bien! « vas-y donc, il n'y en aura bientôt plus. » On lui représentait que cette marmaille, en montant sur les arbres, les casserait, leur ferait du tort; il répondait : « Ils n'ont pas encore cassé de « grosses branches; et puis, si vous saviez comme « cela m'amuse de les voir perchés sur mes ar- « bres, mangeant des cerises et en jetant aux plus « petits et aux filles qui restent en bas! cela me « fait des tableaux charmants; et qu'est-ce qu'il « m'en coûte? des cerises dont je ne ferais rien; « car je n'ai pas envie d'en vendre. »

Sa vie à la campagne n'était pas oisive. Sans avoir la santé robuste de son père, il en avait toute l'activité; il dirigeait, ordonnait tous les travaux qui se faisaient dans son petit domaine; il y présidait; cela lui donnait une occupation qui le tenait toujours en haleine. Il se réservait lui-même certains exercices : s'armant, par exemple, de grands ciseaux de jardinier, il tondait et taillait toutes ses charmilles, et les ifs

qui étaient dans son jardin, et auxquels, suivant l'ancienne mode, on avait fait prendre toutes sortes de formes de vases, d'animaux, d'oiseaux même. Collin les leur conservait par respect pour la mémoire de son père, sans trouver que cela fût de bien bon goût; mais il s'entendait à ce genre de travail, et ses charmilles, en sortant de ses mains, étaient d'une propreté et même d'une élégance remarquables; il assurait aussi que cet exercice l'inspirait, et qu'il avait fait beaucoup de vers, et de bons vers, les ciseaux à la main.

Pour l'ordinaire, il travaillait le matin, sur un secrétaire ouvert, dans un petit cabinet, à côté de son salon, au rez-de-chaussée, les fenêtres donnant sur le jardin; mais il ne restait guère assis; il allait courir le jardin ou les charmilles, marchait à grands pas, s'arrêtait, gesticulait beaucoup: en général, il attendait l'inspiration, ou savait la faire naître; car il fallait qu'il composât de verve, jamais à froid. Les gens du village qui passaient de l'autre côté du fossé et de la haie à hauteur d'appui dont les charmilles étaient entourées, s'arrêtaient pour le voir, et ne revenaient pas de leur surprise; il y en avait qui croyaient qu'il faisait des ser-

mons. Pour lui, quand il avait amassé ce qu'il appelait sa récolte de vers, il rentrait et venait la déposer sur le papier ; et puis il retournait chercher une nouvelle moisson.

Après le dîner, nous faisions tous les trois ensemble une promenade dans les environs, puis nous revenions au logis lire en commun ou séparément. Quelquefois nous jouions ; Collin faisait avec Lévêque un partie de dames ou d'échecs, ou bien avec moi quelques tours de trictrac.

Nous allions souvent à Maintenon voir mesdemoiselles Collin, qui y demeuraient ; et à leur tour, elles venaient rendre à leur frère ses visites.

J'ai fait avec lui de plus longues excursions ; nous allâmes une fois à trois lieues de Mévoisins, près d'Épernon, chez madame Dobet, femme respectable, qui avait de la grace et de la gaîté dans l'esprit, et qui aimait beaucoup Collin ; elle nous fit le meilleur accueil. Sa maison était dans un endroit nommé *Sauvage*, et qui justifiait bien son nom ; car c'était une vallée étroite, d'un aspect inculte et aride, semée de bruyères, hérissée de rochers et d'immenses blocs de grès qui, sortant des flancs du vallon, semblaient tou-

jours prêts à s'en détacher et à rouler dans la petite rivière au-dessus de laquelle ils étaient suspendus : il n'y manquait que les dogues et les brouillards, pour qu'on se crût dans la Calédonie, romantique séjour d'Ossian et de Fingal. Nous trouvâmes chez cette dame, son cousin, M. de Corancez, qui a été l'ami de Jean-Jacques Rousseau, et qui était aussi celui de Collin et le mien.

Nous fîmes de même à pied un voyage de six lieues, pour aller voir une bonne et aimable cousine de Collin, nommée madame Caillé, qu'il aimait depuis l'enfance, et à laquelle il a eu une grande obligation que je dirai par la suite.

En traversant ces vastes et fertiles, mais ennuyeuses plaines de Beauce, Collin me cita un distique latin en vers léonins :

Belsia triste solum, cui desunt bis tria tantùm,
Colles, prata, nemus, fontes, arbusta, racemus.

Et tout en cheminant, nous nous mîmes à le traduire en vers français, chacun de notre côté. J'ai oublié la traduction de Collin; mais voici l'imitation que je fis, et que j'écris aujourd'hui pour la première fois :

Le triste pays que la Beauce!
Car il ne baisse ni ne hausse;
Et de six choses d'un grand prix,
Collines, fontaines, ombrages,
Vendanges, bois et pâturages,
En Beauce il n'en manque que six.

Ce fut aussi pendant mon séjour à Mévoisins que nous essayâmes la traduction ou l'imitation de la jolie fable des *Deux Rats*, d'Horace.

Nous étions, en effet, dans une position à sentir tout le prix d'une tranquille solitude; mais on venait voir les ermites, et il nous arrivait de Chartres, de Dreux, d'aimables sociétés. Collin aimait à recevoir, et il recevait bien; j'ai éprouvé pour ma part, pendant ma demeure chez lui, qu'il n'omettait aucun des soins, aucunes des petites attentions qu'aurait la maîtresse de maison la plus polie et la plus obligeante; j'en étais souvent étonné autant que reconnaissant: n'ayant jamais eu de maison à moi, je ne sais si je serais capable de ces prévenances recherchées qui font plaisir à ceux qui en sont l'objet. Collin les prodiguait à tous ses hôtes, et cela sans affectation et sans que cela parût lui donner la moindre peine, le moindre embarras. J'ai vu quelquefois sa petite demeure très-remplie, et nous nous y

sommes trouvés plus de vingt à table. Nous faisions, pour les dames, des chansons qui animaient le dessert ; nous cherchions à les divertir. Nous eûmes une fois l'idée folle de faire une *tragédie-parade;* elle fut commencée le matin, apprise, répétée dans la journée, et jouée le soir même; elle avait quatre cents vers; nous nous étions donné, comme de raison, les deux rôles les plus longs. Remarquant que presque toutes les tragédies se terminent par une mort, nous avions fini la nôtre par une naissance, dont on venait faire un beau récit sur la scène; et cette naissance précoce amenait le dénouement, car elle forçait un mariage.

Tout cela allait fort bien, et nous passions le temps assez gaîment; mais tout cela coûtait à Collin beaucoup trop pour sa fortune. A ces dépenses se joignaient celles qu'il faisait en libéralités, en bonnes actions ; de plus on lui faisait payer fort cher les travaux de culture, comme labours, semences et autres, et il ne marchandait guère avec ceux qu'il employait; assez souvent, et surtout l'hiver, il imaginait des ouvrages peu nécessaires, seulement pour procurer à de pauvres gens l'occasion de gagner quelque chose. Le faible produit qu'il tirait de son do-

maine était bien loin de couvrir les dépenses qu'il y faisait chaque année; si bien qu'au rebours de certains propriétaires qui se retirent dans leurs terres pour faire des économies, son séjour à la campagne lui devenait très-onéreux : ne tenant point maison à Paris, il y vivait à bien meilleur compte.

J'ai déja dit que depuis la maladie du *Vieux Célibataire,* je n'ai jamais vu Collin jouir d'une pleine et parfaite santé. Depuis la même époque, ses forces allèrent aussi en déclinant insensiblement, et il se laissa gagner à un certain abattement et à une langueur qui ressemblait à du chagrin. Son ame tendre avait toujours eu quelque disposition à la mélancolie, quoique dans sa jeunesse il ne fût pas triste, et qu'il eût même des accès d'une gaîté vive et folle. Lorsqu'il composa la pièce dont je vais parler, sa douleur plus vague et plus profonde avait, je crois, quelque cause particulière dont je n'ai jamais reçu la confidence.

Collin pensait qu'il y a des choses qu'on ne doit pas révéler à son meilleur ami. J'ai pu quelquefois soupçonner, entrevoir des mystères que couvrait le voile de la plus sévère décence; mais je n'ai jamais hasardé une question indiscrète; je savais qu'elle serait restée sans réponse.

Ce fut, si je ne me trompe, dans un moment d'exaltation un peu romanesque qu'il conçut la pièce des *Artistes*.

Ce sujet, par la manière dont il l'envisagea, était fait pour lui plaire et pour le séduire; il imagina de montrer dans un même tableau trois jeunes amis cultivant la peinture, la poésie, la musique, s'entr'aidant de leurs conseils, jouissant des succès l'un de l'autre. Le charme des beaux arts, les douceurs de l'amitié, les peines de l'amour, c'était là le fond de l'ouvrage; il se livra à l'inspiration, à l'enthousiasme que faisaient naître en lui de si nobles et de si purs sentiments. Dans le rôle du peintre, ce fut lui-même qu'il prit pour modèle; et en donnant pour père à ce personnage un digne vieillard, un respectable cultivateur effrayé de voir son fils embrasser une profession qu'il regarde comme inutile à la société, Collin retrouvait encore une situation qui lui était personnelle: c'était ainsi que son bon père avait blâmé son goût pour la poésie. Il pouvait aussi, et il n'eut garde d'y manquer, peindre les mœurs, les vertus, la vie patriarcale d'un honnête et bon laboureur. Il résulta de tout cela une pièce gracieuse, touchante, mais peut-être écrite d'un ton trop élevé et trop empreint de mélancolie.

Une petite comédie, intitulée *les Arts et l'Amitié*, avait été donnée avec succès, aux Italiens, quelques années auparavant; on en gardait, et même on en garde encore le souvenir. C'était une très-jolie bluette; il y avait aussi un peintre, un poète et un musicien : tous trois, sans autre fortune que leur talent, faisaient ménage ensemble; ils avaient une jeune et jolie gouvernante qui les servait tous trois. Il y avait dans cette joyeuse société un certain air de désordre, d'insouciance et de folie; on se disait : *Voilà bien de jeunes artistes*.

Je crus m'apercevoir, à la représentation de la pièce de Collin, que le public s'était attendu, d'après le titre, à toute autre chose. On s'était figuré que de jeunes artistes ne pouvaient pas être des personnages sérieux, sensés dans leurs discours, et réglés dans leur conduite : ce mécompte des spectateurs tourna au désavantage de la pièce; on la trouva trop grave, trop chargée de morale. Collin voulait la retirer; nous l'engageâmes à supprimer seulement le quatrième acte, qui avait paru un peu froid et languissant. Je l'aidai dans ce travail ingrat, et la pièce, réduite à quatre actes, obtint une quinzaine de représentations. L'auteur la fit imprimer précédée d'une modeste préface, dans

laquelle il me nomma avec trop de bonté, et surtout avec trop d'éloges.

Il en adressa de mieux mérités au célèbre peintre Vincent, notre confrère à l'Institut, et notre ami à tous deux. Ce grand artiste, qui était un des meilleurs hommes du monde, avait eu la complaisance d'employer son rare talent à embellir la représentation de la comédie des *Artistes ;* il avait fait tout exprès un tableau de *Tobie*, dont il avait encore imité la gravure par un beau dessin; il avait aussi fait un tableau, plus en grand, de *la Mélancolie*, et ces ouvrages dont il est question dans la pièce furent exposés sur le théâtre aux yeux du public.

Dans cette même préface, Collin se plaignait avec douceur de ce qu'en faisant de sa pièce des critiques judicieuses, on n'eût pas rendu assez de justice à la pureté de ses intentions, à l'utilité même de l'ouvrage : « Tout imparfait « qu'il est, ajoutait-il, on ne peut se dissimuler « que son but est d'ennoblir, d'encourager les « arts, et, ce qui est plus essentiel encore, d'é« purer les mœurs. On m'a reproché, même avec « le ton de l'ironie, d'avoir peint des *artistes* « *Grandissons !...* » (c'est-à-dire des artistes doués de vertus et de perfections idéales.)

« Sans doute avec plus d'opposition, plus d'ac-
« tion, une intrigue moins légère, la pièce *des*
« *Artistes* eût été dramatique, animée, comique
« enfin. Eh bien ! j'ai supprimé le titre de co-
« médie : ce n'est plus une représentation que
« j'offre aux spectateurs, c'est un éloge des arts
« que je présente aux artistes, aux amateurs éclai-
« rés ; ce sont trois portraits d'artistes que je
« garantis ressemblants. J'ai la noble fierté d'as-
« surer qu'il ne m'en a coûté nul effort pour tra-
« cer ces trois caractères. »

On voit que le vertueux auteur regrettait que les critiques n'eussent pas voulu mieux entrer dans les sentiments qui l'avaient animé en composant cet ouvrage, qui le lui avaient inspiré et dicté ; mais il avoue aussi, avec ingénuité, que cette composition a bien son côté faible.

Il jugea depuis que le cadre en était trop grand, et réduisit la pièce à trois actes ; il songea aussi à l'égayer en changeant tout-à-fait le langage et le ton d'un des personnages : dans la pièce en cinq actes, le poète était un auteur de tragédie, un père de famille, un homme grave ; il en a fait un poète anacréontique et bachique, libre de tout engagement sérieux, un disciple du joyeux Chapelle. Tout ce qui était bien dans la

pièce en cinq actes a été conservé, particulièrement le rôle du laboureur; enfin, il me semble que cet ouvrage est devenu une comédie agréable. Collin a toujours desiré de la voir jouer en trois actes; il me l'a dit plusieurs fois: les comédiens auraient pu lui donner cette satisfaction; mais il est mort sans avoir joui du plaisir que lui aurait vraisemblablement procuré la représentation de cette pièce qu'il affectionnait. Je pense qu'un théâtre qui en ornerait son répertoire ferait une bonne acquisition, et serait récompensé de son travail par les suffrages du public.

Quelque temps avant la représentation des *Artistes*, j'avais eu à Collin une obligation importante: ce serait une ingratitude de ma part de la passer sous silence, et il est bon d'ailleurs que je fasse connaître par mon exemple la manière dont il obligeait et servait ses amis.

En remplacement des anciennes académies, on créa l'Institut national en 1795.

Dès 1789, il avait été question de faire entrer Collin à l'Académie française. Les trois comédies qu'il avait données avec succès semblaient devoir lui en ouvrir les portes.

Pour former l'Institut, le gouvernement nomma d'abord quarante-huit membres qui durent

s'assembler pour élire tous les autres jusqu'à concurrence du nombre de cent quarante-quatre. Ceux qui étaient élus devenaient aussitôt électeurs à leur tour, en se joignant à ceux qui avaient été de la première formation.

Collin, sans avoir fait la moindre démarche, ne tarda pas à réunir les suffrages : il entra dans l'assemblée; et la première chose qu'il y fit, ce fut de proposer ma nomination.

Nous avions parlé ensemble, comme on peut le croire, de cette création d'un corps littéraire et savant. Je lui avais prédit qu'il y serait nommé, un des premiers, et il devait s'y attendre. Pour moi, sans fausse modestie, je sentais bien que je n'avais pas à beaucoup près autant de droits que lui à cet honneur, et je m'étais borné à lui dire que peut-être j'y parviendrais quelque jour. Collin eut la délicatesse de ne pas me mettre dans la confidence de ses desseins sur moi, sans doute pour me ménager le plaisir de la surprise en cas de succès, et, dans le cas contraire, pour m'adoucir le chagrin du refus.

Quoi qu'il en soit, le lendemain même de sa nomination, je le vis arriver chez moi à neuf heures du soir; il était beaucoup plus content que je ne l'avais vu la veille lorsqu'il était nom-

mé lui-même: il m'embrassa de bon cœur, et me dit: « Vous êtes de l'Institut, vous êtes mon « confrère; vous jugez si cela me fait plaisir. »

Je le remerciai, ne doutant pas que ma nomination ne fût son ouvrage; il convint qu'il l'avait desirée et proposée; mais ce ne fut que le lendemain, lorsque j'allai à la séance, que j'appris avec quelle chaleur il s'était exprimé dans l'assemblée. On me félicitait sur mon élection; mais on me félicitait encore plus d'avoir un pareil ami. Il avait parlé, disait-on, pour son cher, pour son bon Andrieux, d'une manière irrésistible.

Voilà comme il a su me procurer un des avantages auxquels j'ai dû, dans ma vie, attacher le plus de prix.

Je reviens à ses ouvrages.

Les Mœurs du jour ne sont pas une comédie aussi forte que *le Vieux Célibataire*, c'est un tableau agréablement moral; on a trouvé que les vices n'y étaient pas peints avec assez de force et de vérité.

Les rôles d'honnêtes gens convenaient beaucoup mieux et au cœur et à l'esprit de Collin. Celui de madame *Euler* est aimable et touchant, et l'on retrouve dans *le bon Frère* l'ami des bonnes mœurs, des goûts simples et honnêtes, l'homme

des champs raisonnable et sensible : c'est encore l'auteur qui s'est peint lui-même ; il a ajouté seulement un peu de brusquerie et de raillerie, pour donner du piquant à ce caractère.

Lorsque notre ami commun, M. Picard, prit à son compte l'entreprise du théâtre Louvois, qu'il soutint si long-temps, et avec tant de succès, par ses propres ouvrages, il était naturel que nous fissions quelques efforts pour le seconder.

Collin, qui avait beaucoup de facilité, composa promptement plusieurs pièces ; il y en eut deux de jouées en 1803, *Malice pour Malice*, et *le Vieillard et les Jeunes gens.*

La Bruyère a dit quelque part : « Vous le croyez « votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe « de lui ou de vous ? »

Cette phrase a donné à Collin l'idée de *Malice pour Malice ;* les *mystificateurs* sont *mystifiés* par le jeune homme candide, mais spirituel, qui s'est fort bien aperçu des piéges qu'on lui tendait, et qui, à son tour, se divertit aux dépens de ceux qui s'étaient promis de rire aux siens.

On a refait, sur le même fond, une jolie pièce en vaudeville qui a beaucoup de succès (1) : la

(1) *Encore un Pourceaugnac*, de M. Scribe.

pièce de Collin a disparu du théâtre, on ne sait pourquoi; car elle est amusante, et pourrait servir aux comédiens à varier leur répertoire et les plaisirs du public.

Lorsqu'on joua *le Vieillard et les Jeunes Gens*, l'auteur n'était point à Paris; nous nous étions chargés, Picard et moi, de suivre les répétitions; Collin nous avait adjoint Guillard, l'auteur des opéras d'*OEdipe à Colonne*, d'*Iphigénie en Tauride*, etc....; il était de Chartres, compatriote de Collin, son ami et le nôtre. La pièce fut très-bien reçue du public: M. Devigny joua le rôle principal d'une manière remarquable, et contribua beaucoup au succès. Nous imaginâmes, pendant la première représentation, de dresser un procès-verbal en forme, d'acte en acte et de scène en scène, des impressions que le public éprouvait, et des témoignages de satisfaction qu'il donnait; nous allions écrire nos notes et nos observations chacun à notre tour, en sorte que ce procès-verbal était en même tems une espèce de *variorum*. Nous signâmes, et nous fîmes signer les témoins présents. Collin put, en lisant cette pièce, juger de l'effet que la représentation avait produit, presque aussi bien que s'il y avait assisté.

Il fut très-touché de nos bons soins, et nous

en récompensa magnifiquement en nous dédiant la pièce à tous trois.

Il donna au même théâtre la petite pièce épisodique intitulée : *Il veut tout faire*. Ce travers, de beaucoup entreprendre sans rien achever, est plus commun qu'on ne l'imagine, et je pourrais citer, je crois, le personnage réel qui a servi de modèle à Collin. Il y a des scènes fort gaies dans la pièce, qui est une de celles que l'auteur a écrites du style le plus soigné et le plus élégant.

Il voulut enseigner, dans la comédie des *Riches*, l'amour de la médiocrité, et sinon le mépris, au moins l'insouciance des richesses : il eut pour objet de donner une leçon dont nous avons presque tous grand besoin, et que notre éducation, nos habitudes, et tout ce que nous entendons, tout ce que nous voyons à chaque instant, nous rend si nécessaire, une leçon de désintéressement : ce ne fut pas de sa part un jeu d'esprit; il ne prit pas ce sujet comme un texte propre à arranger des scènes et à faire des vers ; il le choisit comme un fond moral, utile, et surtout parce qu'il était sûr de le traiter d'inspiration et d'après ses propres sentiments : si l'on eût pu offrir à Collin une immense fortune avec

tout le bagage qu'elle entraîne à sa suite, avec les soins, les inquiétudes et les vices qui en sont presque inséparables, il n'est pas douteux qu'il l'eût refusée.

Son *M. Belmont* ressemble un peu, par l'originalité, au *Burchel* du joli roman du *Vicaire de Wakefield*, et il y a dans la pièce une situation très-dramatique et que l'auteur a bien soutenue et bien développée, des scènes vraies et comiques; il me semble qu'elle est plus forte que *les Mœurs du jour*, et qu'elle eût dû avoir plus de succès.

Collin ne la fit point jouer : sa santé déclinait; il n'avait plus cette ardeur, cette persévérance, nécessaires pour parvenir à la représentation d'une grande pièce sur un grand théâtre, à travers tous les dégoûts et tous les obstacles qui en encombrent l'accès; il fit quelques démarches et s'arrêta, moins ambitieux des applaudissements qu'il ne l'avait été vingt ans auparavant. Cet ouvrage est demeuré dans son portefeuille, et il s'est contenté de le faire imprimer dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres.

Ce fut aussi une année ou deux avant sa mort qu'il composa *les Querelles des deux frères*, ou *la Famille bretonne*, la meilleure de ses comédies en trois actes, dont l'intrigue fort simple est en

même temps très-adroitement conduite. Les détails sont vrais et touchants ; et Collin, qui aimait à peindre les affections de famille, qui avait été toute sa vie aussi bon frère que bon fils et bon ami, trouvait encore ici dans son cœur les sentiments qui devaient animer ses principaux personnages.

Cette pièce fut lue par l'auteur dans une petite réunion d'amis, j'en étais; et je me souviens qu'en applaudissant au fond de l'ouvrage, nous lui demandâmes quelques corrections, et surtout des retranchements; la pièce était beaucoup plus longue qu'elle ne l'est aujourd'hui : il nous dit qu'il s'en occuperait quand sa santé le lui permettrait, et depuis il n'en parla plus guère.

La destinée de cette comédie a été singulière : il paraît que quelques mois avant le terme fatal, et sentant bien que ce terme n'était pas très-éloigné, Collin voulut, dans cette triste prévoyance, anéantir une certaine quantité de papiers inutiles. Il chargea Véronique, sa gouvernante, de les brûler. Celle-ci, pour en tirer du profit, alla les vendre chez M. Maugras, épicier de la rue Dauphine (Collin demeurait alors sur le quai de la Monnaie). Un manuscrit des *Querelles des deux frères* se trouva au nombre des papiers vendus.

Il arriva, par hasard, que M. Godde, architecte, étant chez M. Maugras, son ami, jeta les yeux sur des papiers épars, et lut des vers qu'il reconnut pour être de Collin ; il jugea aux ratures dont le manuscrit était chargé, que c'étaient des brouillons sortis de la main même de l'auteur. En amateur de la littérature, M. Godde attacha du prix à posséder ces manuscrits ; il les demanda avec instance à M. Maugras, qui lui dit qu'il avait acheté plusieurs liasses de papiers de la même écriture, et qu'il allait les lui donner. On réunit ce qu'on en trouva ; M. Godde, qui, sans avoir connu personnellement Collin, aimait ses ouvrages et leur auteur, reçut ce présent avec reconnaissance, et, retourné chez lui, voulut examiner le trésor dont il venait d'entrer en possession. Il tomba sur un manuscrit des *Querelles des deux frères*. Très-content de cet ouvrage, il ne voulut pour lui-même que l'honneur de l'avoir fait paraître sur la scène ; il ne négligea aucune des démarches qui pouvaient le conduire à ce but, qu'il eut enfin la satisfaction d'atteindre.

L'administration du théâtre où la pièce devait être représentée me pria de venir aux dernières répétitions, ce que je fis volontiers ; on m'invita même à composer un prologue qui dirait au pu-

blic eomment eette eomédie avait été conservée par un heureux hasard.

Je tâehai en même temps d'intéresser et d'émouvoir les speetateurs en faveur d'un ami, excellent poète eomique, et, ee qui vaut mieux, excellent homme. Il me sembla que j'avais eu le bonheur d'y réussir : à la première représentation, ce prologue toueha l'assemblée; lorsqu'il fut fini, il régna dans toute la salle une sorte de tristesse et un silenee presque religieux jusqu'au moment où on leva le rideau pour eommeneer la pièee, qui eut le plus grand suecès; et ee suceès s'est soutenu et se soutient encore.

J'ai pareouru la carrière théâtrale de Collin-Harleville : on voit qu'elle a été brillante : elle l'eût été plus eneore si de bonne heure sa santé n'eût été altérée par des maladies fréquentes et par un état de langueur presque eontinuel.

On peut dire qu'il n'eut point d'ennemis : un rival se permit contre lui une diatribe violente; mais eette diatribe servait de préfaee à un fort bel ouvrage : Collin loua hautement, publiquement l'ouvrage; il le plaça avee honneur dans son petit poëme des *Aventures de Thalie*, et il oublia... la préface.

Je n'ai jamais su, et je crois que Collin ne l'a

pas su plus que moi, quelle raison avait pu changer les intentions bienveillantes que M. Palissot avait d'abord témoignées à son égard.

Dans la première édition de ses mémoires littéraires, publiés en 1788, M. Palissot avait donné de grands éloges au talent de Collin, qui n'avait encore fait jouer que *l'Inconstant* et *l'Optimiste*.

L'article qu'il lui avait consacré dans ce dictionnaire commençait ainsi : « Quoique nous « ayons fait des comédies, et que M. Collin n'ait « travaillé que dans ce genre, c'est nous qui, « révoltés de la tiédeur avec laquelle on avait « accueilli sa comédie de *l'Inconstant*, avons, « en quelque sorte, averti le public de son mé-« rite. »

J'avoue que je ne puis m'empêcher de trouver, dans le début de cet article, l'expression d'un sentiment qui me semble ne pas devoir obtenir beaucoup d'approbation.

Que M. Palissot se soit imaginé que c'est lui qui a fait apercevoir au public le mérite de *l'Inconstant*, passe ; ce n'est là que l'amour-propre de critique, qui croit que le public attend et reçoit son jugement comme une règle infaillible : mais lorsqu'il paraît se savoir si bon gré d'avoir été juste envers un jeune auteur, *quoiqu'il ait*

fait des comédies et que M. Collin n'ait travaillé que dans ce genre, ne dirait-on pas qu'il croit avoir à s'applaudir d'un trait de magnanimité sublime? Le public n'est que trop disposé à regarder les poètes et les auteurs comme excessivement vains, excessivement jaloux les uns des autres, sans que les littérateurs estimables accréditent encore cette opinion, qui n'est pas aussi fondée qu'on veut bien le croire. Je puis assurer que Collin, par exemple, n'aurait jamais pensé ni écrit comme M. Palissot : *Quoique j'aie fait des comédies, je rends justice à un jeune auteur de comédies ;* il aurait dit tout au contraire : « Comme j'ai fait des « comédies, je prends beaucoup d'intérêt à un « jeune homme qui annonce du talent et qui pa- « raît devoir obtenir des succès dans l'art que « je cultive, et dont je connais les difficultés. Je « me réjouis pour l'art même, pour mon pays, « pour moi, que nous ayons un poète comique « de plus. » Collin eût pensé et parlé ainsi sans le moindre effort et du fond de l'ame; et c'est ce qu'il a fait chaque fois que l'occasion s'en est présentée.

Le reste de l'article de cette édition de 1788 n'avait rien que de flatteur pour Collin. *L'Inconstant* et *l'Optimiste*, les deux seules pièces qu'il

eût publiées alors, y recevaient des éloges ; leur auteur était comparé à La Fontaine : on ne pouvait rien dire de plus obligeant.

Pourquoi faut-il que dans une nouvelle édition, donnée en 1803, de ces mêmes Mémoires, M. Palissot ait entièrement changé de style? que non-seulement il ait repris, en quelque sorte, et révoqué ses éloges, mais qu'il ait fait un article où perce une injuste et amère malveillance (1)?

(1) En voici la preuve. M. Palissot dit que M. Collin prétend n'avoir lu *la Gouvernante* d'Avisse qu'après avoir fait sa pièce du *Vieux Célibataire*; et il ajoute aussitôt : *Nous sommes loin de ne pas l'en croire sur sa parole;* mais on voit dans tout le reste de l'article que ces mots ne sont qu'une dérision, et que M. Palissot reste persuadé et veut persuader au lecteur que la pièce de Collin n'est qu'un plagiat mal déguisé.

Il dit ailleurs que Fabre-d'Églantine reprochait vivement à Collin de lui avoir enlevé le personnage principal des *Châteaux en Espagne*; c'est tout le contraire qui est vrai. Fabre-d'Églantine convenait, et il l'a même imprimé, que Collin ayant parlé devant lui du projet qu'il avait de faire une comédie de l'*Heureux imaginaire*, ou des *Châteaux en Espagne*, lui d'Églantine s'était senti le desir irrésistible de traiter le même sujet à sa manière. Il prétendait que le dessein manifesté par Collin n'avait pas dû lui interdire la faculté de chercher un moyen de gloire et de succès en courant la même carrière, et il ajoutait assez plaisamment : « S'il suffit que quelqu'un ait choisi un ca-« ractère comme sujet d'une comédie pour que personne ne « puisse désormais le traiter, je déclare, moi, que je mets un

Je n'aurais pourtant rien dit de cet article, si je ne m'y trouvais presque loué d'une manière plus affligeante pour moi que pour Collin lui-même.

M. Palissot, décidé à faire un article, non pas sur Collin, mais contre lui, et à le chagriner, s'il le pouvait, de toutes les manières, se saisit de quelques expressions échappées à mon ami dans l'effusion d'une reconnaissance excessive; il alla jusqu'à en induire (ce qu'on aura peine à croire) que sans moi Collin n'aurait pas fait ses premiers ouvrages, et qu'il m'en devait les traits les plus piquants et surtout la verve comique; il ajouta qu'on ne retrouvait plus le même talent dans les dernières comédies de Collin, sans doute parce que je n'y avais pas travaillé, et il lançait, en finissant, cette question maligne: « Serait-il « survenu quelque refroidissement entre M. An-« drieux et lui? Si ce qu'on a voulu nous faire « croire n'est pas fondé, qu'il tâche donc de « remonter à son premier style. »

« *embargo* sur tous les substantifs et les adjectifs du dictionnaire « qui indiquent un caractère, et que je propose de les traiter « tous. Après cette déclaration solennelle, le premier qui trai-« tera un caractère quelconque, je l'accuserai de m'avoir pris « mon sujet. » J'ai eu dans les mains la brochure de d'Églantine qui contenait cet argument plus spirituel que solide.

On conçoit combien cette tracasserie dut me faire de peine; je me hâtai d'assurer M. Palissot qu'il n'était survenu entre Collin et moi aucun refroidissement, et que son article n'en causerait aucun; je m'empressai de publier, dans le *Journal de Paris*, ma déclaration bien positive et bien franche de la vérité; et je refusai, comme je le devais, de me laisser attribuer une portion quelconque de gloire aux dépens de celle qui appartenait tout entière à mon ami (1).

Collin plaignait les envieux, ignorait les rivalités littéraires, l'art de soigner ses succès et de nuire aux succès d'autrui; il voyait peu de monde et ne s'occupait guère que de ses travaux tantôt poétiques, tantôt champêtres, ou de lectures instructives et solides... Il m'écrivait un jour de sa campagne : « Avez-vous lu Baruch? disait le bon « La Fontaine. Et vous, mon ami, depuis le « *Cardinal Lemoine*, avez-vous lu, ce qui s'appelle lu, Cicéron? Je vous dirai que j'en suis « amoureux; je consacre à cette lecture toutes « mes matinées : ô mon ami, quel style! quelle « fécondité! quelle propriété de termes! que de

(1) Voyez ma lettre dans le *Journal de Paris*, du 6 ventose an II (25 février 1803).

« grace, de verve, de richesse! quelle musique « délicieuse! »

Sage et modéré dans ses desirs, il n'échappait cependant pas à la loi générale, qui veut que personne ne soit tout-à-fait content de son sort.

Il lui arrivait, dans des instants de découragement et de chagrin, de regretter de n'avoir pas suivi toute autre carrière que celle de la poésie; il citait son frère: « Il a pris, disait-il, le bon « parti; il s'est marié; il a une femme, des en« fants, un état qui le fait vivre, qui ne lui « donne pas grande peine et aucune inquiétude; « il ne se doute pas qu'il est le plus heureux de « nous deux. » Il gémissait tout bas, après s'être donné tant de peine et avoir sacrifié sa santé, sa vie à présenter aux hommes des leçons utiles, enveloppées dans des fictions agréables, de ne recueillir pour récompense que quelques vains applaudissements, quelques maigres éloges accordés à contre-cœur et toujours mêlés de restrictions; il pensait avec chagrin qu'un bon poëte ou écrivain utile, s'il n'a d'ailleurs ni richesses ni crédit, jouit parmi nous de beaucoup moins de considération que l'homme qui a de l'argent ou du pouvoir; il faisait quelquefois des plaintes qui me rappelaient ce passage où Horace dit, en

parlant de grands hommes, de bienfaiteurs de l'humanité :

> *Ploravere suis non respondere favorem*
> *Speratum meritis.....*

Cependant j'essayais de le consoler : « Après tout, « lui disais-je, vous avez fait ce que vous avez « voulu faire ; vous avez acquis une réputation « de talent, de probité, de bonté ; vous laisserez « un nom qui sera honoré, respecté ; vous avez « de bons parents, de bons amis ; vous leur êtes « cher à tous... Ah ! croyez-moi, il y a bien des « gens qui, si cela se pouvait, changeraient leur « bonheur prétendu contre votre malheur, et « feraient, dans cet échange, un excellent mar- « ché. »

Il n'y avait pas deux voix sur son compte : à l'éloge de son talent on ajoutait toujours celui de son caractère et de sa conduite ; mais s'il jouissait de beaucoup d'estime, il ne lui manquait que d'être mieux connu pour en inspirer encore davantage. J'ai déja dit comment il vivait à sa campagne, et le bien qu'il se plaisait à y faire : que de nobles traits ont rempli sa vie, et sont restés ignorés ! car il s'en cachait avec grand soin.

On a retrouvé et imprimé (1) une lettre qui paraît avoir été adressée au ministre d'alors; lettre par laquelle il lui rappelle qu'il est allé, il y a deux ans, le prier de rayer son nom de la liste des pensionnaires de l'état, et d'y substituer celui de son ami Guillard; il ajoute que le ministre, refusant sa démission, le consola en lui promettant de faire avoir à Guillard la première pension vacante; il se plaint de ce que cette promesse n'a pas été exécutée, et déclare qu'il remet entre les mains du ministre la pension qu'il dut à son estime: « Je n'en ai pas besoin, dit-il, et « plusieurs gens de lettres la recevraient comme « un bienfait nécessaire. »

Au bas de la lettre était le *post-scriptum* suivant: « Je desire que, dans tous les cas, Guil« lard ignore ma démarche; ce qui lui serait éga« lement pénible, et s'il savait qu'il me remplace, « et s'il apprenait que je cesse de toucher ma « gratification annuelle, comme c'est bien ma ré« solution, à compter du 22 mars 1804. »

Cette démarche de Collin ne fut pas infructueuse; car, peu de temps après, Guillard obtint aussi une gratification annuelle.

(1) Du 1er mars 1804 : *Mes Voyages aux environs de Paris*, par J. Delort, tome I, page 26.

Ce ne pouvait être que par un excès de générosité que Collin se représentait lui-même dans sa lettre comme n'ayant pas besoin de cette pension; car il s'en fallait bien qu'il fût dans l'aisance au moment où il faisait à l'amitié ce sacrifice que Guillard n'eût certainement pas accepté s'il en eût été instruit : aussi Collin avait-il soin de lui en faire un secret.

Un de ses anciens camarades d'étude le retrouva par hasard, après trente années de séparation, et, se prévalant de leur ancienne connaissance, vint le voir, lui avoua qu'il était dans le besoin. Collin lui donna non-seulement de l'argent, mais de ses propres effets ; il le soutint à ses frais quelque temps à Paris, jusqu'à ce qu'enfin cet homme se décida à retourner dans sa province. Collin paya encore le voyage, conduisit lui-même son ancien camarade à la diligence, l'y vit monter ; et quand la voiture fut prête à partir (c'était dans les commencements de novembre, il commençait à faire froid), Collin se retira un moment à l'écart, se dépouilla d'une bonne redingote qu'il avait par-dessus son habit, et la jeta par la portière sur les genoux du voyageur, en lui disant : *Mon ami, vous oubliez votre redingote.* Cette manière délicate de donner mettait l'obligé

dans l'impossibilité non-seulement de refuser, mais même de remercier du bienfait (1).

Je suis persuadé que sa vie était journellement remplie de traits semblables; il donnait sans compter, et peut-être en général ne comptait-il pas assez avec lui-même : non qu'il eût du dérangement dans ses affaires; il acquitta toujours à point nommé ses dettes, sauf celles qu'il avait été obligé de contracter dans sa jeunesse, et qui n'étaient pas considérables; jamais surtout il ne fit attendre un marchand ni un ouvrier : mais il ne regardait pas d'assez près aux dépenses; il fallait bien qu'il y eût en lui un peu d'insouciance et de désordre poétique, et il y en avait.

Un jour que nous étions prêts à sortir ensemble, il alla prendre, au fond du tiroir d'une commode, une paire de gants. « Il y a long-temps, « me dit-il, que je ne me suis servi de ces gants-là, « et il ne serait pas impossible que je trouvasse de-« dans quelques louis. Figurez-vous, ajouta-t-il, « que je m'avise de fourrer des pièces d'or dans « le bout des doigts de gants que je serre et que

(1) Ce trait se trouve aussi dans les *Voyages aux environs de Paris*; c'est moi qui l'ai fourni à l'auteur, et il m'a été conté par le frère de Collin, qui était allé avec lui jusqu'à la diligence faire la conduite du voyageur partant.

« je laisse de côté; ce sont des économies que je « suis quelquefois étonné de retrouver; malheu- « reusement elles ne sont pas bien considérables. » Ce qu'il disait arriva en effet; il y avait dans chacun des gants un ou deux louis. Nous nous rappelâmes alors le bon Rotrou, presque son compatriote (Rotrou était de Dreux), lequel, se défiant de sa trop grande facilité à dépenser, je- tait des pièces d'or et d'argent dans son bûcher, derrière des fagots qu'il allait ensuite remuer quand il lui arrivait d'en être aux expédients.

En négligeant ainsi de compter, Collin s'était arriéré; il avait été obligé de recourir à des em- prunts. Il m'étonna et il m'affligea dans l'hiver de 1804, en me mettant au fait de l'état de ses affaires. Il avait à payer des intérêts qui absor- baient une partie de son petit revenu ordinaire; ces intérêts prélevés, il ne lui restait plus assez pour sa dépense. Il aurait donc fallu que d'an- née en année il fît de nouveaux emprunts, et par conséquent s'appauvrît d'autant. Je n'hésitai pas à lui donner le conseil de vendre sa campagne; c'était le seul moyen de se tirer d'embarras, le prix lui servirait à se libérer; il lui resterait même quelques milliers de francs qu'il pourrait placer; il jouirait de la totalité de son revenu; soulagé des dépenses que sa campagne lui occasionnait, il

se trouverait hors de gêne. On conçoit aisément qu'il eut beaucoup de peine à se rendre à cet avis ; il aimait tant cet héritage paternel, cette jolie vallée où il avait passé son enfance, où il avait composé la plupart de ses ouvrages, où il était aimé de tout ce qui l'entourait !... Il se décida pourtant à s'en défaire. Hélas ! quand il l'aurait conservé, ce ne devait plus être pour longtemps.

Lorsqu'il eut pris la résolution de vendre, il éprouva, d'une personne de sa famille, un procédé noble et généreux dont il était digne, car il en eût été capable. Cette bonne cousine que nous allions voir à Dreux, madame Caillé, et qui avait toujours été son amie, lui déclara qu'elle achèterait de lui Mévoisins au prix que lui-même en avait payé. « Je l'achète, lui dit-elle, pour « vous le conserver ; je vous le rendrai dès que « vous pourrez le reprendre, ou plutôt il ne ces« sera point d'être à vous : demeurez-y comme « auparavant, et soyez-y toujours le maître, vous « ne pouvez me faire un plus grand plaisir. »

Il y avait d'autant plus de mérite de la part de cette dame à se conduire ainsi, qu'elle n'était pas riche ; que c'était pour elle un placement très-désavantageux, et qu'enfin elle risquait même de

ne pas retrouver son capital tout entier, car elle achetait à un prix assez élevé.

Il était si vrai qu'elle n'avait fait cette acquisition que pour son cousin, qu'après la mort de celui-ci elle n'a pas tardé à revendre; heureusement elle a trouvé de ce bien peu productif le même prix qu'elle en avait donné.

Cette vente, au moyen de laquelle il se libéra des emprunts qu'il avait faits, lui rendit au moins de ce côté de la tranquillité d'esprit. N'ayant plus d'intérêts à payer, et soulagé des dépenses que sa campagne lui occasionnait, il se trouva plus à son aise; mais cette situation meilleure, achetée par une grande privation, ne pouvait lui faire recouvrer la santé; elle servit seulement à rendre moins pénibles les derniers temps de sa vie.

Il souffrait et se plaignait depuis bien des années; il assurait qu'il était malade plus sérieusement qu'on ne le croyait. Les médecins l'accusèrent de se laisser trop aller à des craintes mal fondées; son ami M. Doublet pensa quelque temps que c'était surtout son imagination qu'il fallait traiter et guérir; le bon docteur Gonet, son ancien compagnon de l'hôtel Notre-Dame, ayant fait un voyage à Paris, Collin le consulta,

lui dit à quel régime son médecin ordinaire l'avait mis, et quels remèdes il lui prescrivait : « Il est « clair, lui dit Gonet, que ce médecin ne vous « croit pas malade ; et dans le fait, mon ami, « vous ne l'êtes pas, du moins sérieusement. »

Après la mort de Doublet, M. Hallé, notre confrère à l'Institut, voulut bien donner des soins à Collin ; et, dans les commencements, il le regardait seulement comme étant d'une santé délicate et faible ; mais il ne le croyait pas atteint d'une maladie mortelle.

Il vint enfin une époque où le mal avait fait de tels progrès, qu'on ne garda plus qu'à peine l'espérance de le guérir ; Collin s'affaiblissait, dépérissait de jour en jour.

Ce fut, j'en suis persuadé, dans l'idée que sa fin n'était pas éloignée, qu'il recueillit ses ouvrages, et qu'il en donna lui-même l'édition, qui ne parut qu'à la fin de 1805 : c'était comme son testament littéraire ; et les lignes mélancoliques qui terminent sa préface, font bien voir qu'il regardait sa carrière comme à-peu-près terminée.

Dans l'automne de 1805, il était d'une faiblesse extrême ; cependant il sortait encore. J'allais le prendre chez lui lorsqu'il faisait beau ; il s'ap-

puyait sur mon bras, et nous allions ensemble aux Tuileries. Nos conversations n'avaient plus la vivacité, la gaîté de celles que nous avions faites dans ce même jardin quand nous étions jeunes; mais je tâchais de distraire Collin de son mal, de l'amuser un moment, de le faire sourire, et j'y réussissais souvent. Je me suis souvenu de ces promenades et je les ai rappelées dans le prologue des *Deux Frères*.

Dans ce même automne, il vint un jour chez moi; j'étais absent; il demeura quelque temps avec ma femme. Lorsqu'il voulut s'en aller, elle craignit qu'il n'eût pas la force d'arriver chez lui sans accident; elle lui offrit de l'accompagner; il refusa; elle insista inutilement; mais dès qu'il fut dans la rue, elle jeta bien vite son schall sur ses épaules; elle descendit après lui, le suivit de loin sans qu'il s'en doutât, ne le perdit point de vue qu'il ne fût rentré chez lui, et revint ensuite à la maison. Nous demeurions alors rue Vaugirard, et Collin quai de la Monnaie. Lorsque je rentrai, elle me conta ce qu'elle avait fait. Je l'embrassai, je la remerciai, et je lui dis, les larmes aux yeux: « Tu es une bonne femme. »

Il fit encore un dernier voyage à Chartres vers le milieu d'octobre; il y demeura chez ses

sœurs, et reçut les derniers soins de leur tendresse. Peut-être avait-il eu le dessein de mourir entre leurs bras ; il me citait, en m'écrivant, le vers de l'*OEdipe* de Ducis :

Je ne sortirai point de la place où je suis.

Cependant, par une inquiétude naturelle aux malades, et particulièrement aux phthisiques, il revint à Paris au bout d'un mois, et se logea dans un entresol, rue Taranne, logement assez triste et assez chétif.

Ce fut là qu'il passa trois mois entiers, ne sortant plus, et sentant chaque jour sa fin s'approcher.

Plusieurs personnes de sa famille, sa sœur Julie, son frère, une de ses nièces, madame Caillé sa cousine, lui tenaient tour-à-tour compagnie ; son amie, madame Duvivier, y venait régulièrement tous les matins ; j'y allais presque tous les soirs. Nous étions auprès de lui ; mais nous ne lui parlions pas, de peur de le fatiguer ; nous attendions qu'il parlât lui-même, et sa faiblesse ne le lui permettait presque plus, surtout dans les derniers temps. Il se mit à relire tous les classiques latins et français : « Je prends congé

« d'eux, » me dit-il un jour. Lorsque je m'en allais le soir, il me touchait la main, et me disait : « A demain.... peut-être. »

Deux ou trois jours avant sa mort, il goûta une jouissance à laquelle il fut très-sensible. Il fit un effort pour écrire, d'une main bien faible, quatre lignes à M. Français, alors directeur-général des droits réunis ; c'était une recommandation et une demande pour quelqu'un à qui il s'intéressait. Cet administrateur, homme de beaucoup d'esprit, et qui se fit toujours un plaisir d'obliger les hommes distingués par leurs talents, répondit sur-le-champ, et de sa main, à Collin. Il exprimait ses vœux pour le retour de sa santé, et lui accordait ce qu'il avait demandé. Ce procédé aimable toucha d'autant plus Collin, qu'il lui était arrivé d'écrire à de grands personnages, à des gens en place, pour faire de semblables recommandations, et que souvent il n'avait reçu aucune réponse, négligence qui l'avait affligé. Ces quatre lignes à M. Français ont été les dernières qu'il ait écrites.

Il était calme, résigné, et sa fin, comme sa vie entière, offrit des leçons et un modèle. J'espère que dans ces trois mois j'ai appris à mourir, et je me promets de profiter de ces leçons quand

viendra le temps, qui ne peut être éloigné pour moi, de les mettre en usage.

Il acheva de vivre à six heures du matin, le 24 février 1806, jour anniversaire de la première représentation du *Vieux Célibataire*. On vint me chercher aussitôt; j'allai d'abord chez lui, puis chez M. Houdon, le célèbre statuaire, que je priai de nous conserver, s'il le pouvait, une image de son confrère et du mien. M. Houdon eut la bonté de se prêter à mon desir; il a fait de Collin un buste qui est ressemblant, et dans lequel on retrouve cette expression de mélancolie et de souffrance dont ses traits furent habituellement empreints pendant les dernières années de sa vie. Le gouvernement ordonnera sans doute que sa statue soit exécutée en marbre; elle sera la preuve qu'on sait honorer en France et les talents et la vertu.

Quelques jours après ce funeste évènement, on donna une représentation du *Vieux Célibataire*. Mademoiselle Contat, en jouant madame Évrard, mit des rubans noirs en signe de deuil. Son intention fut sentie des spectateurs, et les applaudissements qu'ils donnèrent à la pièce, eurent ce jour-là quelque chose de solennel et d'attendrissant.

Lorsqu'on lui rendit les derniers devoirs, c'était à moi qu'appartenait le triste office de prononcer le discours d'adieu; je ne me dérobai point à cette charge accablante. Si je fondis en larmes en écrivant ces deux pages, j'eus soin de maîtriser assez ma douleur en les prononçant, pour que ma voix, à demi étouffée par les sanglots, pût être entendue de l'assistance. Il me parut que ce discours fit une assez vive impression.

A notre séance d'académie qui suivit immédiatement les funérailles, ceux de nos confrères qui n'avaient pu y assister, mais qui avaient entendu parler de l'effet que ce discours avait produit, me prièrent de le répéter; je le récitai, en effet, de mémoire; je renouvelai ainsi ma douleur et celle de nos confrères présents, qui tous donnèrent encore de sincères regrets à l'ami que nous avions perdu.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES

DE COLLIN-D'HARLEVILLE,

Le 25 février 1806.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES

DE COLLIN-D'HARLEVILLE,

Le 25 février 1806.

UNE mort prématurée vient de ravir un frère à des frères et sœurs désolés, à l'Institut un de ses membres les plus illustres, à moi, l'ami de mon enfance, de ma jeunesse, de toute ma vie.

Collin-d'Harleville meurt, à cinquante ans, d'une maladie lente qui l'a longuement consumé !.... Quelle perte nous faisons tous ! Quelle perte fait notre littérature ! et qu'il est à craindre qu'elle ne soit réparée de long-temps !... Il était du petit nombre d'hommes privilégiés que la nature a exclusivement doués du talent poétique. On applaudissait dans ses pièces de théâtre une morale saine, une diction facile et naturelle, un gaîté franche et douce, et je ne sais quel

charme qui lui appartenait, et qui se faisait sentir dans toutes ses productions : il s'est créé un genre ; il a agrandi la carrière dramatique ; et, puisque l'esprit de dénigrement ne poursuit plus les morts, puisqu'on pardonne aux louanges données aux grands hommes sur leur cercueil, j'oserai dire que mon ami tiendra, parmi les poètes comiques de la France, un des premiers rangs.

Il ne l'aura dû qu'à son talent naïf et original. Simple, modeste, mélancolique, d'une timidité même un peu sauvage, il ne s'occupait qu'à l'étude, ne songeait qu'à travailler ses ouvrages, et se répandait peu dans le monde : délicat sur les bienséances, sensible en amitié, il avait besoin d'être ménagé ; mais son cœur seul était tendre et facile à blesser ; son amour-propre n'était point irritable ; il cherchait les conseils plus que les éloges : tout-à-fait étranger à la jalousie, aux rivalités, à l'intrigue, il aimait les succès d'autrui, et ceux de ses amis le transportaient de joie. Il avait obtenu du public, non-seulement une juste admiration pour ses talents, mais une estime, une bienveillance personnelle. On le connaissait par ses écrits, dans

lesquels, en effet, il a peint son ame; et tous ses lecteurs auraient voulu être ses amis.

Noble jusqu'à la fierté, désintéressé jusqu'à l'insouciance, bienfaisant jusqu'à la prodigalité, il donnait sans calculer, et s'apauvrissait sans s'en apercevoir. Aussi ne laisse-t-il aucun héritage : mais eût-il eu des trésors à distribuer, il n'eût pas reçu plus de soins pieux de sa famille, dont une partie l'a fidèlement entouré et servi jusqu'à la fin. Les longs jours pendant lesquels il s'est vu mourir par degrés n'ont pas été pour lui sans quelque sorte de douceur et de volupté douloureuse ; il serrait les mains de ses plus chers parents, de ses plus anciens amis. Son Excellence le Ministre de l'intérieur lui a adressé, peu de temps avant sa mort, une lettre consolante et honorable ; le président de l'Institut lui a donné, au nom du corps entier, des marques de souvenir et d'attachement ; notre savant confrère, le docteur Hallé, lui a prodigué avec un zèle affectueux tous les secours de l'art et les consolations de l'amitié ; la Comédie française, et plusieurs des premiers acteurs de ce théâtre, lui ont offert des services dont heu-

reusement il n'avait pas besoin, et pour lesquels ses plus intimes amis auraient réclamé la préférence ; il a eu le temps de recevoir de tous ses amis les derniers témoignages de leur tendresse ; il a pu jouir des regrets qu'il allait nous laisser ; il a souri à sa dernière heure, que lui-même voyait s'avancer de moment en moment ; il s'est éteint avec tranquillité et avec une entière confiance dans la justice de l'Être suprême !... O mon ami ! fidèle compagnon de ma vie ! où sont désormais nos travaux communs, nos amusements paisibles, nos lectures chéries, et nos entretiens solitaires ? J'ai tout perdu. Entends les derniers adieux que te font tes parents, tes confrères, tes amis, par une voix qui te fut chère !... Repose en paix dans ce dernier asile où vont s'engloutir les fortunes, les ambitions, les brillants projets et les longues espérances ; tu auras du moins marqué ton passage sur cette terre ; et il restera de toi ce que la mort même est réduite à respecter : le nom et les ouvrages d'un poète, et le souvenir de tes vertus, que ta gloire littéraire protégera et fera vivre dans la mémoire des hommes !...

PROLOGUE

JOUÉ AVANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DES

QUERELLES DES DEUX FRÈRES,

OU

LA FAMILLE BRETONNE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

OUVRAGE POSTHUME

DE COLLIN-D'HARLEVILLE,

Le 17 novembre 1808.

AVERTISSEMENT.

C'EST l'usage, en Angleterre, que chaque première représentation d'une tragédie ou d'une comédie soit précédée d'un Prologue, et même suivie d'un Epilogue ; ce sont des pièces de vers plus ou moins longues, c'est quelquefois un dialogue ou une suite de quelques scènes ; leur objet est de faire l'apologie de l'ouvrage nouveau, d'aller au-devant des critiques, de gagner les suffrages des spectateurs. On cite le beau Prologue de Pope pour *le Caton*, tragédie d'Addisson.

Ce qu'il y a, dans cet usage, de fort honorable aux poètes anglais, c'est que très-souvent l'auteur de la tragédie ou de la comédie ne compose pas lui-même son Prologue et son Épilogue ; il trouve un ou deux de ses confrères pour lui rendre ce service ; et, à son tour, il en fait autant pour eux dans l'occasion. Ces preuves d'es-

time et d'attachement réciproques valent mieux que la mésintelligence et les petites jalousies. Les gens de lettres seraient plus honorés, s'ils vivaient plus unis. Eh! qu'ont de mieux à faire des hommes qui courent la même carrière, et une carrière si difficile, que de s'y soutenir l'un l'autre, de se faire valoir réciproquement, de montrer que l'émulation n'exclut pas l'amitié?

L'administration du théâtre auquel la comédie des *Querelles des Deux Frères* avait été présentée m'ayant fait proposer de mettre un Prologue au-devant de cet ouvrage posthume de Collin-d'Harleville, j'aurais cru manquer à un devoir sacré, si je n'avais pas tenté, en cette circonstance, d'intéresser et d'émouvoir les spectateurs en faveur d'un ami, qui fut non-seulement un excellent poète comique, mais, ce qui vaut mieux, un excellent homme, à qui j'ai eu tant d'obligations, qui me manque tous les jours, et dont tant de motifs me font si souvent ressentir et déplorer la perte. *Cùm præsertim non modò nunquàm sit aut illius*

à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus et communicando et monendo et favendo... (1) *Cum ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus.* (2) Cicéron, dont j'emprunte ces mots touchants, était un des auteurs favoris de Collin; et l'on en trouvera une citation employée avec beaucoup d'art et d'originalité dans la comédie même pour laquelle a été fait ce Prologue.

Le fond en est réel; il est très-vrai que la pièce intitulée *Les Querelles des Deux Frères*, ou *la Famille bretonne*, a été retrouvée, chez un épicier, parmi des paperasses achetées à la livre par ce marchand; il est très-vrai que quelques mois avant sa mort, et par une triste prévoyance, Collin voulut supprimer beaucoup de papiers inutiles, et qu'il chargea Véronique, sa servante, de les brûler; mais que celle-ci, déterminée par l'appât d'un petit profit, alla les vendre au poids. Soit intention, soit

(1) Cicero. *Bruto seu de clar. orat.* N° 3.

(2) Ibid. N°. 323.

imprudence de Collin ou de la domestique, la pièce dont il s'agit se trouva enveloppée dans la proscription; et voici par quel heureux hasard elle en fut sauvée quelque temps après la mort de l'auteur.

M. Godde, architecte, se trouvant chez le marchand qui avait fait l'acquisition de ces papiers, y jeta les yeux sans dessein; il vit que c'était des vers, et des vers bien faits; il reconnut des scènes et des morceaux qu'il savait être de Collin-d'Harleville. Bientôt il aperçut le titre d'une comédie nouvelle pour lui : c'étaient les *Querelles des deux Frères*. Cette découverte piqua sa curiosité; il témoigna au marchand, son ami, le desir de parcourir ces papiers; celui-ci, pour lui en rendre la lecture plus facile, lui permit de les emporter tous, et lui en fit présent. De retour chez lui, M. Godde se fit aider par son fils, et ils trouvèrent, en morceaux qu'ils réunirent avec un peu de peine, la comédie toute entière. Possesseur de ce trésor qu'il sut apprécier, cet artiste, ami des lettres, voulut en faire jouir le public, ren-

dre à Collin un titre de plus à la gloire, et à sa famille une propriété. C'est lui seul qui a fait, avec autant de zèle que de désintéressement, toutes les démarches nécessaires à la représentation.

On pourra, d'après ce récit exact, juger en quoi j'ai conservé les faits, en quoi je les ai altérés, quand j'ai mis en scène cette aventure.

Je serai trop heureux, si, en réveillant chez les spectateurs et chez les lecteurs les sentiments de cette bienveillante estime que Collin inspirait si généralement et à si juste titre, je puis les disposer favorablement pour son dernier ouvrage. Quel que soit le sort de mon travail, on en approuvera du moins l'intention; elle est si pure, que je sacrifierais de bien bon cœur le succès du Prologue à celui de la comédie. (1)

(1) Ceci était écrit avant la représentation. Le Prologue fit plaisir; la Comédie eut un très-grand succès.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

COLLIN-D'HARLEVILLE.
UN DE SES AMIS.

La scène est chez Collin-d'Harleville.

PROLOGUE

POUR LA COMÉDIE

DES QUERELLES DES DEUX FRÈRES,

OU

LA FAMILLE BRETONNE,

OUVRAGE POSTHUME DE COLLIN-D'HARLEVILLE.

Le théâtre représente le cabinet d'un homme de lettres.
Il y a une table, un secrétaire, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLLIN-D'HARLEVILLE seul.

Véronique...! allons donc...! ma canne, mon chapeau...!
Je vais prendre un peu l'air; le temps est assez beau;
Mon ami doit venir... nous sortirons ensemble...
Il doit être, à peu près, deux heures, ce me semble...
(Il tire sa montre.)
Oh! non... pas tout-à-fait... Il faut! en attendant,
(Car moi je n'aime pas à perdre un seul instant),
Que je relise un peu ma pièce des *Deux Frères*.
C'est mon dernier ouvrage... il ne m'arrive guère

De me complimenter... mais il est bien, je crois.
Je ne l'ai pas revu depuis près de trois mois;
J'en pourrai mieux juger. Pour faire un bon ouvrage,
Il faut d'abord l'écrire avec verve et de rage,
Et quelque temps après corriger de sang-froid.
Voyons... mon manuscrit doit être en cet endroit...

(Il cherche sur le secrétaire.)

Je ne le trouve pas... par quel hasard...? j'ignore...
Comment...? il était là ces jours derniers encore;
J'ai cru l'y voir, du moins... Véronique! ah! bon Dieu!
Qu'en aura-t-elle fait? l'a-t-elle mis au feu?...
Quel accident fatal...! n'est-il point de remède...?
Vous voilà, mon ami...! venez donc à mon aide.

SCÈNE II.

COLLIN-D'HARLEVILLE, SON AMI.

L'AMI.

Que voulez-vous de moi?... Qu'avez-vous, cher Collin?

COLLIN.

Je suis au désespoir...

L'AMI.

Pourquoi?

COLLIN.

Je cherche envain...
Cette dernière pièce, oui, que je vous ai lue;
Vous en étiez content... eh bien! elle est perdue.

L'AMI.

Ah! ah...! vous savez donc l'accident?...

COLLIN.

Et lequel?

Je ne sais rien.

L'AMI.

Non?

COLLIN.

Non. Vous m'effrayez! ô ciel!

L'AMI.

Calmez-vous, mon ami; moi j'en ai des nouvelles.

COLLIN.

De ma pièce?

L'AMI.

Oui, sans doute.

COLLIN.

Eh bien! quelles sont-elles?

Parlez.

L'AMI.

Permettez-moi d'abord, mon bon ami,
De vous interroger. Connaissez-vous ceci?

COLLIN.

Ceci...! mais à quoi bon...? c'est un pain de bougie,
Pour descendre à la cave...

L'AMI.

Oui, c'est cela; Marie,
Ma gouvernante, hier, en fit l'achat pour moi,
Chez l'épicier.

COLLIN.

Après!... Me direz-vous en quoi...?

L'AMI.

Regardez l'enveloppe.

COLLIN.

Ah! Dieu! mon écriture!
Je la reconnais bien... Mais par quelle aventure?

L'AMI.

Elle n'est que trop vraie, et pourra s'éclaircir.
Mais lisez.

COLLIN.

Mon ami...! vous me faites frémir...!
La Famille Bretonne, oh ciel...! ou *les Querelles*...
C'est de chez l'épicier que viennent vos nouvelles?

L'AMI.

Je ne vous offre encor, pour comble de malheurs,
Que la première feuille, et le reste est ailleurs.
J'ai là le titre seul, les noms des personnages.

COLLIN.

Et voilà ce qu'on fait, mon cher, de mes ouvrages!

L'AMI.

N'allez pas y trouver un sujet de chagrin;
D'un tas de vers nouveaux on sait la triste fin;
Mais tandis qu'au rebut on en met beaucoup d'autres,
Jusque chez l'épicier on court après les vôtres.

COLLIN.

Comment? c'est moi d'abord qui vais courir après;
Mon ouvrage perdu, j'aurais trop de regrets;

Ce cruel épicier! savez-vous sa demeure...?

L'AMI.

A merveilles; j'en viens.

COLLIN.

Retournons-y sur l'heure.

Venez.

L'AMI.

Peine inutile...! et vous iriez trop tard.

COLLIN.

Quoi...?

L'AMI.

De ce que je sais il faut vous faire part.
Votre écriture nette, et qui m'est si connue,
Quand j'ouvris ce papier, frappa soudain ma vue.
C'était hier au soir... je fis d'abord un cri,
Comme vous avez fait; je n'en ai pas dormi...
Ce matin, occupé de votre comédie,
Je fis, pour cet objet, ma première sortie;
J'allai chez ce marchand; après cent questions,
Je voulus essayer des perquisitions;
Si dans de lourds amas de tristes paperasses,
Je pourrais de vos vers retrouver quelques traces.
Monsieur, dit le marchand, cette écriture-là
Est d'un homme d'esprit; je gagerais cela.
Je n'en ai bientôt plus, car chacun m'en demande;
Chacun veut en avoir, et mon fonds s'achalande.
Le faubourg Saint-Germain est plein de gens de goût.

COLLIN.

Abrégez ce récit; quand serons-nous au bout?

L'AMI.

A l'honnête marchand je racontai sans feinte
Le but de ma recherche et l'objet de ma crainte.
Je sais ce qu'il en est, dit-il; on a trouvé,
De la même écriture, un ouvrage achevé;
C'est une comédie en trois actes, je pense;
Un mien parent disait que c'était du Térence,
Et je l'en croirais bien : car c'est un connaisseur;
Il est dans un lycée habile professeur;
Je riais de le voir ramasser pièce à pièce,
Chaque acte, chaque scène, enfin toute la piece;
Il en a rassemblé jusqu'au moindre morceau.
Mes garçons en ont eu, pour la peine, un cadeau;
Enfin, il est, monsieur, parti pour sa province,
Charmé de sa trouvaille, et content comme un prince.

COLLIN.

Eh bien! ce professeur a donc ma pièce?

L'AMI.

Eh! oui.
Il faut, pour la ravoir, nous adresser à lui.

COLLIN.

Je comprends à présent... l'aventure est unique!
Mais je veux m'assurer... attendez. Véronique...!
Je gage...

L'AMI.

Elle est dehors; au moment où j'entrais,
Elle sortait d'ici.

COLLIN.

Ce sont là de ses traits;

Mais celui-ci, vraiment, passe toute croyance.
Je vous ai dit, je crois, qu'usant de prévoyance,
Je voulus, vers la fin de l'automne dernier,
Supprimer des monceaux d'inutile papier,
De la prose et des vers, quelques extraits d'histoires,
Des travaux, des projets, des lettres, des mémoires...
Des mémoires payés; car moi, je ne dois rien.

L'AMI.

Oui, quoique auteur, on sait que vous payez fort bien.

COLLIN.

Un jour donc, en sortant, je chargeai Véronique
Du brûler tout cela... mais de ma domestique
L'imprudence...

L'AMI.

Ou plutôt le desir de gagner.
La chose est à présent facile à deviner.
Véronique est, vraiment, une fille économe,
Qui ne néglige pas la plus petite somme;
Vendre, au lieu de brûler, fut pour elle un profit.

COLLIN.

Mais pour mauvais papier me vendre un manuscrit!...

L'AMI.

Elle en a pris un peu plus qu'il n'en fallait prendre;
Quand on vend de bons vers, on n'en saurait trop vendre.
Vous devez la punir; moi, je serais outré,
Et je la chasserais...

COLLIN.

Moi, je la garderai.

L'AMI.

Comment ! vous...

COLLIN.

Je suis sûr qu'elle en sera fâchée;
Elle me soigne bien; elle m'est attachée;
Vous en avez vous-même été souvent témoin;
Pour peu de temps peut-être encor j'en ai besoin.

L'AMI.

Allons!...

COLLIN.

Vous voyez bien qu'il faut qu'on lui pardonne.
Je regrette pourtant ma *Famille Bretonne;*
Car cette comédie aurait pu réussir.

L'AMI.

Elle réussira.

COLLIN.

J'ai peint avec plaisir,
Parmi leur amitié sincère et fraternelle,
Les débats passagers, les plaintes, la querelle
Dont la vivacité ne dure qu'un moment,
Et que suit la douceur du raccommodement.
J'aimais ces bons Bretons et leurs mauvaises têtes,
Braves gens, et pleins d'ame... emportés, mais honnêtes.

L'AMI.

Oui, c'est là le sujet; vous l'avez bien traité;
J'aurais voulu, peut-être, un peu plus de gaîté.

COLLIN.

J'en conviens; nos amis comme vous me le dirent;

Mais comme vous aussi souvent ils applaudirent.
Il est vrai que j'avais eu soin de vous donner,
Avant notre lecture, un ample déjeûner;
Bon moyen d'obtenir un arrêt moins sévère!
Que ne peut-on ainsi régaler le parterre!... *
Mais ce provincial, s'il était un fripon,
Pourrait donner un jour ma pièce sous son nom?

L'AMI.

Un mensonge pareil serait bien inutile;
Le public, mon ami, connaît trop votre style.
Écrivons à notre homme... il est à Perpignan.

COLLIN.

Ah! quand répondra-t-il? s'il le veut, dans un an.
Je ne verrai jamais paraître cet ouvrage.

L'AMI.

Voilà de vos discours; allons, prenez courage.

COLLIN.

Je le voudrais; mais quoi! mon cher, je m'affaiblis;

* Ce vers est de Collin; je l'ai retrouvé non pas chez l'épicier, mais dans ma mémoire : il l'avait mis dans une lettre en vers et en prose qu'il m'écrivit de la campagne, il y a bien des années. Il a, depuis, employé la même idée, et presque les mêmes expressions, dans un de ses ouvrages :

« On serait un Voltaire,
« Si l'on pouvait régaler le parterre. »

Journées des Champs, tome IV des *Œuvres*, p. 127.

Chaque jour...

L'AMI.

Cruel homme, affligez vos amis;
Vous êtes doux et bon! mais bien opiniâtre
Sur un point...

COLLIN.

Si l'on met cette pièce au théâtre,
Vous direz, mon ami, j'ose vous en charger,
Que j'aurais bien voulu pouvoir la corriger,
Qu'on y reconnaîtra plus d'une négligence,
Que votre ami toujours eut besoin d'indulgence,
Mais, surtout...

L'AMI.

Du succès vous serez enchanté,
Et ce sera de quoi vous rendre la santé.
Allons, un professeur doit être un honnête homme;
Je sais son domicile, et comment il se nomme,
Et nous aurons la pièce avant un mois.

COLLIN.

Un mois!
C'est bien tard, mon ami.

L'AMI.

Paix! encore une fois,
Ou nous querellerons comme font vos deux frères.

COLLIN.

Chez nous, comme chez eux, cela ne dure guères;
Mais je vais, pour sortir, prendre ce qu'il me faut.

L'AMI.

Oui, cela vaudra mieux.

COLLIN.

Je vous rejoins bientôt.

SCÈNE III.

L'AMI seul, le regardant aller.

Pauvre ami...! cher Collin...! que ma peine est extrême!
Je lui donne un espoir que je n'ai pas moi-même;
Je l'aime dès l'enfance... hélas! je le perdrai;
Je resterai tout seul, et je le pleurerai.
Oh! combien je voudrais que son dernier ouvrage
Du public satisfait emportât le suffrage!
Car je prévois qu'un jour on le retrouvera;
Quand il n'y sera plus, sans doute on le jouera;
Oh! que ne puis-je alors, d'une voix attendrie,
Dire au public : Messieurs, écoutez, je vous prie;
Car c'est le chant du cygne à ses derniers moments;
Lui refuseriez-vous vos applaudissements?
Chéri pour ses talents et pour son caractère,
Le bon, l'illustre auteur du *Vieux Célibataire*...
Il vient... cachons mes pleurs... Qu'il ne soupçonne pas...

SCÈNE IV.

COLLIN-D'HARLEVILLE, L'AMI.

COLLIN.

Me voici, mon ami... Donnez-moi votre bras.

L'AMI, affectant de la gaîté.

De tout mon cœur. Venez.

COLLIN.

Allons aux Tuileries.

L'AMI.

Fort bien.

COLLIN.

Nous parlerons de vers, de comédies.

L'AMI.

Très-volontiers, mon cher, surtout de vos Bretons.
Vous m'en rappellerez quelques traits... nous rirons.

COLLIN.

Dieu veuille les sauver d'un accident funeste,
Si jamais on les joue!

L'AMI.

Allons! toujours modeste!
C'est un succès du plus, et je vous en réponds...

COLLIN.

Moi, je n'en réponds pas; mais je dis : espérons.

FIN DU PROLOGUE.

LÉNORE,

DRAME HÉROIQUE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PRÉFACE.

Cette pièce que je nomme *Drame héroïque* est imitée librement d'une tragédie anglaise de Nicolas Rowe, l'un des poètes tragiques les plus célèbres de l'Angleterre.

Alexandre Thomson(1), dans son poëme intitulé : *Paradise of Taste*, a dit en parlant de Rowe :

'Tis he whose magick brought, in strains divine,
Where harmony attunes each golden line,
The fate of Shore's unhappy wife to wiew,
And fair Calista's vain repentance drew.

« C'est lui dont l'art magique, créant une mu-
« sique divine dont l'harmonie embellit des vers
« pleins de charmes, nous a fait déplorer le des-
« tin de la malheureuse épouse de Shore et nous
« a retracé la tardive pénitence de la belle Ca-
« liste. »

Une imitation de cette dernière pièce *The fair Penitent* (la belle Pénitente), a été mise sur la scène

(1) Ce n'est pas James Tomsom, auteur

française par Colardeau, sous le titre de *Caliste*.

Le sujet de la tragédie de *Jane Shore*, est à ce qu'il me semble, d'un intérêt touchant.

Le principal personnage est une femme séduite par le roi Édouard IV, qui régnait vers la fin du XVe siècle. Les historiens anglais ont parlé d'elle avec une compassion due à ses malheurs.

Jane Shore (c'était son nom) avait été enlevée à son mari, orfèvre de Londres. Elle vécut à la cour, et s'y fit aimer de tout le monde. Elle avait, dit-on, autant d'esprit que de beauté; elle y joignait un bon cœur; elle était accessible aux infortunes, aimait à rendre service et soulageait les pauvres. Après la mort d'Édouard IV, son frère, duc de Glocester, qui fut depuis Richard III, fameux par ses crimes, enveloppa Jane Shore dans une accusation de magie; il la fit condamner, comme ayant vécu en adultère, à une pénitence publique et solemnelle; elle fut obligée de faire amende honorable devant l'église de Saint-Paul, en chemise, la tête et les pieds nus, un cierge dans la main; elle fut ensuite promenée en cet état et donnée en spectacle dans toute la ville; il était défendu, sous des peines graves, d'accorder à la coupable *l'asile, le pain et l'eau.*

Elle survécut, et même long-temps, à cette horrible scène ; un historien contemporain, Thomas Morus, dit qu'il l'a vue réduite, dans un âge avancé, à arracher des herbes dans un champ pour son souper.

On ne peut s'empêcher de faire une triste réflexion. Quoi! cette femme, qui avait rendu tant de services, ne trouva, parmi ses anciens obligés, personne qui lui tendît la main pour la tirer de cet excès de misère! et c'est chez un peuple civilisé que cela est arrivé!... Des sauvages auraient été plus humains et plus reconnaissants.

Rowe a préféré de faire mourir son héroïne des suites de sa condamnation ; il s'est appuyé de l'autorité d'une vieille ballade dans laquelle l'histoire de Jane Shore se terminait par ce dénouement tragique.

Un homme d'esprit, jeune et sensible, grand amateur du théâtre, m'a dit avoir vu jouer cette tragédie à Londres ; le rôle principal était rempli par la belle Miss O'Neill, qui est aujourd'hui l'épouse honorée d'un riche membre du parlement ; il m'a assuré que, quoiqu'il n'entendît pas l'anglais, la vue de cette femme mourant de douleur et de faim lui avait fait une impression profonde; l'image de l'actrice

échevelée, pieds nus, revêtue d'une toile grossière, et s'asseyant sur une pierre pour y mourir, le poursuivait partout; il fut plus de quinze jours à se délivrer de cette lugubre vision.

Je ne désespérerais pas, malgré les imperfections de mon *Drame héroïque*, qu'il n'obtînt du succès et qu'il n'attirât la foule, si une actrice de talent prenait en gré le rôle de Lénore et se chargeait de le faire valoir.

Ce personnage est précisément tel qu'Aristote le demande pour intéresser le spectateur. Cette pauvre *Jane Shore* n'est ni tont-à-fait vertueuse, ni coupable de crimes odieux. Elle a commis une grande faute; mais elle n'est pas sans excuse; un roi puissant et aimable a déployé, auprès d'elle, tous les moyens de plaire; elle se repent amèrement de ses erreurs passées, et elle les expie d'une manière bien cruelle. Tout son caractère ne respire d'ailleurs que douceur, humanité, bienfaisance; enfin, elle périt victime de son courage, et pour avoir refusé de servir les injustes projets d'un tyran ambitieux.

J'ai choisi cette pièce pour essayer de produire sur notre scène une tragédie anglaise, en n'y faisant d'autres changements que ceux que la différence de goût des deux nations rendait

indispensables. J'ai pris aussi la liberté de m'écarter un peu de mon original, lorsque j'ai cru y découvrir des défauts à corriger.

Une analyse rapide, mais exacte, mettra le lecteur à portée de décider si je me suis trompé dans le jugement que j'ai porté de quelques incidents de la pièce anglaise.

Analyse de la tragédie de Rowe.

La scène se passe à Londres, en 1483.

Après la mort du roi Édouard IV, son frère Richard, duc de Glocester, s'est fait nommer Protecteur du royaume; mais ce titre ne suffit pas à son ambition; il veut se faire roi au préjudice de ses deux neveux, Édouard V et le duc d'York, dont l'aîné n'a que treize ans.

Il ouvre la scène avec ses deux confidents, Catesby et Ratcliffe; il leur fait part de ses projets; déja il s'est saisi des deux jeunes princes qu'il garde dans la tour; il se propose de les faire déclarer bâtards et inhabiles à succéder, sous le prétexte que leur père, Édouard IV, lorsqu'il a épousé leur mère, Élizabeth Woodville, était engagé secrètement dans les liens d'un premier mariage avec une autre femme; Glocester a fait aussi arrêter des seigneurs, partisans de la

reine-mère ; il en a fait décapiter plusieurs. Il s'agit maintenant de s'assurer de lord Hastings, qui, par ses talents et par son caractère, a beaucoup de crédit et de pouvoir. Un des confidents annonce au Protecteur que ce lord, après avoir été l'amant favorisé de la belle Alicia, vient de la quitter pour porter son amour et ses vœux à Jane Shore, qui a été la maîtresse du feu roi.

Hastings vient faire sa cour à Glocester et lui demander une grace. Des juges sévères ont saisi et mis sous le séquestre les biens que Jane Shore a reçus de la libéralité de son royal amant ; ils ont fait revivre contre elle de vieux statuts qui portent des peines graves contre l'adultère.

Richard, qui veut gagner Hastings, et qui pénètre aisément la nature de l'intérêt que ce lord porte à la dame pour laquelle il vient solliciter, lui promet d'être favorable à sa demande, et lui fait entendre qu'à son tour il espère qu'Hastings sera de ses amis.

La décoration change, et du palais des rois la scène est transportée dans l'appartement de Jane Shore.

Il entre d'abord deux hommes qui terminent un entretien qu'ils avaient ensemble sur la maîtresse de la maison ; elle paraît bientôt elle-

même ; et l'un de ces deux hommes, Belmour, qui est déja connu d'elle, lui présente l'autre pour la servir en qualité d'intendant ; elle l'accueille et lui fait quelques questions ; elle lui demande s'il est anglais ; il répond qu'il est flamand, de la ville d'Anvers ; ce nom fait verser des larmes à Jane Shore, que le poète a supposée être de cette ville ; elle veut savoir de l'étranger s'il a connu Shore, son mari ; et l'étranger répond qu'il l'a connu en effet, et que Shore a payé le tribut à la nature. Nouveau sujet de douleur pour l'infortunée, qui se croit veuve d'un époux qu'elle a tant offensé !

Elle reste seule, et lady Alicia, son amie, vient la visiter. Cette scène, la dernière de l'acte, est consacrée à faire l'exposition de toute la conduite de Jane Shore qui, à une seule faute près, mérite les plus grands éloges. Elle a su gagner tous les cœurs par son affabilité, par sa bienfaisance ; tous les malheureux qu'elle a soulagés font des vœux pour elle, la respectent et la chérissent ; Alicia l'exhorte à ne plus s'affliger, et lui adresse les plus tendres protestations d'un attachement inviolable. Jane Shore a la plus grande confiance dans une amie si chère et si dévouée ; elle lui remet une petite cassette contenant des bijoux

d'un grand prix ; c'est le reste de sa fortune, tous ses autres biens étant saisis, et elle prie Alicia de la lui garder. Elle lui fait part aussi des espérances qu'elle met dans les démarches que lord Hastings a dû faire en sa faveur auprès du duc de Glòcester, et l'on entrevoit dans les réponses d'Alicia que la jalousie commence à s'élever dans son cœur contre Jane Shore.

Le second acte commence dans la nuit : Alicia sort de la chambre de Jane Shore, en lui souhaitant un bon sommeil et un doux repos. Mais elle-même est dévorée d'inquiétude et de chagrin ; elle ne doute déja plus de la perfidie d'Hastings à son égard, lorsque ce lord arrive en personne, empressé qu'il est de venir faire part à Jane Shore des promesses favorables qu'il a obtenues du Protecteur. La rencontre d'Alicia le surprend et l'afflige ; elle se livre à la violence de son caractère et fait d'amers reproches à son parjure amant ; il s'ensuit entre eux une explication dans laquelle Hastings avoue qu'elle a fatigué et enfin éteint son amour à force de jalousie, de querelles, d'injustices et d'outrages ; il lui permet de penser qu'une autre lui est préférée ; alors Alicia se laisse aller à toute sa fureur, elle l'en accable et sort en les menaçant de la plus terrible vengeance.

Dans la conversation qu'il a ensuite avec Jane Shore, Hastings commence par lui donner d'heureuses nouvelles de la négociation qu'il a entamée auprès du Protecteur ; il espère réussir à faire lever la saisie de ses biens ; elle se prosterne à ses pieds pour lui rendre grace de sa bonté, de son humanité ; mais Hastings lui déclare que l'amour seul l'a fait agir ; il lui découvre une passion ardente, et même brutale, qu'il la presse fort cavalièrement de satisfaire ; et lorsqu'elle le conjure de revenir à lui-même, lorsqu'elle fait serment que jamais de nouvelles fautes ne souilleront désormais sa vie, il se moque d'elle, l'accuse d'hypocrisie et d'affectation.

No more of this dull stuff; 'tis time enough
To whine and mortify thyself with penance;
The present moments claim more gen'rous use;
Thy beauty, night, and solitude reproach me
For having talk'd thus long.—Come, let me press thee!

« Plus de ces manières réservées et tristes ; tu « auras du temps de reste pour gémir, te morti« fier et faire pénitcnee ; ces moments sont réservés « à un plus aimable usage ; ta beauté, la nuit, la « solitude, me reprochent le temps que je perds « en discours. — Viens, laisse-moi te presser sur

«mon sein.» (*Il la saisit et la serre dans ses bras.*)

Elle se précipite de nouveau à ses genoux, implore sa pitié, lui demande grace, et proteste qu'elle mourra plutôt que de consentir ; il continue ses entreprises.

Away this perverseness! —'Tis too much.
Nay, if you strive! —'Tis monstruous affectation!

« Renonce à cette hypocrisie! — C'en est trop!
« — Oui, si tu résistes! — Monstrueuse affecta-
« tion! »

Elle le conjure de la laisser ; mais il veut l'entraîner malgré elle dans sa chambre.

This way to your chamber. (Pulling her.)
There, if you strugle!...

« Venez dans votre chambre (*il la pousse et*
« *veut l'emmener de force*) ; là, si vous vous
« débattez!... »

Voilà ce qu'on met sur la scène dans une tragédie anglaise!...

Aux cris de Jane Shore, survient Dumont, son nouvel intendant. Hastings ordonne insolemment

à cet homme de sortir : « Ne vois-tu pas, lui dit-il, qui je suis ?... »

Dumont lui répond en homme qui n'est point effrayé de ses menaces ; et le lord, s'adressant à Jane Shore, lui tient ce discours grossier :

I see, my saint-like dame,
You stand provided of your braves and ruffians
To man your cause, and bluster in your brothel.

« Je vois, ma belle dame, qui faites la sainte, « que vous prenez la précaution de garder près de « vous des braves et de vils libertins pour soute-« nir vos intérêts et faire du bruit dans votre mai-« son de débauche. »

Quel ton, bon dieu ! pour la scène tragique !.. et quel langage dans la bouche d'un lord ! encore ai-je épargné à la pudeur du lecteur la crudité de certains mots qui ne sont pas de la langue des gens bien élevés.

Hastings tire son épée, et en donne quelques coups sur le dos à Dumont qui tire alors la sienne ; ils se battent ; le lord est désarmé ; et Dumont, maître de sa vie, lui dit avec beaucoup de calme et de noblesse : « Reprenez votre épée, et « sachez que dans un combat d'homme à homme « il ne sert à rien d'être un lord. »

Hastings sort furieux ; il a l'indignité de menacer Dumont de le faire repentir d'un triomphe dont celui-ci a usé si généreusement.

Cet incident est un nouveau sujet d'inquiétude pour Jane Shore ; elle craint que le lord ne réalise les menaces qu'il a faites à Dumont ; mais l'intendant rassure sa maîtresse ; il lui propose de se retirer dans un asile champêtre que Belmour lui a ménagé ; elle y consent, et l'acte finit par des vers rimés, contenant une comparaison poétique prise du rossignol qui choisit un abri sûr et tranquille pour y placer sa couvée au retour du printemps, qui aime sa retraite et charme tous les soirs par son ramage sa naissante famille.

Acte III. La scène est au palais du Protecteur ; Alicia entre seule, un papier à la main : ce papier contient sa vengeance ; elle veut perdre Jane Shore et Hastings ; la jalousie a fait taire en elle l'amour et détruit l'amitié.

Jane Shore paraît à son tour ; elle apprend d'abord à celle qu'elle croit son amie que Dumont a été jeté dans une prison par l'ordre d'Hastings ; elle ajoute qu'elle vient présenter au Protecteur une humble pétition pour rentrer dans la possession de ses biens. Elle la met entre les mains d'Alicia qui, après y avoir jeté les yeux, substitue,

par un petit escamotage, à ce papier celui qu'elle apportait elle-même. Jane Shore ne s'aperçoit point de l'échange, et lorsque le Protecteur arrive, elle se prosterne à ses genoux, implore sa pitié, et croyant lui donner sa pétition, elle lui remet le papier d'Alicia. Glocester la rassure et lui promet que son affaire sera examinée avec bienveillance; elle sort en le comblant de remercîments et de bénédictions; mais à peine est-elle dehors, que Glocester parcourt le papier qu'elle lui a laissé; il est bien surpris de voir que c'est une dénonciation que lui fait un inconnu qui ne veut pas se nommer. On l'avertit que lord Hastings serait assez disposé à le servir; mais qu'il en est empêché par Jane Shore qu'il aime; on conseille au Protecteur de séparer ces amants l'un de l'autre; ce sera le moyen d'arracher Hastings au charme qui le subjugue et qui l'oblige à défendre la cause des fils d'Édouard.

Richard montre ce papier à Ratcliffe et à Catesby; ils font la réflexion toute naturelle que sans doute Jane Shore, en le remettant, ne savait pas elle-même ce qu'il contenait; cependant ils sont d'avis qu'il faut profiter de cet avertissement; et Richard se promet de sonder Hastings et de démêler ses véritables intentions.

Dans la scène qui suit et qui est conduite avec assez d'art, le Protecteur essaie en effet de faire à lord Hastings quelques propositions qu'il enveloppe dans un langage énigmatique ; Hastings, avec beaucoup de franchise, proteste de son attachement inviolable pour les fils du feu roi, pour Édouard V, qu'il regarde comme son véritable souverain ; Richard s'aperçoit bien qu'il ne vaincra point la résistance d'Hastings ; il change alors de batterie ; il feint d'avoir voulu seulement l'éprouver ; il le félicite de ses sentiments de fidélité, et lui proteste qu'il lui en sait bon gré.

Hastings, demeuré seul, doute de la sincérité de Glocester ; il craint quelque piége secret; mais il se promet de persévérer, d'aimer et de servir son pays jusqu'au dernier soupir. Il imitera, dit-il, les fameux héros d'Athènes et de Rome, et se fera, comme eux, une renommée immortelle. Ce lieu commun, qui termine l'acte, est en vers rimés.

Acte IV. Le duc rend compte à ses confidents, Catesby et Ratcliffe, de l'entretien qu'il a eu avec Hastings ; et, après s'être consulté avec eux, il prend la résolution d'employer l'influence de Jane Shore sur ce lord, qu'il veut absolument

amener à son parti ; cette femme ne pourra lui rien refuser, puisqu'il tient son sort dans ses mains ; et Hastings à son tour, esclave de sa maîtresse, fera tout ce qu'elle exigera de lui.

Ce plan concerté, Glocester a une entrevue avec Jane Shore ; il commence par la flatter, par lui faire de belles promesses ; ensuite il lui dit nettement ce qu'il attend d'elle ; Jane Shore joue dans cette scène un rôle fort noble et fort touchant ; lorsqu'elle apprend qu'on veut dépouiller les fils d'Édouard IV, son amour pour ce roi, la jeunesse de ses fils, leurs droits au trône, l'injustice dont on veut les rendre victimes, la décident à se refuser courageusement aux instances de Richard ; il la presse inutilement ; elle résiste et ose même en sa présence faire des vœux ardents pour les innocents orphelins à qui l'on veut ravir le sceptre paternel ; Richard finit par s'emporter contre elle : « fais ce que je te dis, s'écria-t-il, ou malheur sur ta tête de... »

Do it, or woe opon thy harlot's head!

Enfin, voyant qu'il ne peut la vaincre, il appelle et ordonne qu'on la jette dehors.

Go, some of you, and turn this strumpet forth!

Spurn her into the street; there let her perish,
And rot upon a dunghill.

« Holà! quelqu'un, qu'on me mette dehors « cette... qu'on la chasse à coups de pieds dans « la rue; qu'elle y meure, qu'elle aille pourrir « sur un fumier. »

Nous n'avons rien de ce style dans Corneille ni dans Racine; quelques amateurs prétendent que c'est là de la vérité; ils regrettent que ce beau naturel ne se trouve point dans nos tragédies françaises.

Nous prendrons la liberté de leur représenter qu'un prince ne doit pas parler comme un portefaix, et que les mots *harlot*, *strumpet*, ne sont pas d'un langage fort noble ni fort décent. Nous risquerons même de dire que l'imprécation de Joad contre Nathan, quoique le mot de *chiens* s'y trouve si heureusement employé qu'il en est ennobli, est un peu plus élégante que cette boutade du prince Glocester.

Il ajoute l'ordre de publier à son de trompe dans la ville qu'il est défendu à qui que ce soit, sous peine de mort, d'avoir l'audace de donner à l'infortunée qu'il vient de proscrire, ni secours, ni nourriture, ni asile.

Jane-Shore se met à genoux; elle lève les yeux au ciel, et s'inclinant sous la justice divine, elle reconnaît que ce qui lui arrive est la juste punition de ses péchés; elle offre à Dieu ses souffrances et sa mort qu'elle regarde comme prochaine en expiation de ses fautes dont elle se repent amèrement.

Le conseil s'assemble; il doit y être question de fixer le jour du couronnement du jeune roi Édouard V. Mais le Protecteur a d'autres projets; il propose avant tout au conseil de décider quelles peines mériteraient ceux qui auraient attenté à la vie de lui Protecteur par des maléfices et des sortiléges; il accuse la reine, ses partisans, et cette *harlot* de Shore de s'être réunis contre lui, d'avoir employé des caractères magiques, des enchantements pour le perdre; il montre son bras desséché et dans un état de dépérissement, comme une preuve de ce qu'il avance. Hastings opine un des premiers, et dit que la mort doit être le châtiment de ce crime, si réellement il a été commis; le Protecteur l'interrompt: « *Si*, dis-« tu? ainsi tu révoques en doute ce que j'affirme, « traître audacieux! » Il le fait sur-le-champ arrêter, et jure par saint Paul qu'il ne dînera pas qu'on ne lui ait apporté la tête d'Hastings. Il en-

gage tous les membres du conseil à le suivre, s'ils adoptent son avis. Tous s'empressent de se lever; le prince sort suivi de tous les membres du conseil, excepté de Ratcliffe auquel il a donné l'ordre de veiller sur Hastings, qui reste entre les mains des gardes.

Cette scène se retrouve à peu près dans le troisième acte du Richard III de Shakespeare; Rowe n'a pas fait difficulté de la répéter, et presque dans les mêmes termes; il est vrai que les deux poètes l'ont prise dans l'histoire, qui a conservé ce trait remarquable d'un tyran abusant de son pouvoir absolu au point d'envoyer un homme à la mort pour avoir osé seulement exprimer un doute sur ce qu'il a dit.

Hastings demeure frappé de surprise et d'horreur; il sent bien qu'il faut qu'il se prépare à mourir..... Alicia survient, force les gardes; elle donne les marques du plus violent désespoir; elle maudit Glocester, elle se maudit elle-même; elle apprend au lord Hastings que c'est elle qui est la cause de sa mort, qu'elle l'a dénoncé, par un avis secret, au Protecteur; elle lui demande pardon....... Mais il est trop tard; Ratcliffe, qui a reçu de nouveaux ordres de Richard, presse Hastings de le suivre; celui-ce se soumet à son

sort avec assez de dignité. Il dit à Alicia qu'il lui pardonne, et la conjure de ne point garder de haine et de desir de vengeance contre sa malheureuse amie; il lui dit adieu pour toujours et marche au supplice.

Cette dernière recommandation d'Hastings en faveur de Jane Shore est un nouveau tourment pour la jalouse Alicia; elle se livre plus que jamais à la rage qui la dévore, et sort en faisant contre Jane Shore des imprécations horribles.

Acte V. La scène se passe dans une rue. Belmour paraît avec Dumont, qu'il est parvenu à faire sortir de prison depuis la mort de lord Hastings; il lui raconte ce qu'il a vu de la pénitence publique de Jane Shore; après l'avoir subie, elle a été livrée aux insultes de la populace; des gardes la suivent et doivent écarter tous ceux qui voudraient lui donner le moindre secours. Cependant ces gardes commencent à se lasser de leur triste emploi; ils la surveillent de moins près, et la laissent quelquefois errer dans différents quartiers de la ville; Dumont proteste qu'il s'exposera volontiers à tous les périls, s'il peut sauver cette infortunée. C'est alors seulement que le spectateur apprend que cet homme est Shore, le mari de l'héroïne de la pièce; les sentiments qu'il té-

moigne sont bien généreux chez un époux outragé ; aussi Belmour lui demande-t-il s'il croit être bien sûr de lui-même ; si la juste compassion qu'il éprouve est assez forte pour étouffer tout ressentiment des offenses qui lui ont été faites ; Dumont, ou plutôt Shore, répond qu'il a tout pardonné ; il cherche même des excuses à sa femme, et fait un récit de la manière dont elle l'a quitté lorsqu'elle a été enlevée par le roi Édouard ; ce récit assez singulier peut laisser en doute si Jane Shore a consenti ou non à son enlèvement ; Belmour enchérit encore, il affirme que si le roi a par force possédé la personne de Jane, le cœur de celle-ci n'a pas cessé d'appartenir à son époux.

For though the king by force possess'd her person,
Her unconsenting heart dwelt still with you.

Cette espèce de consolation est malheureusement contredite par le rôle tout entier de Jane Shore, dans les actes précédents.

On conçoit que la position de ce mari est fort délicate, et que la scène était difficile à faire. Le poète ne s'en est tiré qu'en supposant des faits contraires à ceux qui sont établis jusque là dans sa pièce. Son héroïne y parle avec repentir, mais

sans mystère, de l'amour qu'Édouard a su lui inspirer.

Belmour et Dumont, après s'être promis réciproquement de joindre leurs efforts en faveur de la malheureuse victime, sortent chacun de leur côté, pour tâcher de la rencontrer.

La scène change, et se passe dans une autre rue. Jane Shore paraît accablée de fatigue et de douleur, mourant de soif et de faim, revêtue d'une étoffe grossière, les pieds nus, et les cheveux épars sur ses épaules.

Sa vue seule doit produire un effet déchirant sur les spectateurs.

Elle s'exhorte elle-même à souffrir; elle supporte son sort avec une résignation qui la rend plus intéressante; bientôt elle aperçoit la porte de la maison d'Alicia : elle s'en félicite, et ne doute pas qu'elle ne soit secourue par une amie si tendre et si fidèle; elle frappe à cette porte qu'on ouvrait autrefois avec tant d'empressement pour la recevoir; un domestique se présente, la renvoie avec rudesse; elle lui demande s'il la reconnaît; il répond que oui, mais qu'il connaît aussi les ordres qu'il a reçus; il rentre et ferme la porte. La pauvre Jane Shore n'attend plus de secours, plus de pitié de qui que ce soit; elle se

laisse tomber sur les marches de pierre qui sont à cette fatale porte, en disant ces mots touchants :

Why should I wander
Stray further on? for I can die ev'n here!

« Qu'ai-je besoin d'errer encore et de me traî-
« ner ailleurs? Je puis bien mourir ici!... »

Alicia sort de sa maison, en désordre, et dans un état d'égarement; Jane Shore implore sa compassion, mais son ancienne amie d'abord la méconnaît, puis, au lieu d'avoir pitié d'elle, l'accable de reproches et d'outrages; elle l'accuse d'être la cause de tous leurs malheurs; sa fatale beauté a rendu Hastings infidèle; mais Hastings n'est plus; Alicia s'avoue coupable de trahison; elle regrette l'amant qu'elle a elle-même assassiné; elle tombe dans un délire de désespoir et de fureur; elle souffre d'avance les tourments de l'enfer; ses souffrances, ses cris de rage forment un contraste frappant avec le calme et la patience angélique de Jane Shore; Alicia rentre chez elle, et l'on voit qu'elle va mourir dans les angoisses du crime et les convulsions du remords.

Belmour survient; il trouve Jane Shore, couchée par terre, n'attendant que le terme de sa

vie et de ses douleurs; il la relève, lui donne quelques consolations, et lui annonce qu'elle va revoir Dumont, ce fidèle serviteur, qui avait été mis en prison et qui en est sorti; il ajoute que ce n'est plus le Dumont qu'elle a connu, mais que celui-ci vient sous la figure d'un bon ange, et qu'il la visite pour lui apporter le pardon et la paix.

Shore paraît alors, sa malheureuse épouse est frappée comme d'une vision; elle doute d'abord que ce soit son mari; elle le prend pour une ombre, pour un fantôme; mais il se fait reconnaître, et proteste qu'il l'aime toujours; il veut la reconduire à sa maison déserte.

Belmour et Dumont soutiennent cette femme exténuée de fatigue et de besoin; ils l'aident à marcher et sont tout prêts à l'emmener, lorsque les gardes, à la tête desquels est Catesby, viennent les arrêter. Catesby les menace comme rebelles, comme ayant désobéi à l'ordre absolu du Protecteur. Shore lui répond avec beaucoup de courage, et s'écrie :

Is charity grown treason to your court?
What honest man would live beneath such rulers?
I am content that we should die together.

« La charité est donc regardée comme un crime

« de haute trahison dans votre cour? Quelle hon-
« nête homme voudrait vivre et être ainsi gouver-
« né? J'aime mieux mourir avec elle. »

Catesby donne de nouveau l'ordre de mener ces deux hommes en prison. Mais Jane Shore s'attache à son époux; elle ne le quitte point; elle implore de lui un pardon solennel qu'il lui accorde, et qui semble être le garant de celui qu'elle va trouver dans le ciel. Après avoir obtenu ce pardon, elle tombe et s'éteint dans les bras de ses deux amis.

La pièce finit par une moralité qui est dans la bouche de Belmour. Elle consiste à dire que ceux qui violent les saintes lois du mariage doivent s'instruire par cet exemple, et considérer que la pénitence la plus sévère n'a pu sauver la coupable de la misère, de la honte, et d'une mort prématurée.

On peut juger d'après cette analyse que la catastrophe est faite pour exciter la terreur et la pitié; les évènements de cette tragédie sont intéressants, bien imaginés, à quelques invraisemblances près, et la conduite en est assez régulière.

Il y a unité d'intérêt et même d'action; car

tout se rapporte à Jane Shore, principal personnage de la pièce, et c'est d'elle que le spectateur est presque toujours occupé; les faits mêmes qui lui sont étrangers doivent retomber sur elle par leurs conséquences, et le tout forme un ensemble dont les parties sont bien liées entre elles.

L'unité de lieu n'est pas trop blessée, quoique la décoration change cinq à six fois, et que la scène se passe au palais de Richard, chez Jane Shore, et enfin dans une rue ou une place publique. Tous ces lieux ne sont pas éloignés l'un de l'autre, et se trouvent renfermés dans l'enceinte de la même ville.

Quant à l'unité de temps, il est vrai qu'une nuit se passe entre le premier et le second acte; et que du quatrième au cinquième il y a un intervalle de trois jours.

La pièce dure donc cinq jours; mais c'est dans les entre-actes que l'auteur a placé les repos d'action ou certains évènements qui arrivent hors de la scène; il est dès lors possible de se prêter à la supposition d'un intervalle de temps plus ou moins long écoulé pendant un entre-acte.

Le style est estimé des Anglais; il est toujours coulant, poétique, harmonieux; mais il ne faut pas oublier que la tragédie anglaise n'admet pas

cette noblesse soutenue, cette continuité de pompe et d'élégance d'expressions auxquelles Racine nous a tellement accoutumés, que nous n'appellerions pas *tragédie* une pièce écrite d'un ton simple et peu élevé.

On a vu par quelques-unes des citations que j'ai faites, que la tragédie anglaise descend quelquefois jusqu'à un langage bas et grossier; il lui arrive aussi de monter, pour ainsi dire, sur des échasses, d'employer des métaphores emphatiques, des hyperboles vives et singulières qui ne déparent point la poésie de nos voisins, qui en forment même un des caractères, et lui prêtent souvent des beautés.

La pièce est écrite en *vers blancs;* seulement à la fin de chaque acte, il y a quelques vers *rimés.*

Changements qu'il a fallu faire à la tragédie de Rowe paur la transporter sur notre théâtre.

D'abord je lui ai donné le titre modeste de drame héroïque; car le nom de tragédie nous rappelle aussitôt de grands évènements politiques, des conspirations, des révolutions qui changent les empires, les malheurs des têtes couronnées et des familles royales; ce titre nous

promet surtout une poésie brillante et un langage magnifique.

L'héroïne de la pièce de Rowe est une personne d'une condition privée, et le revers qui l'accable ne peut apporter aucun changement dans l'état.

J'ai voulu écrire cet ouvrage d'un style simple, mais noble; je n'ai pas essayé de m'élever jusqu'à la pompe de notre tragédie, afin de mieux conserver le caractère et la physionomie de l'original que j'imitais.

J'ai cru devoir changer quelques-uns des noms qui se trouvent dans la pièce anglaise.

Jane Shore, qu'on prononce *Tjaine Chôre*, et Alicia, qu'on prononce *Alicha*, m'ont paru des noms durs à l'oreille et qu'il serait difficile de faire entrer dans des vers français.

D'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Le poète anglais a fait prendre à Shore, le mari de son héroïne, le nom de Dumont; ce nom très-commun en français, aurait pu sembler trivial dans un drame héroïque; j'y ai substitué celui de Vanthol, qui est un nom flamand; le personnage est natif d'Anvers.

Si l'on me blâmait d'avoir changé le nom connu de Jane Shore, je répondrais que cette femme n'a pas été un personnage historique assez important pour que son nom doive être religieusement conservé; et d'ailleurs ne peut-on pas supposer que Lénore était celui qu'elle portait avant de prendre le nom de Shore, son époux?

Ce personnage du mari ne pouvait guère être présenté sur la scène française. Sa mésaventure est de celles qui, chez nous, ont le malheur d'offrir un côté ridicule; et peut-être au lieu de le plaindre, tel spectateur parisien se serait-il permis un sourire à ses dépens.

D'ailleurs, comment est-il possible que Jane Shore, qui n'est point une femme âgée, qui n'a vécu que peu d'années avec le roi Édouard, ne reconnaisse point son mari, après une séparation d'aussi peu de durée? L'invraisemblance est trop forte.

Si, pour couvrir cette invraisemblance, Dumont emprunte d'abord un travestissement qui l'empêche d'être reconnu de sa femme, et s'il le quitte au cinquième acte, lorsqu'il reprend son nom et son titre d'époux, ce moyen comique, ce changement d'habits et d'extérieur ne serait-il pas déplacé et peu convenable dans un sujet si grave et si triste?

J'ose croire que c'est une idée assez heureuse que d'avoir substitué le père de Lénore à son mari ; il a été facile de supposer que ce père a fait de longs voyages, et que dès les premières années de l'enfance de sa fille, il a été séparé d'elle ; il devient ainsi très-vraisemblable qu'elle ne le reconnaisse pas, et il n'est pas obligé de recourir à un déguisement. Il ne joue pas un rôle aussi désagréable et aussi pénible que celui du mari ; enfin, le pardon et la bénédiction d'un père ont quelque chose d'auguste et de religieux, et deviennent pour Lénore mourante un motif de confiance et de consolation, et comme un gage assuré de la miséricorde divine.

Il n'y avait pas moyen de conserver la petite ruse qu'emploie Alicia, lorsqu'elle substitue à la pétition que Jane Shore lui fait lire une dénonciation contre Jane Shore elle-même et contre Hastings ; cela ressemblerait trop à ces échanges furtifs de contrats de mariage qui faisaient le dénouement postiche de quelques-unes de nos vieilles comédies. Comment Alicia peut-elle compter sur cette méchante finesse ? Si Jane Shore, après l'échange des papiers, jette les yeux sur celui qu'Alicia lui a rendu, le tour est manqué et le dessein échoue ; ne doit-il pas d'ailleurs paraître

bien étrange au Protecteur et à ses conseillers que Jane Shore, au lieu d'une pétition qu'elle doit présenter, remette elle-même une dénonciation contre elle? Il est impossible qu'elle veuille se perdre; cette accusation est fausse, ou du moins, Jane Shore ne sait certainement pas ce que contient ce papier qu'elle présente; Glocester et ses courtisans font bien quelques réflexions à ce sujet; mais ils ne poussent pas la curiosité plus loin; le Protecteur ne demande point à Jane Shore par quel hasard cet écrit s'est trouvé dans ses mains, d'où il lui vient, qui le lui a remis, etc...

Cette conduite du Protecteur est tout-à-fait invraisemblable; et l'on voit trop que l'auteur l'a fait agir ainsi, contre toute raison, seulement pour le besoin de sa fable, telle qu'il l'avait imaginée.

A ce ressort faible et faux, j'en ai substitué un plus simple et qui n'a rien en lui-même qui doive détruire ou suspendre son effet. Le Protecteur, pour se rendre populaire, reçoit et fait recevoir par ses ministres des pétitions de toutes sortes de personnes indistinctement; dans la foule des pétitionnaires se glisse un homme aposté par Evélina, et après avoir remis son papier, il disparaît;

un tyran et ses conseillers ajoutent aisément foi aux délations, et même ils les encouragent; Richard et ses courtisans n'hésitent donc pas et ne doivent pas hésiter à croire à cet avis secret qu'ils supposent leur être donné par un de leurs partisans.

La défiance une fois éveillée chez Richard, on s'attend bien qu'il cherchera les moyens de vérifier ses soupçons; il doit donc d'abord sonder Hastings, puis s'adresser à Jane Shore : c'est ce qu'il fait; et la conduite noble et courageuse de l'héroïne lui concilie nécessairement l'estime et l'intérêt du spectateur. On oublie alors ses fautes pour ne voir qu'une ame élevée prête à se sacrifier elle-même pour la défense de la justice, de la faiblesse et de l'innocence.

Je n'ai pu laisser dans ma pièce la manière d'agir trop cavalière de lord Hastings envers Jane Shore, et encore moins les grossières expressions que le dépit lui suggère; je ne pouvais cependant pas supprimer cette situation qui entrait essentiellement dans la contexture de l'ouvrage; j'ai tâché de ramener cette scène dans les bornes de la décence; le théâtre anglais, dans la tragédie et dans la comédie, prend d'étranges libertés qui révolteraient un parterre

français. Il n'est pas permis à nos auteurs de violer le moins du monde les plus sévères bienséances ; peut-être même à cet égard portons-nous le scrupule trop loin.

Il est plus aisé, dans une imitation, d'éviter les défauts que de produire les beautés ; je crains bien d'être resté fort au-dessous de mon original, dans la partie qui le rend le plus recommandable : c'est celle du style. Les vers de Rowe sont faciles, élégants ; ils ont une couleur poétique, et toutes les fois que son dialogue ne tombe pas dans la trivialité, ou qu'il ne se perd pas dans le vague et la bouffissure, il plaît à l'oreille et à l'esprit, et il touche le cœur ; j'ai tâché d'être naturel et vrai, et de prendre ce ton de la tragédie anglaise, lequel est en général moins solennel, moins pompeux que celui des poètes tragiques de l'école française. Celle-ci offre des modèles dont il est difficile d'approcher; le style de Racine est d'une perfection désespérante.

Ce grand poète, qui dit sans s'avilir les plus petites choses, et les plus grandes avec tant de magnificence, vous tient dans une ivresse continuelle, parce qu'il ne cesse pas un instant de parler un langage *beau*, *pathétique*, *harmonieux*, *admirable*, comme disait Voltaire. Malheur à ceux qui ne sentent pas ce mérite prodigieux !

Les auteurs dramatiques anglais ont fait beaucoup d'emprunts à notre théâtre ; ils ont traduit, imité et mis à contribution nos pièces, et surtout nos comédies ; ils n'ont pas toujours avoué leurs larcins, et leurs littérateurs, sans doute par esprit national, leur en ont ordinairement gardé le secret ; il est même arrivé à tel auteur anglais d'insulter le poète français à qui il avait des obligations ; témoin un certain Thomas Shadwell, qui, après avoir gâté *l'Avare* de Molière, en y ajoutant des incidents qui tombent dans la farce la plus grossière et la plus indécente, « croit pou-
« voir dire, *sans trop s'en faire accroire* (ce sont
« ses expressions), *que Molière n'a rien perdu à*
« *passer par ses mains.* Il est incontestable, ajoute-
« t-il, que *les pièces de théâtre, même par les moins*
« *estimés de nos auteurs dramatiques, sont toujours*
« *devenues meilleures.* Ce n'est point par stérilité
« ni faute d'invention que nous empruntons aux
« Français, c'est par paresse ; *c'est là la vraie*
« *raison qui m'a fait avoir recours à Molière.* »

Ce n'est pas ainsi que Dryden a parlé de notre grand comique dans la préface qu'il a placée à la tête de son *Amphitryon.* Il se met modestement au-dessous de Molière, dont il avoue qu'il a suivi les traces ; il y a pourtant dans son *Amphitryon*

des beautés qu'il ne doit qu'à lui-même; Driden était un poète et un homme de génie; Shadwell au contraire ne fut qu'un auteur médiocre; et pourtant celui-ci fut nommé poète lauréat à la place de Dryden; il obtint même quelques succès au théâtre avec les faveurs de la cour; mais le temps remet tout à sa place. Shadwell est aujourd'hui à peu près oublié, et Dryden occupe un des premiers rangs parmi les grands poètes de l'Angleterre.

PERSONNAGES.

LÉNORE.
ÉVÉLINA.
LE DUC DE GLOCESTER.
LORD HASTINGS.
LORD CATESBY.
SIR RATCLIFFE.
LORD BELMOUR.
VANTHOL, père de Lénore.
SANDFORD. } personnages muets.
UNE SUIVANTE de Lénore. } personnages muets.
COURTISANS, PEUPLE, GARDES.

La scène est à Londres, en 1483.

LÉNORE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais des rois d'Angleterre.

SCÈNE I.

LE DUC DE GLOCESTER, LORD CATESBY, SIR RATCLIFFE, autres courtisans, personnages muets, suite, gardes.

LE DUC, parlant à Ratcliffe et à Catesby.

Vous qui m'avez servi, dont je connais le zèle,
Vous voyez à quel rang ma fortune m'appelle;
Tout l'État assemblé d'une commune voix,
M'a nommé protecteur et gardien de ses lois;
Assez et trop long-temps nos discordes civiles
Ont ravagé nos champs et dépeuplé nos villes;
L'Angleterre affaiblie, après tant de débats,
Cherche, pour s'appuyer, le secours de mon bras;
Une femme odieuse, autrefois votre reine,
Est à bon droit l'objet de la publique haine;

Ses fils, car avec vous je dois parler sans fard,
Portent en vain les noms d'*York* et d'*Édouard;*
On sait trop les excès de leur coupable mère,
Et je ne puis en eux voir les fils de mon frère:
Leur naissance est flétrie, et du trône à jamais
Leur opprobre connu leur interdit l'accès.
Leur mère, profitant de sa faveur honteuse,
A tiré du néant sa famille orgueilleuse,
Elle a comblé de biens d'insolents parvenus;
Mais ces traîtres bientôt ne me braveront plus;
Je les veux mettre au point de ne pouvoir nous nuire:
Enfin, c'est un parti qu'il s'agit de détruire;
Vous me seconderez Ratcliffe, Catesby,
Et sur le trône en moi vous aurez un ami.

RATCLIFFE.

Et quel autre que vous doit porter la couronne?
Votre droit vous l'assure, et le sang vous la donne;
Vous êtes de nos rois l'unique rejeton;
Vous, le pur sang d'York, soutenez ce grand nom:
Jamais on ne verra le peuple d'Angleterre
Accepter pour ses rois les fils de l'adultère;
Ce crime à nos aïeux inspira trop d'horreur,
Et de leurs saintes lois on connaît la rigueur.
Elles sont sans pitié pour l'épouse infidèle;
L'enfant de son désordre est avili comme elle.

CATESBY.

Et toutefois, seigneur, par votre ordre appelés,
Les grands et les prélats aujourd'hui rassemblés,

Doivent fixer le jour où l'aîné des deux princes,
Dont le nom peut encor soulever les provinces,
Édouard, comme roi, doit être couronné;
Puis-je de ces apprêts ne pas être étonné?

LE DUC.

Catesby, je comprends ta surprise, et l'excuse;
Va, tu n'es pas le seul que l'apparence abuse:
Tous ces hommes d'état, que j'assemble en ces lieux,
Ne sont, au fond du cœur, que des ambitieux,
Avides de grandeurs, esclaves des richesses;
L'un se vend à l'espoir, l'autre cède aux largesses;
Ce sont des instruments que mon bras fait mouvoir,
Toujours prêts à courir au signal du pouvoir.

CATESBY.

Il en est un pourtant que je crois moins docile;
Je crains sa résistance; il est vaillant, habile;
Il serait dangereux d'agir sans son appui.

LE DUC.

Tu veux parler d'Hastings, j'ose compter sur lui.

CATESBY.

Je suis loin de vouloir rendre sa foi suspecte;
Oui, comme Protecteur, je sais qu'il vous respecte;
Du titre qui vous place au timon de l'État
Il reconnaît en vous la puissance et l'éclat;
Mais du roi, votre frère, il chérit la mémoire;
Toujours de le servir il se fit une gloire,
Et je crains de penser dans quels égarements
Le peuvent entraîner de pareils sentiments;

S'il croit voir opprimer ceux que son cœur révère,
D'un fantôme d'honneur caressant la chimère,
Vous le verrez pousser jusqu'à l'extrémité
Ce qu'il appèllera devoir, fidélité.

LE DUC.

Mais cet esprit si fier, de céder incapable,
Aux traits de la beauté n'est pas invulnérable;
Il a fléchi souvent sous le joug amoureux.

RATCLIFFE.

La belle Évélina reçut long-temps ses vœux.

CATESBY.

Oui; mais, ou je me trompe, ou cet amant volage
Aux pieds d'un autre objet a porté son hommage;
De ce doute bientôt je compte être éclairci.

LE DUC.

Quoi? tu penses qu'Hastings?... Taisons-nous.... le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LORD HASTINGS.

LE DUC.

Que voulez-vous, Hastings? Quel dessein vous amène?

HASTINGS.

Puissé-je ne point faire une prière vaine,
Lorsqu'à vos pieds, mylord, je viens mettre les pleurs
D'une femme souffrante et livrée aux douleurs.
Vous seul pouvez calmer l'ennui qui la dévore.

LE DUC.

De qui me parlez-vous?

HASTINGS.

De l'aimable Lénore.
Sa faiblesse en vous seul peut trouver un soutien.
Le règne d'Édouard, hélas! était le sien.
Votre frère l'aimait, et la cour empressée
Adorait sa faveur maintenant éclipsée.
Les biens qu'elle a reçus de son royal amant
Sont un sujet de haine et de déchaînement.
Par des hommes cruels, de ces biens qu'on envie
Déja la jouissance à Lénore est ravie,
Et c'est de votre nom, de votre autorité,
Que l'on couvre l'excès de cette indignité.
Je viens vous demander, mylord, justice ou grace.

LE DUC.

Il n'est rien que pour vous volontiers je ne fasse,
Cher Hastings; vos desirs ont des droits sur mon cœur.
J'aime à vous voir plaider la cause du malheur.
Je sais qu'en ce moment Lénore est poursuivie
Avec une rigueur que la loi justifie.

HASTINGS.

La loi?

LE DUC.

Prononce encor de plus durs châtiments.
Tels de nos bons aïeux furent les sentiments.
Grossiers, mais vertueux, ils tenaient pour maxime
Que l'infidèle époux se souille d'un grand crime.

Ils ne se jouaient pas des nœuds les plus sacrés;
Nos vices élégants étaient d'eux ignorés.
A mon frère Édouard quand Lénore sut plaire,
Quand elle le suivit d'Anvers en Angleterre,
Par l'hymen engagée elle en brava les droits,
Et de sa faute elle est comptable envers nos lois.
Ces lois par qui les mœurs jadis étaient vengées,
De notre temps encor ne sont pas abrogées.
On peut les appliquer.

HASTINGS.

On peut les adoucir.
D'autres temps, d'autres lois. Que sert de s'endurcir,
Quand nous avons perdu notre antique rudesse?
Il ne faut point d'excès, même dans la sagesse.

LE DUC.

Pour les douces erreurs d'une tendre beauté
Hastings pousse assez loin sa facile bonté.
J'entrevois que Lénore en secret l'intéresse.

HASTINGS.

Eh! quel cœur ne serait touché de sa détresse?
Je ne me défends point d'une juste pitié
Qui va, je l'avouerai, jusques à l'amitié.

LE DUC.

Vos motifs, quels qu'ils soient, ne peuvent me déplaire.
Pour Lénore il faut voir ce que je pourrai faire.
Je la plains comme vous.

HASTINGS.

Elle-même, mylord,

Viendra vous implorer, vous confier son sort.

LE DUC.

Je consens à la voir, cher Hastings; qu'elle vienne.
Votre protection lui répond de la mienne.
Quand d'austères censeurs en devraient murmurer,
Vous pouvez de ma part, ami, la rassurer.
Qu'elle compte en un mot sur moi, sur ma puissance.

HASTINGS.

Ah! mylord! quel bienfait! quelle reconnaissance!

LE DUC.

De vous-même, à mon tour, je puis avoir besoin.
Mais suivez-moi: je veux vous parler sans témoin.
Ma fortune, ma vie est encore incertaine;
Mais je la défendrai du moins contre la reine,
Contre ses partisans; vous les verrez soumis:
Nous avons, vous et moi, les mêmes ennemis.
Nos périls sont communs, joignons-nous l'un à l'autre:
Vous courez ma fortune, et moi je cours la vôtre.
Venez donc. Vous allez lire au fond de mon cœur.

(Il sort, emmenant Hastings. Les courtisans les suivent. Il ne reste que deux gardes aux portes, dans le fond du théâtre.)

SCÈNE III.

CATESBY, RATCLIFFE.

RATCLIFFE.

Admirez-vous d'Hastings la nouvelle faveur?
Il nous faudra bientôt l'implorer ou le craindre.

CATESBY.

Lui? croyez qu'avant peu nous aurons à le plaindre.
Le Protecteur le flatte; il a besoin de lui.
Mais Hastings va tomber, et peut-être aujourd'hui.
La fortune des grands à chaque instant varie,
D'autant plus en danger, qu'elle fait plus d'envie.

RATCLIFFE.

Ainsi donc vous pensez?...

CATESBY, à Belmour qu'il voit entrer avec Vanthol.

Salut au lord Belmour.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LORD BELMOUR, VANTHOL.

CATESBY, toujours à Belmour

A mylord Protecteur il vient faire sa cour?
Dans ses appartements son altesse est rentrée.
Quelques instants à peine elle s'était montrée.

RATCLIFFE, à Belmour.

De l'orgueilleux Hastings le crédit s'est accru.

BELMOUR.

Lady Lénore ici n'a-t-elle point paru?
Auprès du Protecteur elle devait s'y rendre.
La rencontrerons-nous? pouvez-vous nous l'apprendre?

CATESBY.

Nous ne l'avons point vue. Et moi-même en ce lieu
Je ne puis m'arrêter. Adieu, Belmour.

BELMOUR.

Adieu.

(Catesby sort avec Ratcliffe.)

SCÈNE V.

Lord BELMOUR, VANTHOL.

BELMOUR.

Attendons quelque temps. Elle viendra peut-être.
Cher ami, vous voulez la voir, la bien connaître;
Déja par mes discours vous l'avez pu juger;
Croyez-moi, je ne suis ni flatteur, ni léger.
Mais j'espère aujourd'hui vous placer auprès d'elle
Dans le modeste emploi d'un serviteur fidèle;
La voyant tous les jours, vivant dans sa maison,
Vous connaîtrez son cœur, son esprit, sa raison.
Coupable d'une faute, hélas! l'infortunée,
Par l'amour d'un grand roi dans l'abîme entraînée,
Est digne de pitié bien plus que de courroux:
Lorsqu'une cour brillante était à ses genoux,
Elle n'affecta point l'orgueil de l'opulence,
Ses bienfaits prévenaient et cherchaient l'indigence;
Et son cœur égaré, sans être corrompu,
Oublia ses devoirs, mais chérit la vertu.

VANTHOL.

Ce discours adoucit ma tristesse mortelle;
Un destin rigoureux m'a fait vivre loin d'elle;

Nous sommes séparés, et depuis bien long-temps.
Changé par l'infortune et courbé par les ans,
Je vais, sous un faux nom, devant elle paraître,
Sans craindre que ses yeux puissent me reconnaître.
Lorsque, pour son malheur, Édouard votre roi
Lui fit braver l'hymen et violer sa foi,
La mort impitoyable avait frappé sa mère;
Son époux habitait une terre étrangère;
J'étais allé poursuivre en de lointains climats
Le vain espoir de biens que je n'y trouvai pas:
Elle était seule au monde; et, sans conseil, sans guide,
Du vice elle éprouva l'influence perfide;
Et comment repousser l'hommage dangereux
D'un séducteur, d'un roi, galant, jeune, amoureux?
Devant vous, cher Belmour, ma tendresse l'excuse,
Et vous-même à regret vous souffrez qu'on l'accuse;
Heureux de la revoir, que ne puis-je à jamais
Sur ses longues erreurs jeter un voile épais!
Pauvre et faible vieillard, dans ma douleur profonde,
Sans asile, sans biens, je n'ai plus qu'elle au monde;
Je veux mourir près d'elle; étranger dans ces lieux,
J'y viens chercher sa main pour me fermer les yeux.

BELMOUR.

Vous la retrouverez tendre, respectueuse;
Sans l'amour d'Édouard, elle était vertueuse.

VANTHOL.

Mais laissons-lui d'abord ignorer qui je suis;
La défiance naît du sein des longs ennuis:

Je doute, et cependant je la plains et je l'aime.

BELMOUR.

Vous serez éclairci; je la vois elle-même.

VANTHOL.

Est-ce elle? Juste ciel! que je me sens toucher!
Retirons-nous un peu. Laissons-la s'approcher.
Que je puisse observer son maintien, son visage,
Peut-être y retrouver des traits de son jeune âge!
Doux et triste plaisir pour mon cœur abattu!...
Qu'elle est belle!... et quels traits aura donc la vertu?

SCÈNE VI.

Lord BELMOUR et VANTHOL, retirés un peu à l'écart; LÉNORE s'avance sans les voir, et parlant à ÉVÉLINA.

LÉNORE.

Ma chère Évélina, combien ma triste vie,
De douloureux chagrins, de remords poursuivie,
Lorsque l'horrible haine en obscurcit le cours,
A besoin d'amitié, de conseils, de secours!
Ils se sont éloignés, les amis de Lénore;
Elle en a peu, bien peu qui lui restent encore;
Ne l'abandonnez pas.

ÉVÉLINA.

Moi! vous abandonner!
Pouvez-vous un instant, ô ciel! le soupçonner?

LÉNORE.

Mais je vois lord Belmour.... Ah! mylord, votre vue
Est toujours un bienfait pour mon ame abattue.

(en montrant Vanthol.)

C'est ce digne vieillard dont vous m'avez parlé?

BELMOUR.

C'est lui. De son pays fugitif, exilé,
Ce noble infortuné qu'éprouve l'injustice,
Vous offre avec respect son zèle et son service.

LÉNORE, à part.

Qu'il a l'air imposant! d'où vient qu'à son aspect,
Mon cœur a tressailli, saisi d'un saint respect?

(haut à Vanthol.)

Ma fortune a changé; personne ne l'ignore:
Un plus triste avenir m'attend peut-être encore.
Je ne puis vous promettre, au moins quant à présent,
Des soins que vous m'offrez qu'un prix insuffisant.
Je n'ai pas cependant perdu toute espérance;
On me peut de mes biens rendre la jouissance,
Et vous verrez alors, j'en prends l'engagement,
Vos services par moi reconnus dignement.
En attendant venez, dans mon modeste asile,
Partager de mon sort l'obscurité tranquille.
Soyez sûr d'y trouver les égards qui sont dus
A votre âge, au malheur, surtout à vos vertus;
Et je croirai souvent, par une erreur bien chère,
N'être plus orpheline, et retrouver un père.

VANTHOL.

(à part.) (haut.)

Un père!... que dit-elle?... Ah! lady, près de vous
Je coulerai des jours trop heureux et trop doux!
Dans vos yeux, dans vos traits l'aimable bonté brille;
Oui, vous me permettrez de vous nommer ma fille;
J'essaierai de calmer vos déplaisirs cruels,
Et de les endormir dans mes bras paternels.

LÉNORE.

Vous venez, m'a-t-on dit, d'une terre étrangère,
Et vous n'êtes pas né dans la riche Angleterre?

VANTHOL.

Je ne suis pas Anglais; non, milady, je suis
Votre compatriote. Anvers est mon pays.

LÉNORE.

Anvers!... à ce nom seul quelle douleur m'accable!
Il me fait souvenir combien je fus coupable.

VANTHOL.

Ah! madame, oubliez!

LÉNORE.

Peut-être mon époux...
Shore (1), répondez-moi, fut-il connu de vous?
Je m'informe en tremblant de son sort, de sa vie...

VANTHOL.

Vous savez qu'il était absent de sa patrie
Quand vous l'avez quittée; il n'est point revenu,

(1) On prononce *Chore*.

L'Espagne dans son sein l'a toujours retenu.

LÉNORE.

Ou peut-être il a craint la souffrance cruelle
De ne plus retrouver une épouse infidèle
Aux mêmes lieux témoins de leur premier amour.

VANTHOL.

Il a vu dans Cadix luire son dernier jour.

LÉNORE.

Il n'est plus!... ô regrets!... ô peine trop amère!
Daignez répondre encor... Savez-vous si mon père,
Dont je suis séparée, hélas! depuis long-temps,
Qu'à peine j'ai connu dans mes plus jeunes ans,
Après s'être exilé sur de lointains rivages,
Enfin a terminé ses pénibles voyages?

VANTHOL.

Il en est de retour. Vous pourrez le revoir.

LÉNORE.

Ah! ne me flattez pas d'un doux et vain espoir;
Mon père! je pourrais te voir, te reconnaître!...
Mais que dis-je? à ses yeux oserais-je paraître?...
Quand je songe aux erreurs qu'il peut me reprocher,
Je sens qu'à ses regards je devrais me cacher.

VANTHOL.

Ah! jamais pour sa fille un père est-il à craindre?
A sa place, mon cœur ne saurait que vous plaindre!
Bannissez, mylady, des regrets superflus;
Le passé, quel qu'il soit, ne nous appartient plus.
Sur les ailes du temps que votre ennui s'envole,

Et qu'enfin, l'amitié vous calme et vous console.

LÉNORE.

Elle est mon seul appui. Souffrez quelques moments
Qu'au cœur d'Évélina j'épanche mes tourments.
Veuillez dans ma maison tous deux aller m'attendre :
Je ne tarderai pas à vous suivre, à m'y rendre.
J'attends le Protecteur. Il doit me prononcer
Un arrêt qu'aussitôt j'irai vous annoncer.

BELMOUR.

Puisse-t-il, milady, vous être favorable !

LÉNORE.

Et le sort se lasser de m'être inexorable !
Adieu.

VANTHOL.

Chère Lady !... quand vous me connaîtrez...
Quelque jour... je l'espère... oh ! oui, vous m'aimerez !...

(Il sort avec Belmour.)

SCÈNE VII.

LÉNORE, ÉVÉLINA.

LÉNORE.

Bon vieillard ! il me plaint ! je lui suis inconnue,
Et de pitié pour moi son ame s'est émue ?
J'en suis trop digne, hélas ! mes jours sont désormais
Voués à l'amertume, aux remords, aux regrets...

ÉVÉLINA.

Vous verrai-je toujours, vous abreuvant de larmes,

Par les sombres chagrins laisser flétrir vos charmes?
Vous fûtes presque reine; alors tous vos desirs,
Prévenus ou comblés se changeaient en plaisirs:
Toute une cour soumise à votre aimable empire
Se disputait l'honneur d'un regard, d'un sourire:
Et vous, de ce haut rang loin de vous éblouir,
Vous paraissiez souvent honteuse d'en jouir;
Votre grace touchante et votre modestie
Vous gagnaient tous les cœurs et désarmaient l'envie.

LÉNORE.

Ah! que me dites-vous? bien loin d'être envié,
Tout cet éclat honteux devait faire pitié!
Ne me rappelez plus mes faiblesses passées;
Que ne puis-je les voir comme un songe effacées!
Noble Édouard, pardonne, ô mon royal amant!
Ce qui fit mon bonheur me devient un tourment;
Notre amour m'a perdue. Ah! devais-je te plaire?
Dans mon état obscur, sous mon toit solitaire,
Hélas! pourquoi ton cœur a-t-il cherché le mien?
Pourquoi descendais-tu d'un rang tel que le tien?
Je vous le dis pourtant, et vous pouvez m'en croire;
Ce n'était point son rang, sa puissance, sa gloire,
C'était lui que j'aimais, lui seul... mon Édouard
Attachant sur ma vue un avide regard,
Me faisait oublier sa grandeur redoutable,
Et de tous les mortels était le plus aimable.

ÉVÉLINA.

Il unissait la grace avec la majesté;

A l'hommage d'un roi quelle autre eût résisté?
La loi de la nature est d'aimer qui nous aime;
Ne vous soyez donc plus si cruelle à vous-même,
Ou plutôt soyez juste; osez vous pardonner.

LÉNORE.

Eh! ne voyez-vous pas, prompts à me condamner,
Ces juges rigoureux, ces ennemis sinistres,
De haine et de vengeance inflexibles ministres,
Exhumant l'appareil de leurs antiques lois,
Pour en faire sur moi retomber tout le poids?
Mes biens saisis par eux attestent leur puissance.
Lord Hastings daigne seul embrasser ma défense;
Aimé du Protecteur, il compte l'implorer...

ÉVÉLINA.

Lord Hastings, dites-vous?

LÉNORE.

Oui, j'ose l'espérer.
D'un œil compatissant il a vu ma misère.

ÉVÉLINA.

Je ne m'étonne point que vous lui soyez chère.
Je connois lord Hastings; facile à s'enflammer,
A la beauté sans peine il se laisse charmer;
Ardent, passionné, tant qu'il brûle pour elle:
Mais cet amant si tendre est bientôt infidèle,
Et portant en cent lieux ses desirs inconstants,
Il se plaît à changer, et n'aime pas long-temps.
Mais vous saurez fixer ses vœux et son hommage;
Qui vous aime une fois cesse d'être volage.

LÉNORE.

Ah! ne me flattez pas: la honte et la douleur
Impriment sur mes traits les ennuis de mon cœur;
J'étais belle autrefois; je l'ai trop su, peut-être:
Tout cet éclat n'est plus; il ne peut reparaître.
J'ai banni loin de moi le rêve des amours;
Ce que j'attends d'Hastings, c'est un juste secours:
La pitié seule émeut son ame généreuse;
Il est puissant, humain, et je suis malheureuse.

ÉVÉLINA.

De son zèle pour vous je prévois les effets,
Et quel prix il mettra lui-même à ses bienfaits.

LÉNORE.

Ah! cessez de former un soupçon qui l'offense....
Ma chère Évélina.... Mais quoi? le temps s'avance.
Déja l'heure est passée, où le soir, chaque jour,
Le Protecteur ici, vient, suivi de sa cour,
Ouvrir aux suppliants une oreille accessible;
L'approcher aujourd'hui ne nous est plus possible.
Venez, ô chère amie!... Excusez mes terreurs!
Vous me verrez, vous dis-je, expier mes erreurs;
J'en subirai la peine affreuse, épouvantable;
Je serai pour vous-même un objet effroyable:
Déja je crois me voir, livrée à mes bourreaux,
Rebut du monde entier, succombant sous mes maux,
Sans asile, en horreur à toute l'Angleterre,
Souffrir la faim, la soif, l'excès de la misère,
Et mendier enfin, voisine du trépas,

Un vil morceau de pain, que je n'obtiendrai pas.

ÉVÉLINA.

Que dites-vous, Lénore? Écartez ces images;
Le calme va bientôt succéder aux orages:
Non, vos nombreux bienfaits ne sont point oubliés;
Les pleurs de l'orphelin par vos mains essuyés,
Le vieillard secouru, la veuve consolée,
De vos dons généreux l'indigence comblée,
Pour vous vers le Dieu juste élèveront leurs voix.
Quels cœurs assez ingrats méconnaîtraient vos droits?
Moi-même manquerais-je au saint nœud qui nous lie?
Me punisse le ciel, si jamais je l'oublie!

LÉNORE.

Ah! que votre amitié me charme et m'attendrit!
Oui, ma douleur s'apaise, et l'espoir me sourit.
Venez; je braverai le sort le plus funeste!
Tant que je pourrai dire: Évélina me reste.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène se passe chez Lénore. Le théâtre représente un salon orné et meublé dans le goût du quinzième siècle.

SCÈNE I.

ÉVÉLINA seule, sortant de l'appartement de Lénore, et lui parlant.

N'ALLEZ pas plus avant, chère Lénore, adieu;
Ne m'accompagnez pas.

(Elle s'avance sur la scène.)

Combien je souffre!... Ah! Dieu!
Qu'ai-je appris?.... Quel tourment!.... Découverte fatale!
Je n'en puis plus douter... Lénore est ma rivale...
Voilà donc cet amour qu'Hastings m'avait juré!
Serments, amour, honneur, pour lui rien n'est sacré,
Et le perfide encor s'étonne de mes plaintes!
Je me livre, dit-il, à de frivoles craintes!
Je dois fermer les yeux sur cette trahison,
Et ne puis de ma mort lui demander raison!
Il faut tranquillement souffrir qu'il m'assassine!...
Et toi, dont il médite à présent la ruine,
Malheureuse Lénore, hélas! ainsi que moi,

Tu vas imprudemment te commettre à sa foi!...
Tu connaîtras bientôt sa froide barbarie,
Et l'on te trahira comme l'on m'a trahie!...
Le voici; renfermons, s'il se peut, ma douleur;
Surprenons ses secrets; sachons tout mon malheur.

SCÈNE II.

ÉVÉLINA, HASTINGS entre avec une des femmes de Lénore, et lui parle.

HASTINGS.

De grace, prévenez votre belle maîtresse;
C'est pour son intérêt qu'à la voir je m'empresse;
Dites-lui qu'un ami, jaloux de son bonheur,
D'un moment d'entretien implore la faveur.

(La suivante entre chez Lénore.)

(apercevant Évélina.)

O ciel! Évélina! rencontre inattendue!
Pourquoi dans cet instant s'offre-t-elle à ma vue?

ÉVÉLINA.

Vous ne cachez pas bien, mylord, votre embarras;
Je vois, je vois qu'ici vous ne m'attendiez pas;
Et je n'ai nul besoin de demander encore
Ce que vous venez dire à la belle Lénore.
On pénètre aisément de semblables secrets;
Ce grand empressement a trahi vos projets.

HASTINGS.

Je lui viens annoncer une heureuse nouvelle.
Lénore est votre amie.

ÉVÉLINA.

Oui, sans doute.

HASTINGS.

Et pour elle,
Quand j'obtiens un succès, vous devez en jouir.
Madame, en la servant, je croyais vous servir.

ÉVÉLINA.

Je sais ce que je dois à votre complaisance;
Vous pouvez vous attendre à ma reconnaissance;
Et bientôt envers vous j'espère m'acquitter.

HASTINGS.

Soit. Mais c'est en ce lieu trop long-temps m'arrêter.
Je vais voir votre amie.

ÉVÉLINA.

Oui; va la voir, perfide;
Suis le nouveau penchant qui près d'elle te guide:
Brave mon désespoir, foule aux pieds tes serments;
Pour flatter ma rivale, insulte à mes tourments.
Hélas! dans les ennuis dont mon ame est atteinte,
Je voulais t'épargner le reproche et la plainte;
Je voulais renfermer ma souffrance en mon sein,
Ne t'en point fatiguer; je le voulais en vain:
La douleur que j'éprouve a trop de violence;
Elle éclate, et me force à rompre le silence.

HASTINGS.

Que veut dire, madame, un semblable discours?

De vos emportements souffrirai-je toujours?
Calmez-vous; s'il se peut, revenez à vous-même.

ÉVÉLINA.

Je ne possède point votre prudence extrême,
Votre tranquillité, dans des moments pareils,
Pour suivre ou pour donner de si sages conseils.
De cette indifférence, ô ciel! est-on capable?
Peut-on l'être surtout, quand on se sent coupable,
Quand d'un crime odieux, on ose se charger?
Tu me parles de calme, et tu viens m'égorger!
Non, cruel, malgré toi, tu plaindras ta victime;
Vois où tu l'as réduite, et connais tout ton crime;
Et puissent mes fureurs, puissent mes cris de mort
Dans ton cœur enfoncer l'aiguillon du remord!

HASTINGS.

Et ce sont ces fureurs et ces cris que j'évite.
De vos transports jaloux la cruelle poursuite
Est un supplice enfin qu'on ne peut endurer;
Vous ne me laissez pas le temps de respirer,

ÉVÉLINA.

Ce chagrin affecté, ce dépit peu sincère,
N'est que l'art de couvrir un odieux mystère:
Tu cherches ce détour afin de m'abuser
Et le coupable ici se hâte d'accuser!
Quel fruit espérez-vous de ce lâche artifice?
N'est-il pas découvert? faut-il quelque autre indice?
Soyez de bonne foi, mylord, et convenez
Que Lénore vous plaît, que vous m'abandonnez,
Que vous avez juré d'être un monstre barbare...

Pardonne, cher Hastings, le désespoir m'égare :
Sans espoir de retour ton cœur m'est-il fermé,
Et me puniras-tu de t'avoir trop aimé?

HASTINGS.

Cessez, Évélina, de vous punir vous-même;
Abjurez les soupçons, la défiance extrême.
Ah! si j'ai des secrets qu'il faille vous cacher,
Pourquoi vous obstiner à me les arracher?

ÉVÉLINA.

Quoi! tu ne rougis pas de t'avouer parjure?
Tu ne déguises plus ton crime et mon injure;
Je te sais gré du moins de ta sincérité;
Apprends-moi, je le veux, toute la vérité.

HASTINGS.

J'y consens, si l'aveu d'une flamme nouvelle
Peut enfin arrêter votre plainte éternelle.
Si c'est le seul moyen d'être en paix avec vous,
J'avouerai que mon cœur cherche un lien plus doux :
Ce changement tardif, madame, est votre ouvrage;
L'injustice révolte, et le soupçon outrage;
Vous avez trop aigri les maux que j'ai soufferts,
Trop sur votre captif appesanti vos fers;
Et si je fais ailleurs agréer mon hommage,
Je trouverai peut-être un moins rude esclavage.

ÉVÉLINA.

Tu trouveras, perfide, un juste châtiment,
Inévitable effet de mon ressentiment.
Je lancerai sur toi la peine qui t'est due :

Tu te repentiras de m'avoir mal connue,
D'avoir blessé ce cœur trop tendre et trop constant;
Autant que je t'aimais, je te hais maintenant:
Tu croirais t'abaisser, si tu pouvais me craindre;
Mais dans ce rang si haut, ma main saura t'atteindre,
Renverser ta fortune, et punir à son tour
Le détestable objet de ton nouvel amour.
Je veux vous voir tous deux, par un coup de tonnerre
Foudroyés, écrasés, vous traînant sur la terre,
Dans un abyme affreux vous débattre à mes pieds;
C'est alors que, tremblants, confus, humiliés,
Vous gémirez trop tard de m'avoir outragée:
J'en mourrai, je le sens; mais je mourrai vengée.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

HASTINGS seul.

Par ses cris menaçants croit-elle m'effrayer?
Je la plains; mais je fuis ce caractère altier,
Et ces égarements où sa fureur l'entraîne,
Et son amour jaloux qui ressemble à la haine;
J'échappe à mon tyran.... O sexe aimable et doux!
Ta faiblesse a fondé ton empire sur nous;
A des vainqueurs tremblants nos cœurs charmés se rendent;
Ta prière triomphe, et tes larmes commandent.
Mais souvent, aux excès se laissant emporter,

Extrême en ses desirs, et prompte à s'irriter,
Une femme souvent, que la fureur égare,
Se fait de la vengeance une étude barbare.
Pour Lénore... elle vient!... son maintien enchanteur,
Ses mouvements, ses traits, respirent la douceur;
Le ciel qui la forma pour charmer et pour plaire
N'a point mis dans son cœur de fiel ni de colère.
Qu'elle est belle et touchante!

SCÈNE IV.

HASTINGS, LÉNORE.

HASTINGS, s'avançant vers elle.

Ah! madame, espérez;
Tous vos malheurs enfin vont être réparés.
Auprès du Protecteur j'ai pris votre défense;
Dès demain vous serez admise en sa présence.
Il consent à vous voir, il en a le desir.
Allez; et d'un seul mot vous saurez le fléchir.
Dites-lui vos douleurs; faites parler vos larmes,
Et fiez-vous du reste au pouvoir de vos charmes.

LÉNORE, se mettant à genoux.

Ah! laissez-moi, mylord, embrasser vos genoux,
Et de tant de bonté....

HASTINGS.

Grand Dieu!... Que faites-vous?....
Vous, Lénore, à mes pieds?... c'est à moi d'être aux vôtres;

Eh! qu'ai-je fait pour vous que n'eussent fait mille autres?
De vous servir chacun doit m'envier l'honneur;
Le ciel m'a bien voulu réserver ce bonheur.
Ne pensez pas surtout que je m'enorgueillisse,
Ni que j'attende un prix d'un si faible service;
Je suis loin d'y penser, et mon cœur, croyez-moi,
Sait que vous me devez moins que je ne vous doi.
Ce cœur tendre, mais fier, que la contrainte offense,
Ne veut rien obtenir de la reconnaissance:
Il cherche un sentiment aussi libre, aussi doux,
Aussi pur que celui qu'il éprouve pour vous;
Cette ardeur, ce desir qui maîtrise notre ame,
Qui nous fait voir partout l'objet qui nous enflamme,
Qui promet le bonheur, mais qui veut du retour;
Enfin, c'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

LÉNORE.

Ciel! quel est ce discours que je ne puis comprendre?
Peut-on me l'adresser? Est-ce à moi de l'entendre?
Mylord, y pensez-vous?....

HASTINGS.

Pardonnez! qu'ai-je fait?....
Ma bouche a malgré moi révélé ce secret.
Ne vous offensez pas d'un aveu téméraire....
Je serais trop puni s'il pouvait vous déplaire;
Madame, un peu d'espoir me sera-t-il permis?...
Acceptez-vous mes soins contre vos ennemis?
Engagé sous vos lois par l'amour le plus tendre,
Si j'obtiens le retour que mon cœur ose attendre,

Vous me verrez soigneux d'adoucir vos chagrins,
De vos jours ténébreux faire des jours sereins.

LÉNORE.

N'abaissez point vos yeux sur une infortunée
Qu'à des pleurs éternels le ciel a condamnée.
Mon partage est la peine et l'amer repentir;
Votre faveur jamais ne m'en peut garantir.
Qu'une heureuse beauté, digne de votre hommage,
Par les nœuds de l'hymen à son sort vous engage;
Mylord, soyez heureux; pour moi, je dois souffrir,
Et dans l'obscurité me cacher, et mourir.

HASTINGS.

Ah! cessez de tenir ce funeste langage:
Oui, ce sombre chagrin, ce douloureux nuage
Qui couvre votre front d'une aimable langueur,
Vous prêtent un attrait encor plus séducteur.
Ah! toutes les beautés qu'à la cour on nous vante
Vous envieraient le charme et la grace touchante
Dont vos yeux font sentir l'invincible pouvoir....
Je vous le dis encor.... donnez-moi quelque espoir....

LÉNORE.

Ce serait vous tromper, et j'en suis incapable.
J'ai vécu trop long-temps égarée et coupable;
Et je demande au ciel de me priver du jour,
Plutôt que dans mon sein naisse un nouvel amour.
On ne peut remonter à la sainte innocence;
Mais cesser de faillir est en notre puissance.
De grace, abandonnez, mylord, cet entretien;

Parlons de vos bienfaits.

HASTINGS.

Que sont-ils? Presque rien.
Près de toi je ne veux sentir que mon ivresse;
De quoi puis-je parler, sinon de ma tendresse?
Accepte les serments que je fais à tes pieds....
Je jure d'être à toi....

(Il se met à ses genoux.)

LÉNORE.

Mylord, vous m'effrayez!
Quel est votre dessein?....

HASTINGS.

Que mon ame est émue!
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue;

(Il lui prend la main.)

Que j'obtienne à l'instant le plus doux des aveux....
Ne le refuse pas.... il le faut.... je le veux....

LÉNORE.

Que dites-vous?

HASTINGS.

C'est trop me tenir en balance.....

LÉNORE.

Quoi, mylord, vous iriez jusqu'à la violence?...

HASTINGS.

Si vous ne m'engagez à l'instant votre foi,
Si vous ne permettez....

LÉNORE, s'écriant.

O ciel! secourez-moi!

SCÈNE V.

HASTINGS, VANTHOL, LÉNORE.

VANTHOL.

J'entends vos cris. J'accours. Que voulez-vous, madame?

LÉNORE.

C'est vous? défendez-moi. J'ai la terreur dans l'ame.

VANTHOL.

Mylord oublierait-il que l'on doit respecter
Un sexe aimable et faible, et non l'épouvanter?

HASTINGS, à Vanthol.

Qui t'amène en ce lieu?

VANTHOL.

Mon devoir et mon zèle;
Et vous approuverez un serviteur fidèle.

HASTINGS.

Qui? moi? Sors à l'instant.

(Lénore fait un mouvement qui ordonne à Vanthol de rester.)

VANTHOL.

Je ne veux point sortir;
Et ce n'est pas à vous que je dois obéir.

HASTINGS.

Sais-tu bien qui je suis, misérable?

VANTHOL.

Peut-être
Devrais-je en ce moment ne pas vous reconnaître;

Mais, par malheur pour vous, je n'en saurais douter:
Vous êtes lord Hastings.

HASTINGS.

Oui; songe à redouter
Mon pouvoir et mon nom; respecte la distance
Que mettent entre nous mon rang et ma naissance.

VANTHOL.

Je considère peu la naissance et le rang,
Quand le vice corrompt la noblesse du sang.
Je suis un vieux soldat; j'ai servi ma patrie;
Seul, j'ai conquis ma gloire, et ne l'ai point flétrie.

HASTINGS, à Lénore.

Je commence à le voir; ce valet insolent
Est moins un protecteur ici qu'un surveillant:
Quelque rival heureux, que sans doute on préfère,
A placé près de vous cet honnête émissaire,
Pour être instruit par lui de tous vos sentiments,
Surtout pour avoir soin d'écarter les amants.

VANTHOL, à lord Hastings.

Insulter la faiblesse, au gré de vos caprices,
C'est lui vendre trop cher, mylord, quelques services.

HASTINGS.

Malheureux!... sors, te dis-je, ou crains que ma fureur....

(Hastings met la main sur la garde de son épée; Vanthol en fait de même.)

VANTHOL, avec calme.

Voudriez-vous, mylord, me faire cet honneur?
Mais ce n'est pas ici le moment ni la place.

Sortez, et je vous suis.

HASTINGS.

A-t-il assez d'audace?

Il m'ose provoquer!....

VANTHOL.

Non, mais je me défends.

Reprenez, s'il se peut, le calme de vos sens.

Vous me faites pitié.

LÉNORE.

Mylord, daignez m'entendre.

HASTINGS.

A de pareils affronts je n'ai pas dû m'attendre;

(à Vanthol.)

Je saurai les punir, et t'apprendre une fois

Et ce que peut un lord, et ce que tu lui dois.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LÉNORE, VANTHOL.

LÉNORE.

Ah! que je crains pour vous son pouvoir, sa colère!

Il voudra se venger, n'en doutez pas, mon père.

Car mon cœur veut ainsi vous nommer désormais.

L'orgueil humilié ne pardonne jamais.

VANTHOL.

J'ai fait ce que j'ai dû. Je brave sa puissance.

Le ciel protégera l'honneur et l'innocence.

Cependant puis-je ici vous parler sans détour ?
Me le permettez-vous ?

LÉNORE.

Même au sein de la cour,
Au temps de mes erreurs, d'illusions nourrie,
On me vit repousser ou fuir la flatterie;
Je dois craindre, et pourtant j'aime la vérité;
Et vous pouvez la dire en toute liberté.

VANTHOL.

Eh bien! si des erreurs qui vous ont enivrée
Par un heureux réveil vous êtes délivrée,
Si, dessillant vos yeux, un pur et nouveau jour
Vous éclaire et vous guide en ce noble retour,
Fuyez la cour, fuyez l'air que l'on y respire :
A tromper, à corrompre en ces lieux tout conspire.
Je juge par Hastings de tous ces courtisans,
Modèles dangereux de vices séduisants;
Redoutez leur approche, elle est contagieuse.
De l'honnête Belmour l'amitié précieuse
Vous offre une retraite à l'abri des malheurs,
Où vous attend la paix et l'oubli des douleurs.
Ah! si vous m'en croyiez!.... mais ce conseil sincère
Peut-être vous paraît trop dur et trop sévère;
Et vous ne voudrez pas, pour un triste séjour,
Vous bannir, jeune encor, du monde et de la cour.

LÉNORE.

Qui? moi?... Que dites-vous?... Ah! partons, je suis prête.
Depuis long-temps ces lieux n'ont plus rien qui m'arrête.

Tout se montre à la cour sous un masque imposteur.
Je devais approcher demain du Protecteur;
J'espérais obtenir, grace à mon humble instance,
Contre mes ennemis, sa puissante assistance:
Mais il vaut mieux partir et subir mon destin;
J'abandonne sans peine un espoir incertain,
Et ne désire plus, confuse, humiliée,
Que d'oublier le monde et d'en être oubliée.

VANTHOL.

Ah! reprenez courage, osez vous relever;
Je ne parlais ainsi que pour vous éprouver.

LÉNORE.

Est-il vrai?

VANTHOL.

Pardonnez; j'ai voulu vous connaître,
Lire dans votre cœur: j'en ai le droit peut-être.

LÉNORE.

Ce cœur n'a point appris l'art de se déguiser;
La souffrance peut-être est près de le briser.
Vous vouliez m'éprouver; loin d'être dangereuse,
Cette épreuve pour moi peut devenir heureuse;
Votre sage conseil, par le ciel inspiré,
Peut me conduire au port que j'ai tant desiré:
Guidez-moi; je vous suis, partons à l'instant même.

VANTHOL.

Gardez ces sentiments que j'éprouve et que j'aime,
Vous passez mon espoir; mais puisque dès demain,
Vous ouvrant au palais un facile chemin,

Le prince Protecteur consent à vous entendre,
Implorez cette main qu'il s'apprête à vous tendre,
Contre vos ennemis obtenez son appui,
Que vos biens envahis vous soient rendus par lui.
Alors, loin d'une cour corrompue et servile,
Nous chercherons l'abri de quelque obscur asile.
Grace au ciel, il vous reste encore de longs jours
Dont un bonheur paisible embellira le cours:
Dieu daigne ouvrir son sein au repentir sincère,
Et de l'enfant prodigue il est encor le père.

LÉNORE.

Je le sais, et pourtant le sort que je prévoi
Fait frissonner mon cœur et me glace d'effroi.
De sinistres terreurs je me sens poursuivie;
Je crois voir s'approcher le terme de ma vie;
Mon père! Ah! s'il est vrai que je touche au trépas,
Puisse la mort du moins m'atteindre entre vos bras!
Dans quelque abîme ici je crains d'être engloutie....
Je voudrais, je l'avoue, être déja partie.

VANTHOL.

O ma fille!... j'ai peine à retenir mes pleurs!
Croyez-moi, résistez à de vaines terreurs...
La nuit vient, et sur nous étend son voile sombre...

LÉNORE.

Et ma secrète horreur redouble avec son ombre.
O vertueux vieillard, bénissez mon sommeil;
Je vous devrai la paix jusques à mon réveil;
Je m'incline en tremblant sous vos mains paternelles.

VANTHOL.

Que les anges du ciel vous couvrent de leurs ailes!
Que Dieu, que ma prière ose implorer pour vous,
Vous accorde un repos et bienfaisant et doux!
Venez, et dès demain, faisant tête à l'orage
Auprès du Protecteur poursuivez votre ouvrage;
Puis, fuyant des méchants les complots criminels,
A la conr nous ferons des adieux éternels.

LÉNORE.

Je suivrai vos conseils, c'est Dieu qui vous inspire.
Oh! combien votre voix sur mon ame a d'empire!
De mon sort désormais arbitre respecté,
Lénore entre vos mains remet sa volonté.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est dans le palais, comme au premier acte.

SCÈNE I.

ÉVÉLINA, SANDFORT derrière elle, à quelque distance.

ÉVÉLINA, à part.

Funeste jalousie, à quoi me réduis-tu?
Tu l'emportes enfin dans ce cœur éperdu;
L'amour ni l'amitié ne s'y font plus entendre:
Vengeance, exauce-moi!... Le piége va se tendre
Où mes vils ennemis tomberont enlacés;
Je ne les aurai pas vainement menacés.

(Elle fait signe à Sandford qui s'approche.)

Suis bien l'ordre, Sandford, que je vais te prescrire.
Ces pâles courtisans que le pouvoir attire,
Ces citoyens tremblants qui viennent chaque jour,
De vœux intéressés importuner la cour,
Sont librement admis; Glocestre à tous veut plaire;
Et par ambition il se rend populaire.
Mêle-toi dans la foule; et, sans te découvrir,
Prends soin que cet écrit puisse lui parvenir;

Qu'il le lise, il suffit: le reste me regarde.
Je sais ce que j'espère et ce que je hasarde.

(Plusieurs personnes entrent sur la scène, et se promènent dans le fond du théâtre en attendant l'audience du Protecteur.)

On vient : séparons-nous. Va servir mes projets.
A ce prix, cher Sandford, compte sur mes bienfaits.

(Sandford se retire dans le fond de la scène. Lénore entre.)

C'est Lénore! elle blesse et fatigue ma vue!
Sa douce voix m'irrite, et sa beauté me tue!
Rivale que je hais!... tes pleurs paieront mes pleurs;
Je serai consolée en voyant tes douleurs.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉNORE.

LÉNORE.

Vous laissâtes hier votre amie éplorée;
Et vous la retrouvez encor désespérée,
Ma chère Évélina!...

ÉVÉLINA.

Vous? combien je prends part!...

LÉNORE.

Le ciel veut m'accabler. Ce digne et bon veillard,
Qui parut devant vous, dont la voix consolante
Suspendait de mes maux la rigueur accablante,
On l'est venu saisir dans ma propre maison!
Il gémit à cette heure au fond d'une prison!...

ÉVÉLINA.

De quoi l'accuse-t-on?... quelle faute inconnue?...

LÉNORE.

Sa faute est de m'avoir contre Hastings défendue.

ÉVÉLINA.

Contre Hastings?

LÉNORE.

Je supprime un affligeant récit.
De ce lord irrité le violent dépit
Ne m'a pas fait long-temps attendre sa vengeance

ÉVÉLINA.

Vous venez, de Glocestre implorant la puissance
Lui dénoncer d'Hastings l'attentat inoui?

LÉNORE.

Ce n'est pas le moment de me plaindre de lui.

ÉVÉLINA.

Par quel ménagement?...

LÉNORE.

Lui seul pour ma défense
N'a pas craint d'employer sa touchante éloquence;
De mes persécuteurs il brava le pouvoir.
Avec étonnement Glocestre pourrait voir
Que je vinsse accuser mon défenseur lui-même.
C'est beaucoup si je puis, dans mon malheur extrême
Profitant du secours que le duc a promis,
Reconquérir mes biens sur mes fiers ennemis:
Le prince n'attend point de moi d'autre prière.
Puissé-je en obtenir cette faveur première!

Puis, sans me plaindre ailleurs, Hastings peut, s'il lui plaît,
Réparer seul le mal que seul il nous a fait;
Et je saurai peut-être, au moins j'ose le croire,
Sur son cœur généreux gagner cette victoire.

ÉVÉLINA

Sans doute vous pourrez le fléchir aisément.

LÉNORE.

Il a trop écouté son premier mouvement.

ÉVÉLINA.

Le Protecteur paraît; et sa cour l'environne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC DE GLOCESTER, RATCLIFFE, CATESBY; suite du duc, Pages, Gardes, Assemblée.

LE DUC.

Chacun peut m'approcher; qu'on n'écarte personne.
Des fidèles Anglais heureux d'être entouré,
Je leur dois la justice et je la leur rendrai.
Sur le peuple et sur moi je veux que la loi règne;
Que le faible l'implore et le puissant la craigne.

(à Ratcliffe et à Catesby.)

Vous, mylords, recueillez les placets différents
Des mains des citoyens, même des derniers rangs.
Je veux les lire tous; tous auront leur réponse.

(Ratcliffe et Catesby font ce que le duc leur a ordonné; ils parcourent l'assemblée et recueillent les placets qu'on leur présente;

Sandford s'approche de Ratcliffe, lui remet du papier et paraît lui dire quelques mots, comme pour lui faire sentir l'importance de cette adresse; ensuite il se confond dans la foule et sort.)

LÉNORE.

Quel favorable arrêt tant de bonté m'annonce!

(Se mettant à genoux et présentant au duc son placet.)

Jetez sur moi, grand prince, un regard de pitié.
Humble et faible roseau, que les vents ont plié,
Je demande un appui pour soutenir ma tête,
Et me défendre enfin des coups de la tempête.
Soyez-le, cet appui; ma vie est dans vos mains;
Un mot que vous direz fixera mes destins;
Si vous m'abandonnez, si vous m'êtes sévère,
Un affreux désespoir finira ma misère.

LE DUC.

Madame, levez-vous. Je connais vos chagrins:
Hier ils m'ont été révélés par Hastings;
Il vous est dévoué, je le conçois sans peine.
Votre démarche ici n'aura point été vaine:
Pour lord Hastings, pour vous, j'emploîrai mon pouvoir;
Comptez sur moi, madame; emportez cet espoir.
Allez. De la beauté j'aime à sécher les larmes.

LÉNORE.

O vous, qui dissipez mes mortelles alarmes,
Que le ciel vous protége, et de vos nobles jours,
Grand Prince, qu'il conserve et bénisse le cours!

RATCLIFFE, bas au duc.

Mylord, on me remet un avis d'importance

Dont je dois à l'instant vous donner connaissance.
Il y faut du secret.

LE DUC, bas à Ratcliffe.

Du secret, dites vous?
De quoi s'agit-il donc?

(à Lénore.)

Madame, laissez-nous.
Bientôt vous sentirez l'effet de ma promesse.

(Lénore salue humblement le Protecteur, et sort appuyée sur Évélina.)

LE DUC, haut.

Ratcliffe, Catesby, que l'audience cesse,
Faites sortir.

(On congédie la foule des citoyens présents. Le duc reste avec Ratcliffe, Catesby, et des gardes au fond de la scène.

Eh bien! quel est donc cet avis?
Voyons...

RATCLIFFE.

Un inconnu dans mes mains l'a remis,
Et puis s'est tout à coup hâté de disparaître;
Je ne l'ai pas revu.

LU DUC.

Serait-ce quelque traître?

RATCLIFFE.

Je ne le pense pas.

LE DUC, lisant.

A mylord Protecteur.
« Apprenez un fatal mystère

« Dont j'ai pour vous servir percé la profondeur.
« Lord Hastings, dont l'appui vous est si nécessaire,
« Consentirait sans peine à vous nommer son roi,
« A mettre dans vos mains le sceptre d'Angleterre;
« Mais la beauté qu'il aime et dont il suit la loi
« Embrasse le parti contraire.
« Fidèle au souvenir d'Édouard votre frère,
« Lénore maintenant dévouée à ses fils,
« Force Hastings de s'unir avec vos ennemis.
« Séparez-le de sa maîtresse,
« Rompez de leur amour le funeste lien;
« Et ce lord, affranchi d'une indigne faiblesse,
« Sera de vos projets le plus ferme soutien.

(à Ratcliffe et à Catesby.)

Qu'en dites-vous, mylords? Cette main qui se cache
Et qui, si je l'en crois, à me servir s'attache,
Est-ce une main amie, et devons-nous penser
Qu'Hastings dans mes desirs songe à me traverser?
Il me paîrait bien cher sa folle résistance.

CATESBY.

Ah! devez-vous le voir d'un œil de défiance,
Seigneur? lui seul pourrait contrarier vos vœux,
Je le sais; on le craint; ses amis sont nombreux;
Et sa volonté ferme et son cœur indomptable,
Comme chef de parti, le rendraient redoutable;
Mais, sans doute, éclairé sur ses vrais intérêts,
Hastings de son crédit soutiendra vos projets.
Puisse-t-il n'éprouver jamais votre colère!

RATCLIFFE.

On connaît pour Hastings notre amitié sincère,
Catesby; comme vous je suis persuadé
Que le prince par lui se verra secondé;
Quoiqu'il parle souvent avec trop d'arrogance,
Que des fils d'Édouard il chérisse l'enfance,
Et promette tout haut de leur servir d'appui,
Il sait trop bien, seigneur, que c'en est fait de lui,
Au premier mot sorti de votre bouche auguste.
Ce que vous ordonnez ne saurait être injuste;
Et, quoique nous l'aimions, s'il ne veut vous servir,
Nous saurons nous résoudre à le laisser périr.

LE DUC.

Oui, d'Hastings sans regret vous verriez le supplice;
Quoiqu'il soit votre ami, vous loûriez ma justice?
Noble fidélité! dévoûment généreux!
Le voici, cet Hastings, qu'on croit si dangereux.
Je vais l'entretenir; s'il ourdit quelque trame,
Je la découvrirai dans le fond de son ame;
Ne vous éloignez pas; laissez-moi lui parler.
Un signe auprès de moi pourra vous rappeler.

(Ratcliffe et Catesby se retirent au fond de la scène.)

SCÈNE IV.

LE DUC, HASTINGS.

LE DUC.

Mylord, j'ai vu tantôt votre belle affligée;

Quand vous ne l'auriez pas près de moi protégée,
Ses pleurs et sa beauté lui gagnaient mon appui;
Mais c'est vous que je veux obliger aujourd'hui;
Son sort dépend de vous, décidez-en vous-même.

HASTINGS.

Quoi! vous m'accorderiez cette faveur extrême!

LE DUC.

J'espère en vous servant que je sers un ami.
Parlons à cœur ouvert. L'État mal affermi
Semble, vous le voyez, incliner vers sa chute;
Aux coups des factions ce grand corps est en butte.
Vous connaissez, Hastings, nos communs ennemis;
Complotant en secret, et par le crime unis,
Tous ces obcurs parents d'une femme hautaine,
Que mon frère a voulu parer du nom de reine,
Mais que nos saintes lois repoussent de ce rang,
Méditent notre perte, ont soif de notre sang.
Il faut les prévenir; il faut qu'une main prompte
Saisisse un grand pouvoir qui les frappe et les dompte;
Vous joindrez-vous à moi pour les faire trembler?
Ou voulez-vous tous deux nous laisser accabler?
Je vous estime, Hastings, j'aime votre franchise;
Et consens qu'aujourd'hui votre avis me conduise.
Parlez-moi librement.

HASTINGS.

Eh! que vous dire, hélas?
Allons-nous retomber dans nos sanglants débats?
Veut-on éterniser par des guerres nouvelles,

De Lancastre et d'York les fameuses querelles?
Ah! prince, loin de nous ces horribles malheurs!
De la patrie en deuil séchez enfin les pleurs;
Je sais que les parents, les amis de la reine,
Ont long-temps contre moi fait éclater leur haine;
Plusieurs peut-être encor, nourrissent, dans leurs seins,
De leur ressentiment les restes mal éteints.
Pour moi, de leurs fureurs étouffant la mémoire,
A les leur pardonner je veux mettre ma gloire;
Mon cœur n'entretient point de longue inimitié;
A l'intérêt commun j'ai tout sacrifié.
Vous voulez qu'on vous parle un langage sincère?
Eh bien rappelez-vous le jour où votre frère,
Où le noble Édouard, roi clément et chéri,
Que le ciel irrité nous a trop tôt ravi,
Sur son lit de douleurs, quand la mort effrayante
Était près de frapper sa tête défaillante,
Ranimant les accents de sa touchante voix:
« Je vous parle, dit-il, pour la dernière fois;
« Faites grace à mon peuple, en abjurant vos haines;
« De longs torrents de sang ont épuisé ses veines;
« Qu'il goûte enfin la paix sous un règne plus doux;
« Conservez ma mémoire. Aimez-vous, aimez-vous. »
Il reçut de nous tous cette sainte promesse;
Vous-même, je vous vis, pénétré de tendresse,
Flatter Élizabeth, et, domptant votre cœur,
Lui prodiguer les noms et de reine et de sœur.

LE DUC.

Aux desirs d'un mourant il fallait bien complaire;

J'obéissais au roi, je cédais à mon frère;
Dans un pareil moment que peut-on refuser?
Mais ce n'est plus le temps, Hastings, de s'abuser:
Le volcan est tout près de vomir l'incendie;
Sur des fronts déguisés je lis la perfidie;
Nos orgueilleux barons, avides de pouvoir,
Veulent dicter des lois, et non en recevoir.
On s'observe, on murmure; on projette, on conspire;
Il faut une main ferme au timon de l'empire,
Terrible aux factieux, hardie à les punir;
Ce n'est pas un enfant qui peut les contenir.

HASTINGS.

Mais cet enfant, mylord, est sous votre tutelle;
La puissance en vos mains s'évanouira-t-elle?
Vous avez peu de temps sans doute à la garder,
Et ce n'est qu'un dépôt qu'il vous faudra céder.
De notre jeune roi l'aimable adolescence
N'a point jusqu'à ce jour démenti sa naissance:
Elle promet un règne et juste et glorieux;
Édouard-Trois, qu'il compte au rang de ses aïeux,
Grand prince, dont l'Anglais respecte la mémoire,
Commanda, combattit, remporta la victoire,
Quand trois lustres à peine avaient coulé pour lui;
Son digne rejeton le remplace aujourd'hui;
Il achève le cours de sa treizième année;
De son couronnement avancez la journée;
Montrez au peuple entier son jeune souverain:
Sa grace, sa beauté, son front noble et serein,
Son courage naissant dans un âge encor tendre,

Forceront doucement tous les cœurs à s'entendre.
Actif, industrieux, le peuple veut la paix;
C'est nous qui la troublons; ce sont nos intérêts,
C'est notre ambition qui déchaîne la guerre;
Les passions des grands font les maux de la terre.

LE DUC.

Il est vrai, cher Hastings, je pense comme vous;
Je voudrais m'immoler pour le salut de tous;
J'adore mon pays; le troubler est ma crainte;
A nos antiques lois porter la moindre atteinte
Serait à la révolte offrir des aliments.
On sait pour mes neveux quels sont mes sentiments.
Je les aime et je veux protéger leur enfance;
Mais un vice réel s'attache à leur naissance;
C'est la cause des mœurs qu'on invoque contre eux;
On fait parler du ciel les décrets rigoureux,
On les nomme tout haut les fils de l'adultère;
Lorsqu'au trône Édouard faisant asseoir leur mère,
L'honora d'un amour, trop souvent partagé,
Avec une autre épouse il était engagé;
Et de nos saints docteurs la divine science
A de ces deux hymens marqué la différence:
Le premier seul subsiste, et le second n'est rien;
Les fruits infortunés d'un scandaleux lien,
Marqués du sceau fatal de la honte et du crime,
N'auront jamais au trône aucun droit légitime;
Ces discours sont reçus comme des vérités.
Que ferai-je?... Faut-il, pour des droits contestés,

Pour une cause injuste et que le ciel condamne,
Verser encor du sang, m'armer d'un fer profane;
Rejeter la patrie en des périls nouveaux,
Et répandre sur elle un déluge de maux?
Qu'en dites-vous, Hastings? quelle est votre pensée?

HASTINGS.

Mon choix est fait, mylord; ma conduite est tracée.
L'honneur et le devoir me touchent beaucoup plus
Que des bruits mensongers, méchamment répandus.
Vainement les agents de quelque intrigue obscure
Voudraient accréditer une lâche imposture;
On sait, et c'est un fait depuis long-temps prouvé,
Que le premier hymen ne fut point achevé,
Que jamais Édouard n'en accepta la chaîne,
Qu'il était libre enfin lorsqu'il choisit la reine;
Aujourd'hui qu'il n'est plus, je dois voir et je voi
Dans l'aîné de ses fils mon légitime roi:
Du royal héritage ainsi la loi dispose;
Sur cet ordre constant l'État entier repose;
Quel factieux pourrait lui disputer ce rang?
Au prix de tous mes biens, au prix de tout mon sang,
Je voudrais sur son front fixer le diadème;
Et je le défendrais, mylord, contre vous-même.

LE DUC.

Contre moi?

HASTINGS.

Je m'emporte; un juste sentiment
S'échappe de mon cœur un peu trop vivement.

Cette chaleur, mylord, ne vous fait point d'offense;
De vos neveux vous-même embrassant la défense,
Vous serez, j'en suis sûr, leur plus ferme soutien,
Et de notre pays le meilleur citoyen.

LE DUC.

C'est assez, cher Hastings, j'ai voulu vous entendre,
Savoir de votre part à quoi je dois m'attendre:
Je le sais, il suffit, et cette fermeté,
Pour le sang de vos rois cette fidélité,
Cette justice, enfin, sont des vertus que j'aime,
Et je songe qu'Hastings me servirait de même,
Si quelque jour (le ciel veuille me l'épargner!)
Je me trouvais réduit au malheur de régner.

HASTINGS.

Ah! vous n'en doutez pas. Votre auguste naissance
Peut vous donner un jour la royale puissance;
Je suis loin aujourd'hui de former de tels vœux,
Et mon cœur et mon bras sont dus à vos neveux.
Mais si jamais le ciel au trône vous appelle,
De vos sujets alors je suis le plus fidèle.

LE DUC.

Ami, viens dans mes bras... mon doute est éclairci.
A te faire expliquer j'ai du moins réussi.
Dans le fond de ton cœur j'avais besoin de lire;
T'éprouver fut le but de ce que j'ai pu dire;
D'après notre entretien, mes projets arrêtés,
Plutôt que tu ne crois, seront exécutés.
Bonjour, Hastings.

(Le duc se retire au fond du théâtre avec Ratcliffe et Catesby.)

HASTINGS, sur le devant de la scène.

O ciel! ai-je été trop sincère?
Le duc l'est-il lui-même?.... En ses bras il me serre,
Et pourtant quels regards il a jetés sur moi!
Mais mon cœur est en paix; je fais ce que je doi.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE DUC, RATCLIFFE, CATESBY.

LE DUC, s'adressant à ses deux confidents qu'il ramène sur le devant de la scène.

Il se montre inflexible et parle en téméraire;
Et peut-être il rendra sa perte nécessaire.
Faites venir Lénore; Hastings l'aime; aujourd'hui
Je puis par elle encore obtenir tout de lui;
Mais mon dessein est pris: s'il persiste, qu'il tremble.
Dans deux heures ici que le conseil s'assemble.
Hatons-nous vers le but de mon noble desir:
La couronne est à moi, si j'ose la saisir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est toujours au palais; mais le théâtre représente la salle préparée pour le conseil.

SCÈNE I.

LE DUC, RATCLIFFE, CATESBY.

LE DUC.

Vous savez mes projets; les avez-vous servis?
Mes ordres par tous deux ont-ils été suivis?

RATCLIFFE.

De nos dogmes sacrés j'ai vu les interprètes:
Et, sans leur révéler vos volontés secrètes,
Je les ai de Lénore entretenus long-temps.
Leurs discours fastueux, leurs dehors imposants
Ne m'ont point dérobé le fond de leurs pensées.
J'ai vu les mouvements d'ames intéressées;
Des mœurs et des vertus ces orgueilleux vengeurs
D'une femme trop faible attaquant les erreurs,
Poursuivent sans pitié sa coupable conduite,
Afin de s'enrichir par leur âpre poursuite;
Ils ont saisi ses biens; et, pour les retenir,

Leur avare rigueur s'apprête à la punir.

LE DUC.

Si Lénore le veut, je saurai la défendre;
D'elle-même aujourd'hui son destin va dépendre:
Selon qu'elle sera pour nous ou contre nous,
Je puis la leur livrer ou détourner leurs coups.
Vous, au sujet d'Hastings, qu'avez-vous à m'apprendre,
Catesby?

CATESBY.

Des secrets qui pourront vous surprendre.
Parmi vos serviteurs, parmi vos courtisans,
Hastings a des amis, de zélés partisans;
On a sur lui les yeux; on l'aime, on le révère;
On vante ses talents, sa probité sévère,
Son noble attachement pour le sang de ses rois;
De vos neveux Hastings met en avant les droits,
Et sans doute en secret son ame est un peu vaine
De leur servir d'appui, de protéger la reine,
De contrebalancer enfin votre pouvoir,
En feignant de remplir un généreux devoir.
Mais de l'ambition suivant la loi commune,
Il travaille en secret à sa propre fortune.
A la suite d'Hastings, le comte de Derby,
Buckingham et Norfolk, et l'évêque d'Ély,
Attendent son succès, le préparent peut-être;
Voilà jusqu'à présent ce que j'ai pu connaître.

LE DUC.

Est-ce tout, Catesby? j'en attendais bien plus.

Crois-tu que leurs projets ne me soient pas connus?
Plus d'un secret agent qui dans leurs rangs se mêle,
Admis à leurs complots, soudain me les révèle.
Mais, crois moi, leurs desirs, leurs efforts seront vains;
Il importe d'abord de s'assurer d'Hastings;
Lénore le gouverne, et doit nous en répondre;
Sinon, je veux tous deux les perdre et les confondre.
J'oserai dévoiler des mystères affreux,
De noirs enchantements, des complots ténébreux,
Les esprits infernaux évoqués pour me nuire;
Devant la haute cour, où je le puis traduire,
Cet orgueilleux Hastings ne saurait échapper
Au coup que je médite, et qui doit le frapper.
Ce grand chef abattu, vous verrez ses complices
Venir impudemment me vanter leurs services,
Me jurer qu'en secret ils me gardaient leur foi,
Qu'ils trahissaient Hastings et ne servaient que moi.
Tout en les méprisant, je feindrai de les croire,
Et leur donnerai part aux fruits de ma victoire.
Voici l'instant d'agir. Il faut dans le danger
Affronter la tempête, et ne rien ménager.
Maîtrisons la fortune en redoublant d'audace,
Et que le coup toujours précède la menace.
Mais Lénore paraît, je veux l'entretenir.
Eloignez-vous.

(Ratcliffe et Catesby se retirent dans le fond de la scène.)

SCÈNE II.

LE DUC, LÉNORE.

LE DUC.

Madame, il doit vous souvenir
Des promesses qu'ici j'ai bien voulu vous faire;
Je dois vous les garder, mais on vous est contraire;
Des hommes respectés font entendre leur voix,
Et s'arment contre vous de rigoureuses lois;
Ils veulent vous soumettre à de terribles peines;
Leurs déclamations, leurs plaintes seront vaines:
Je ne laisserai pas leurs projets s'achever,
Et de vos ennemis je songe à vous sauver.

LÉNORE.

Ah! mylord, quand pour moi votre indulgence éclate,
Mon ame la ressent et n'en est point ingrate;
Les bénédictions d'un tendre et faible cœur
De peines accablé, brisé par la douleur,
Sont, hélas! le seul prix que je puisse vous rendre;
Qu'ai-je fait cependant? et pourrait-on m'apprendre
Comment mon triste sort, digne objet de pitié,
Excite tant de haine et tant d'inimitié?

LE DUC.

Pour moi, j'aime à penser qu'on vous fait injustice;
Et, lorsque je vous tends une main protectrice,
De vos bons sentiments je me crois assuré.

Il est des factieux dont l'esprit égaré
Songe à troubler l'état par de coupables brigues.
Vous ne vous mêlez point dans toutes ces intrigues,
Vous êtes étrangère à leurs lâches complots.
On a semé pourtant des bruits que je crois faux:
On dit que vous servez avec assez d'adresse
Un parti qui se cache et qui vous intéresse;
Que même certains lords se laissent gouverner
Aux conseils qu'en secret vous osez leur donner.

LÉNORE.

On a pu me noircir d'une telle imposture!
O ciel! moi, malheureuse et faible créature,
Qui crains, qui fuis le monde, et qui n'en attends rien,
Que puis-je? et quel parti pourrait être le mien?
Quel lord voudrait de moi faire sa conseillère?

LE DUC.

Je veux vous adresser, Lénore, une prière.

LÉNORE.

Ah! mylord! dictez-moi vos ordres absolus.
J'obéis.

LE DUC.

Laissons-là les discours superflus.
Le noble lord Hastings est épris de vos charmes,
Il vous aime.

LÉNORE.

Il a vu mes mortelles alarmes.
Mes malheurs l'ont touché; je ne puis le nier.

LE DUC.

Pour nous près de ce lord il faut vous employer.
De nos hommes d'état la pensée unanime,
J'entends de ceux surtout que la sagesse anime
Et qui du bien public font leur première loi,
C'est que le trône attend un véritable roi,
Un prince, qui chargé de régir l'Angleterre,
Pour conserver la paix, sache faire la guerre,
Et dont la gloire, acquise au milieu des dangers,
Soit l'orgueil du pays, l'effroi des étrangers.
Lorsque des factions la fureur nous déchire,
On ne remettra pas les rênes de l'empire
Aux mains d'un faible enfant incapable d'agir,
De vouloir, et surtout de se faire obéir;
Les deux trop jeunes fils d'Édouard, de mon frère,
Ne sont point en état de remplacer leur père;
Au trône ils n'ont d'ailleurs que des droits fort douteux;
Enfin la voix du peuple a prononcé contre eux.

LÉNORE.

Hélas! que dites-vous?

LE DUC.

Cette loi nécessaire
Dans Hastings cependant rencontre un adversaire.
En secret il s'oppose à cet ordre arrêté.

LÉNORE.

Il s'oppose? est-il vrai?

LE DUC.

Son orgueil s'est flatté

D'ôter ou de donner à son gré la couronne.

LÉNORE.

Mais aux fils d'Édouard leur naissance la donne.
Hastings des opprimés est donc le digne appui!
Nos princes comme moi l'éprouvent aujourd'hui!
Daigne favoriser sa noble résistance,
O ciel! daigne à ce lord prêter ton assistance!

LE DUC.

Y pensez-vous, madame?

LÉNORE.

Hélas! pauvres enfants!
Orphelins délaissés dès vos plus jeunes ans,
Je ne puis rien pour vous, je n'ai que mes prières!
Si vous alliez tomber dans des mains meurtrières!
Il n'est souvent qu'un pas dans le sort le plus beau,
Des grandeurs à l'abyme et du trône au tombeau!
Si cet affreux destin menaçait votre tête!
Si jamais des cruels osaient!...

LE DUC.

Lénore, arrête;
Penses-tu, quand tu viens mendier mes secours,
Que Richard les accorde à de pareils discours?

LÉNORE.

Je vois dans ces enfants les fils de votre frère,
De ce noble Édouard à qui je fus trop chère,
Qui me fit pour l'amour oublier le devoir,
Qui lui-même à mes pieds oubliait son pouvoir.
O ciel! combien j'aimais! combien j'étais aimée!

Je vivais en lui seul, satisfaite et charmée.
Et, pour mettre le comble à mon deuil éternel,
On veut bannir ses fils du trône paternel!
Non, je ne verrai pas ce crime détestable!

LE DUC.

Je vois trop qu'on m'a fait un rapport véritable.
Madame, écoutez-moi, je veux être obéi.
Hastings vous aime, on sait que vous régnez sur lui.
Qu'à nos projets il cesse enfin de mettre obstacle,
Qu'il cède; c'est à vous de faire ce miracle.
Songez y bien; voilà ce que je vous prescris.
Mes secours, ma faveur, vos biens sont à ce prix.

LÉNORE.

Avant que mes discours conseillent l'injustice,
Avant que d'un forfait je me rende complice,
Il n'est rien que mon cœur ne soit prêt à souffrir.
A ces infortunés, oh! que ne puis-je offrir
L'appui d'un grand pouvoir, d'une richesse immense,
Et des milliers de bras armés pour leur défense!
Vous aimiez votre roi, vous en étiez chéris;
Anglais, braves Anglais, levez-vous pour ses fils!

LE DUC.

Oses-tu me braver? malheureuse insensée!
Quand d'affreux châtiments ta tête est menacée,
Quand moi seul, tu le sais, je puis t'en affranchir?
Mais sous ma volonté commence par fléchir,
Et réponds moi d'Hastings; ce moment seul te reste.

LÉNORE.

Puissé-je être soumise au sort le plus funeste,

Ne plus trouver d'asile en ma propre maison,
Languir dans les horreurs d'une étroite prison,
Subir la faim, la soif, l'opprobre, les injures,
Porter le poids des fers, endurer les tortures,
Plutôt que de servir l'exécrable dessein
De dépouiller le faible et perdre l'orphelin!

LE DUC.

C'en est trop; tu le veux; tu seras satisfaite.
Avancez, Catesby; vous, gardes, qu'on l'arrête,
Oui, Lénore elle-même et qu'elle aille à l'instant
Chercher au tribunal la peine qui l'attend.
Que de nos saintes lois les ministres suprêmes
Sur ce coupable objets lancent leurs anathêmes!
Contre moi, la rebelle! elle ose s'élever!
Je ne me laisse pas impunément braver.
Emmenez-la.

LÉNORE, se mettant à genoux.

Grand Dieu! tu lis dans mes pensées!
Tu vois mon repentir de mes fautes passées;
Si tu veux aujourd'hui de mon égarement
Faire tomber sur moi le juste châtiment,
Je me soumets, j'attends tes rigueurs vengeresses:
Puisse ma pénitence expier mes faiblesses!
Mais contre l'oppresseur, mais contre le puissant,
Dieu juste, que ta main protége l'innocent!

LE DUC.

Elle a voulu périr; eh bien! qu'elle périsse.

(Catesby et les gardes emmènent Lénore.)

LE DUC, à Ratcliffe.

Que le conseil, Ratcliffe, ici se réunisse,
Qu'il entre. Je le veux moi-même présider.
Les destins de l'état doivent s'y décider.

SCÈNE III.

LES MÊMES.

(Ratcliffe fait entrer les membres du conseil, le comte de Derby, Buckingham, l'évêque d'Ély, plusieurs autres évêques, Norfolk, Hastings, et autres lords et conseillers.)

LE DUC.

Prenez place, vous tous en qui l'expérience,
Les lumières, l'honneur fondent ma confiance.
(Le duc et les membres du conseil prennent place, le duc continue.)
Vous savez le motif qui vous a rassemblés.
Prêtez l'oreille, et vous, noble évêque, parlez.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY, se levant.

Élevons vers le ciel nos cœurs et nos prières,
Et du divin esprit implorons les lumières.
Tout pouvoir vient de Dieu, mylords, et dans ses mains
Il tient le sort des rois, ces maîtres des humains.
Leurs trônes ne sont point à l'abri du tonnerre;
Dieu les frappe souvent pour avertir la terre.
Nous pleurons un monarque humain, religieux;
Il défendit l'Église, et sa place est aux cieux.
Son jeune fils s'élève, et comme ses ancêtres

Cher au seigneur, docile à la voix de ses prêtres,
De nos autels sacrés maintenant la splendeur
Dans la piété seule il mettra sa grandeur.
Le temps vient où du temple ornant l'auguste enceinte,
Nous irons sur sa tête y verser l'huile sainte,
Et consacrer ainsi par la religion
Ses légitimes droits au trône d'Albion.
Mais du sacre royal la pompe solennelle
Au jour le plus prochain se célèbrera-t-elle?
Ou bien de quelque temps la faut-il différer?
C'est sur quoi vous devez, mylords, délibérer.
(il se rassied.)

RATCLIFFE.

On sait pour nos Yorks mon dévoûment sincère;
Des deux roses on sait celle que je préfère;
La blanche est mon seul guide et mon seul étendard;
Quant au couronnement de ce jeune Édouard,
Personne plus que moi par ses vœux ne l'appelle;
J'aspire à célébrer une fête si belle.
Mais je vois de l'état le trésor appauvri,
Et par nos longs malheurs dans sa source tari,
Aux plus pressants besoins ne suffire qu'à peine,
Des revenus du fisc la rentrée incertaine.
Dans ce temps de détresse irons-nous à grands frais
D'une pompe brillante ordonner les apprets,
Et faire par l'éclat de fêtes magnifiques
Une espèce d'insulte aux misères publiques?
Il faudra, des tributs agravant le fardeau,

Écraser les sujets sous un tribut nouveau,
D'un surcroît de dépense effet inévitable !
Si nous ne l'épargnons au peuple qu'il accable,
Prenons au moins du temps ; ce jour peut s'éloigner ;
Édouard est d'ailleurs bien jeune pour régner ;
Attendons que les ans et les progrès de l'âge
Développent les dons qu'il reçut en partage.
Quand du sceptre ses mains pourront porter le poids,
Qu'il nous gouverne alors et nous dicte ses lois ;
Et, revêtant un titre avoué du ciel même,
Comme l'oint du seigneur qu'il monte au rang suprême.
En attendant laissons à mylord Protecteur
Les soins de la puissance et de notre bonheur.

HASTINGS.

Je suis d'un autre avis ; tout haut je le déclare.
Oui, mylords, qu'au plutôt le sacre se prépare ;
Pour l'intérêt public nous devons le hâter ;
Ils est des factieux (on n'en saurait douter)
Qui veulent, s'écartant des lois de nos ancêtres,
Bouleverser l'état pour s'en rendre les maîtres ;
Ils agissent déja quand nous délibérons.
Trop tard à leurs projets nous nous opposerons,
Lorsque, levant le masque et frappant leurs victimes ;
Il auront assuré le succès de leurs crimes.
Vous pouvez tous savoir que ces ambitieux
Sèment contre le roi des bruits injurieux,
Que, voulant de ses mains arracher la puissance,
Ils osent attaquer et noircir sa naissance,

Et méconnaître en lui le fils et l'héritier
D'un roi que ses vertus nous rendront tout entier.
Mais j'ai les yeux ouverts sur leurs basses intrigues;
Les auteurs quels qu'ils soient, de ces honteuses ligues
Me trouveront toujours incapable d'effroi,
Amant de ma patrie et fidèle à mon roi.

BUCKINGHAM.

Tel est de lord Hastings le noble caractère.
Mais mylord Protecteur veut-il toujours se taire,
Quand nous desirons tous qu'il daigne s'expliquer?

NORFOLK.

Oui. Mylord n'a-t-il rien à nous communiquer?

LE DUC.

Mylords, je vois en vous une assemblée illustre;
L'Angleterre vous doit et sa force et son lustre;
C'est par vos seuls avis que je veux me guider;
Voici ce qu'avant tout je dois vous demander.
Si parmi les Anglais il était des perfides,
Dans l'ombre et le secret tramant des parricides,
Employant la magie et ses mortels venins,
S'alliant aux démons pour perdre les humains!
Vous savez trop combien, dans nos temps déplorables,
Se sont multipliés ces crimes exécrables!
On a chez nos voisins vu des princes fameux
Coupables artisans d'enchantements affreux,
En faisant lentement fondre une cire impie,
Du premier des Valois faire pâlir la vie.
S'il était parmi nous de ces hommes pervers,

Capables d'emprunter le secours des enfers;
Si leur art ténébreux, leurs puissants sortiléges
Tournaient contre mes jours leurs efforts sacriléges;
Si j'éprouvais déja par de vives douleurs
Des sorts qu'ils m'ont jetés les effets destructeurs;
Si je sentais languir mes forces défaillantes,
Comment puniriez-vous ces horreurs insolentes?

HASTINGS.

De notre jeune roi vous êtes le gardien,
Protecteur de l'état et son premier soutien:
Attenter sur vos jours, nuire à votre personne,
C'est trahir, c'est blesser la majesté du trône :
C'est mériter la mort.

RATCLIFFE.

Les plus cruels tourments
Pour ce crime seraient de trop doux châtiments.

LE DUC.

Et! bien! il est trop vrai (mon honneur vous l'atteste)!
Qu'un parti furieux qui me craint, me déteste,
La veuve de mon frère et ses lâches parents,
Ignobles parvenus, sortis des derniers rangs,
Et des femmes sans mœurs, l'adultère Lénore,
Des traîtres qu'au besoin je nommerais encore,
Ont des enchantements emprunté le secours
Pour éteindre à jamais le flambeau de mes jours;
De leur lâche attentat, de leurs noirs maléfices
Voulez-vous à l'instant avoir de surs indices?
Voyez ce bras flétri, livide, desséché;

Comme un rameau du tronc par la foudre arraché,
Tombe et meurt, n'ayant plus de sève ni de vie.
Voilà ce qu'a produit leur infernal génie;
Et je m'aperçois trop que, gagnant tout mon corps,
Un froid lent et mortel en détruit les ressorts;
Bientôt de leurs fureurs je périrai victime;
N'en doutez pas, mylords....

HASTINGS.

S'ils ont commis ce crime,
S'ils ont pu.....

LE DUC.

Que dit-il? ai-je bien entendu?
M'oses-tu démentir?... s'ils l'ont commis, dis-tu?
Par ce doute affecté crois-tu que l'on m'abuse?
Veux-tu justifier ceux que ton prince accuse?
Eh bien! songe toi-même à te défendre, Hastings;
Oui, toi, je te connais: j'ai surpris tes desseins;
Oui, j'en ai par écrit la preuve manifeste;
Ton silence l'avoue, et ton trouble l'atteste....
Tu ne t'attendais pas à te voir démasqué;
Mais ton crime t'échappe, et ton jour est marqué;
Devant la haute cour sois prêt à comparaître:
Elle prononcera la peine due au traître.

HASTINGS.

Je n'ai point mérité, mylord, un nom pareil.

LE DUC.

Qui? toi? je m'en rapporte à l'avis du conseil.
Tout certain que je suis de ton indigne offense,

Je consens, je permets qu'on prenne ta défense.
On se tait!... tu le vois!...

HASTINGS.

Par la crainte glacés
Je vois que leurs esprits....

LE DUC.

Tais-toi, c'en est assez.
Ingrat! de mes bontés voilà la récompense!
Et que ne puis-je encor croire à ton innocence!
Je cherche la justice, et sans ressentiment
Je propose de mettre Hastings en jugement.
La haute cour fera ce que nos lois prescrivent:
Que tous ceux qui seront de cet avis, me suivent.
Qu'ils se lèvent. Je sors.

(Tous les membres du conseil se lèvent, à l'exception d'Hastings qui demeure accablé.)

LE DUC, à Hastings.

Eh bien! tous, tu le vois,
D'un commun mouvement se lèvent à la fois.
Leur noble accord rompra tes trames criminelles,
Et ton exemple au moins contiendra les rebelles.

HASTINGS, à part.

Quoi! pas un seul?... O ciel!

LE DUC.

Qu'on le garde en ces lieux.
Vous, sur le prisonnier, Ratcliffe, ayez les yeux.

(Le duc sort. Les membres du conseil le suivent.)

SCÈNE IV.

HASTINGS, RATCLIFFE, GARDES.

RATCLIFFE

J'exécute à regret un ordre si sévère;
Le prince est violent, terrible en sa colère;
Faut-il que votre ami?... car ce nom m'est permis...

HASTINGS.

Je viens en ce moment d'éprouver mes amis.
Tremblants sous le pouvoir, vendus à la fortune,
Tous ont fui du malheur la présence importune;
Tous m'ont abandonné. J'aurais dû le prévoir.
Je ne me repens point d'avoir fait mon devoir;
En dusse-je périr, je le ferais encore.
Mais toi, toi que je plains, malheureuse Lénore,
Aimable et cher objet que j'ai voulu servir,
Quel sort t'est réservé? que vas-tu devenir?
Que ma perte du moins n'entraîne pas la tienne!
Et de moi, s'il se peut, que ton cœur se souvienne;
Une larme, un soupir que j'obtiendrais de toi,
Consolera mon ombre en venant jusqu'à moi!
Je vois tous les périls où mon trépas te livre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CATESBY, autres gardes.

CATESBY.

Dans la tour à l'instant Hastings, il faut me suivre.
La haute cour s'assemble.

HASTINGS.

Et je connais mon sort.
Du conseil dans les fers, et des fers à la mort.
De mes jours, Catesby, j'ai fait le sacrifice.
Puis-je vous implorer pour un dernier service?

CATESBY.

Tout ce que mon devoir me permet d'accorder....

HASTINGS.

Tantôt à ma colère un peu prompt à céder,
J'ai signé, j'en rougis, l'ordre injuste et coupable
De jeter en prison un vieillard estimable,
A Lénore attaché, fidèle serviteur;
De cet ordre je veux révoquer la rigueur;
Avec sa liberté, que je veux qu'il reprenne,
Qu'il ait de mes remords une marque certaine;
Que je puisse en mourant, par mes derniers bienfaits,
Léguer à ses vieux jours et l'aisance et la paix.
(Il tire des tablettes sur lesquelles il écrit.)
Ces lignes feront foi de ce que je desire;
Exécutera-t-on ce que je viens d'écrire?
Me le promettez-vous?

22

CATESBY, recevant les tablettes.

J'en prends l'engagement.

HASTINGS.

Pour moi cette assurance est un soulagement.
Que ne puis-je, en ce jour qui va trancher ma vie,
Réparer les erreurs dont-elle fut remplie!
Des juges asservis peuvent me condamner;
Il en est un puissant qui daigne pardonner.
J'espère en sa bonté, si je crains sa justice.
Viens, Catesby; je sais que je marche au supplice.
Glocester va courir sur les pas des tyrans,
Et le sang sous ses mains coulera par torrents.
Je te rends grace, ô ciel! d'être à ma dernière heure;
Le crime va régner, il est temps que je meure;
O mon triste pays! reçois les pleurs d'Hastings;
C'est moi qui vais périr, et c'est toi que je plains.

(Il sort emmené par Catesby et par les gardes.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente une place publique, à laquelle aboutissent plusieurs rues. On voit, sur un des cotés, la maison d'Évélina. La porte d'entrée est un peu élevée; on y monte par trois ou quatre marches de pierre.)

SCÈNE I.

BELMOUR, VANTHOL.

BELMOUR.

Est-ce vous, cher Vanthol? rencontre inattendue!..
Comment la liberté vous est-elle rendue?...
Comment, depuis trois jours retenu dans les fers,
Échappez-vous aux maux que vous avez soufferts?....

VANTHOL.

Mes fers se sont brisés; j'ai revu la lumière;
Et j'ai su que ce lord, dont l'ame ardente et fière
Cédant au vain dépit d'un orgueil irrité,
Abusa lâchement de son autorité,
Lui-même a révoqué sa honteuse vengeance,
Et de sa propre main signé ma délivrance;
On dit qu'il s'est flatté, par des dons insultants
De me payer l'oubli de ses torts révoltants

Je n'accepterai rien, vous pouvez l'en instruire;
C'est bien assez pour moi qu'il cesse de me nuire;
Je puis lui pardonner, mais l'estimer, jamais;
Et mon mépris pour lui repousse ses bienfaits.

BELMOUR.

Aux grands, dans leur orgueil, tout paraît légitime.
De cet injuste lord si vous fûtes victime,
Sa triste fin, hélas! céleste châtiment!
Va sans doute apaiser votre ressentiment.

VANTHOL.

Quoi ?... que voulez-vous dire ?...

BELMOUR.

Un règne affreux commence;
D'un tyran odieux la fatale démence
A, par ce coup sanglant, marqué ses premiers pas.
Sa rage à ce forfait ne s'arrêtera pas.
Il a soif de régner; contre sa violence
Hastings, loin de garder un timide silence,
Des deux fils d'Édouard a réclamé les droits,
Les libertés du peuple et le maintien des lois.
Soudain sa résistance est l'arrêt de sa perte:
Avec ses vils agents Glocestre la concerte.
Un crime imaginaire au lord est imputé;
Un tribunal de sang, cruel par lâcheté,
Aux volontés du maître immolant la justice,
A livré sans pudeur l'innocent au supplice.
Hastings est leur victime; il n'est plus.

VANTHOL.

Quelle horreur!

J'oublie en ce moment son injuste rigueur....
Cependant que devient ma fille infortunée?...
Parlez-moi de Lénore et de sa destinée.

BELMOUR.

Que me demandez-vous?... je tremble d'en parler....

VANTHOL.

Vous-même par ce mot vous me faites trembler.
On vient vers nous.... Quelle est cette femme affligée?..
Dans un chagrin profond elle semble plongée....

BELMOUR.

C'est l'amante d'Hastings.... elle doit le pleurer....
Dans son palais désert seule elle va rentrer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉVÉLINA.

ÉVÉLINA, à part, et sans voir les autres personnages.)

Qu'ai-je vu?.. quel spectacle!... hélas! la malheureuse!...
Quel sombre désespoir!... quelle infortune affreuse!...
Quelle pâleur couvrait son front humilié!
Lénore!... elle se meurt!... moi, j'en aurais pitié!
Non, non! plus que jamais je sens que je l'abhorre.
Je lui dois tous mes maux....

VANTHOL, à Belmour.

Elle a nommé Lénore!..

BELMOUR.

Il est vrai.

VANTHOL.

(à Belmour.)

Parlons lui.

(à Évélina.)

Madame, pardonnez.

Vous voyez des amis inquiets, consternés!...
Du destin de Lénore êtes-vous informée?

ÉVÉLINA.

Qui ne l'est pas?.. partout l'histoire en est semée.
Son supplice est public; vous seul, vous l'ignorez.

VANTHOL.

Son supplice!..ah! grand dieu! quels monstres abhorrés,
Quels infames tyrans l'ont prise pour victime?

ÉVÉLINA.

Un bien tendre intérêt pour elle vous anime?
Vous l'avez donc aimée?.....

VANTHOL.

Et je l'aime toujours.

ÉVÉLINA.

Eh bien!... allez la voir mourante, sans secours,
Si malheureuse enfin, que moi, qui la déteste,
Je n'ai pu supporter ce spectacle funeste!...

VANTHOL.

Que dit-elle, Belmour?... De grace, expliquez-vous.
Ah! parlez... je m'attends aux plus sensibles coups.

BELMOUR.

Ami, vous demandez un récit déplorable.
Le poids d'une vengeance atroce, inexorable,

Sur la faible infortune en ce jour est tombé;
Hélas! déja peut-être a-t-elle succombé.
Puisque vous l'exigez, je vais tout vous apprendre;
Songez à rassembler vos forces pour m'entendre
Le farouche Gloeestre, aveugle en sa fureur,
Pour saisir le pouvoir, s'entoure de terreur.
Il a livré Lénore à des mains fanatiques,
A des juges imbus de maximes gothiques;
De ses biens confisqués usurpateurs pieux
Pouvait-elle trouver graee devant leurs yeux,...
Ils ont d'un vieux statut dès long-temps hors d'usage?
Dont le souvenir même est effacé par l'âge,
Fait une arme terrible et frappe, sans eourroux
L'objet que le tyran désignait à leurs coups.
Condamnée à subir, comme épouse infidèle,
Une peine qu'ils ont fait revivre pour elle,
Dans la place publique, aux portes du saint lieu,
De ses erreurs Lénore a prononeé l'aveu;
Je l'ai vue à genoux, de bure revêtue,
Ses longs cheveux épars, désolée, abattue,
Un cierge dans la main, d'une mourante voix
Dire: « ô mon Dieu!.. pardon!.. si j'ai bravé tes loix,
Le repentir me jette à tes pieds prosternée.»
Bientôt, par des soldats dans la ville traînée,
Triste et touchant spectacle!... on la livre aux regards;
Une foule inseusible accourt de toutes parts;
On s'amasse autour d'elle; on la suit en tumulte;
Quelques ames de fer lui prodiguent l'insulte;

Plusieurs sont attendris.... mais il cachent leurs pleurs,
Et leur effroi prudent commande à leurs douleurs.

VANTHOL.

Eh quoi?... l'humanité parmi nous est un crime!

BELMOUR.

Oui, telle est la rigueur du joug qui nous opprime;
Glocestre veut éteindre ou punir la pitié.
Un ordre, un ordre affreux vient d'être publié:
Que Lénore, achevant sa coupable existence,
Chez aucun citoyen ne trouve d'assistance;
Qu'on refuse à ses pleurs, qui couleront en vain,
Ce qu'obtient l'indigence, un asyle et du pain;
Qu'on la laisse mourir; sinon, que le rebelle
Éprouve un sort pareil et périsse comme elle.
Tel est du Protecteur le barbare décret;
Sa menace épouvante et chacun se soumet.

VANTHOL.

Ah! courons; sauvons-la d'une horrible torture;
Quelle loi peut changer la loi de la nature?

ÉVÉLINA, à part.

Au comble du malheur Lénore a des amis!

BELMOUR, à Vanthol.

Je vous seconderai; mon cœur se l'est promis.
Ses gardes quelquefois négligent de la suivre,
Las du funeste soin de l'empêcher de vivre...
De la servir peut-être on trouverait moyen;
Mais les cœurs sont glacés; pour elle on n'ose rien.

VANTHOL.

Ah ! la peur n'a saisi ni mon cœur ni le vôtre.
De différents côtés cherchons-la l'un et l'autre.
Nous en serons plus sûrs ainsi de la trouver,
Et nous partagerons l'honneur de la sauver.

BELMOUR.

Oui, nous concerterons nos efforts, notre zèle.
Elle vivra... grand Dieu ! conduis-nous auprès d'elle.

(Ils sortent par des côtés différents.)

SCÈNE III.

ÉVÉLINA, seul.

Ah ! sans doute au trépas ils sauront la ravir.
Au devant des dangers pour elle ils vont courir ;
Lénore est trop heureuse, et je lui porte envie !
Hastings !... Hastings n'est plus !... et j'ai tranché sa vie
C'est moi qui l'assassine !... ô tourments !... ô remords !...
Ciel vengeur !... sans mourir je souffre mille morts !
Et toi dont la beauté nous est à tous fatale,
Dis-moi, que t'ai-je fait, détestable rivale,
Pour m'ôter mon Hastings et pour t'en faire aimer ?
C'est toi dont l'artifice a trop su le charmer !
En marchant au supplice il t'adorait encore !...
En mourant, je le sais, il a nommé Lénore !...
Sa dernière pensée, au lieu d'être pour moi,
Fut un dernier parjure et s'échappa vers toi !
Ah ! qu'avec son amant la cruelle périsse !
Ils n'ont que trop tous deux mérité leur supplice...

Je ne me repens point de les avoir punis.
Mais dans la mort peut-être ils seront réunis...
Ah! s'il en est ainsi, ma vengeance est trompée...
Mais quoi?... d'accents plaintifs mon oreille est frappée!
C'est Lénore!... écoutons... je me fais des plaisirs
D'épier ses douleurs... de compter ses soupirs.

(Elle se retire dans le fond de la scène.)

SCÈNE IV.

LÉNORE, ÉVÉLINA.

LÉNORE revêtue d'une robe de bure, les cheveux épars, les pieds nus, dans le plus grand désordre, pâle et mourante. Elle entre par le milieu de la scène, sans voir Évélina.

Soumettons-nous, mon ame, et souffrons sans murmure;
Le ciel m'a réservé l'épreuve la plus dure,
Pour me faire expier mes coupables erreurs;
Soumettons-nous, mon ame, acceptons ces douleurs.
Frappe, frappe, ô mon Dieu! redouble mes souffrances,
Si tu mets à ce prix l'oubli de mes offenses!
L'excès de mes tourments doit en hâter la fin.
La honte, la fatigue et la soif et la faim
Ont brisé les ressorts de mon ame abattue.
La mort, la mort s'avance, et chaque instant me tue.

(Elle aperçoit Évélina.)

Que vois-je?... Évélina!... Chère amie!... Ah! c'est Dieu,
C'est Dieu dont la bonté vous amène en ce lieu...
Sauvez-moi... Mais surtout hâtez-vous, le temps presse..

Je n'ai plus qu'un moment... Vous voyez ma faiblesse...
Depuis trois jours entiers pas le moindre aliment...
A force de douleur je perds tout sentiment,
Hors la tendre amitié qui nous était commune...
J'ose la réclamer... Aidez mon infortune...

ÉVÉLINA.

Que me demandez-vous?

LÉNORE.

La vie... Un peu de pain...

ÉVÉLINA.

Lénore, vos malheurs sont grands... et je les plain...

LÉNORE.

Quels mots lents et glacés sortent de votre bouche?
Mon amie, est-ce ainsi que mon besoin vous touche?

ÉVÉLINA.

Moi? son amie!... O ciel!... Moi, qui dois l'abhorrer!...
Malheureuse!... Sais-tu qui tu viens implorer?
Connais-moi... Lis enfin au fond de ma pensée...
Vois l'amante d'Hastings, mais l'amante offensée...
Ta rivale, en un mot.

LÉNORE.

Que dites-vous? hélas!
A ce nouveau malheur je ne m'attendais pas.
Ai-je aimé lord Hastings?... ai-je voulu lui plaire?
Ah! jamais...

ÉVÉLINA.

Le parjure a reçu son salaire,
Seule, j'ai préparé, j'ai dicté son arrêt;

J'ai fait au Proteeteur rendre un avis seeret
Qui le lui désignait eomme un traître, un rebelle;
Gloeestre a fait tomber sa tête eriminelle;
De ton indigne amant tel est le juste sort:
Tu le partageras...

LÉNORE.

O ciel!... Hastings est mort!...
Il employa pour moi son crédit, sa puissance,
Et je lui dois au moins de la reeonnaissanee.
Sur le mal qu'il m'a fait le bien doit l'emporter...

ÉVÉLINA.

Perfide!... Devant moi tu l'oses regretter?...
Tu veux done irriter mes tourments et ma rage?...
Je le regrette aussi... c'est toi... e'est ton ouvrage...
Par toi j'ai tout perdu!... Ta lâehe trahison
M'a ravi mon bonheur, a détruit ma raison.
J'ai suivi les transports de mon ame égarée....
Et je meurs comme toi... Je meurs désespérée....
Tu n'as pas mes remords... Tu n'as pas mes fureurs...
Qu'ai-je fait?... J'ai commis le comble des horreurs...
Je vois le sang d'Hastings; sous mes yeux il ruisselle...
Il coule jusqu'à moi... Fuyons... Mon corps chaneelle...
Tout à coup à mes yeux le soleil s'est voilé!
La foudre gronde, éelate... Et la terre a tremblé.....
Hastings, pâle et sanglant, m'apparaît, me menaee,
Me montre les enfers, et m'y marque ma plaee...
Un abîme sans fond est prêt à m'engloutir...
O regrets douloureux!... O tardif repentir!...

La vie est un tourment affreux, insupportable...
Mourons... Mais que la mort me semble redoutable!...
N'importe... Hastings m'appelle.... et j'y cours...
(à Lénore.)
Maudis-moi.
Adieu... Je vais mourir, plus à plaindre que toi....

(Elle s'échappe, monte les degrés de sa maison, y rentre et en ferme la porte, en donnant des signes de désespoir.)

SCÈNE V.

LÉNORE.

à Évélina, (puis seule.)

Quoi! vous m'abandonnez, barbare!... Ah! je préfère
Aux remords qu'elle sent l'excès de ma misère.
Je puis du Dieu clément invoquer la bonté;
Je m'approche du terme avec tranquillité.
O mon Dieu!... je fus faible, et non pas criminelle;
Tu le sais... Mais, ô Dieu!... que ma fin est cruelle!
Tout mon corps s'affaiblit... Je ne me soutiens plus.
Irais-je encore ailleurs mendier des refus?...
Lorsque d'Évélina la rigueur me rejette,
Quelle amie oserait m'ouvrir une retraite?
Je n'en ai pas besoin.... Partout on peut souffrir,
Et, grace au ciel aussi, partout on peut mourir.
Mon instant est venu. C'en est fait: cette pierre
Sera mon lit funèbre et ma couche dernière.

(Elle s'assied sur les degrés de pierre qui sont à la porte de la maison d'Évélina.)

Viens, secourable mort, viens finir mes tourments...

SCÈNE VI.

LÉNORE, BELMOUR.

BELMOUR.

N'ai-je pas entendu de sourds gémissements?...
Serait-ce?... Oui, je la vois... Ah! Lénore! ah! madame,
Qu'un doux rayon d'espoir pénètre dans votre ame;
Vous avez des amis.

LÉNORE.

Quoi! c'est vous, cher Belmour?
C'est votre noble voix qui me rappelle au jour!...
Je sens... qu'il est trop tard.

BELMOUR.

Non. Reprenez courage.
Ne vous laissez pas vaincre au sort qui vous outrage.
Relevez-vous. Venez. Acceptez mon secours.

(Il la relève et la conduit sur un banc qui se trouve au devant de la scène, où il la fait asseoir.)

LÉNORE.

Il n'est plus temps.

BELMOUR.

Cessez ce funeste discours:
Il est temps; il est temps. Un ami me seconde;
Sa vue adoucira votre douleur profonde;
Ce digne et bon vieillard que chez vous j'ai conduit...

LÉNORE.

Il a senti l'effet du malheur qui me suit;

Une horrible prison le retient.

BELMOUR.

Non, madame;
Il est libre; et pour vous un zèle ardent l'enflamme.

LÉNORE.

Il est libre?... est-il vrai? je voudrais le revoir!

BELMOUR.

Si vous le connaissiez! si vous pouviez savoir!

LÉNORE.

Eh! quoi donc?

BELMOUR.

A son cœur combien vous êtes chère...
Le ciel exprès l'envoie; il vous rend votre père.

LÉNORE.

Mon père! O Dieu!

BELMOUR.

C'est lui. Sous un nom emprunté
Il a voulu d'abord vous être présenté.
Il brûlait cependant de se faire connaître.

LÉNORE.

Dès le premier instant où je l'ai vu paraître,
D'un pieux mouvement mon cœur a tressailli.
Mais quel fruit ce bon père aura-t-il recueilli
Du soin de rechercher sa malheureuse fille?
Hélas! il va bientôt rester seul, sans famille!
Moi-même, devant lui, puis-je lever les yeux?
Je crains de lui paraître un objet odieux.
J'attends de mes erreurs le trop juste reproche.

BELMOUR.

Non; ne le craignez point. Je le vois qui s'approche.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VANTHOL.

VANTHOL.

Je la retrouve enfin... dans quel état!... Grand dieu!...
Mon enfant, suivez-moi... Quittons ce triste lieu.

LÉNORE, se mettant à genoux.

O mon père!... A vos pieds votre fille tremblante
S'incline avec respect, confuse et repentante.
Bénissez-moi, mon père, et ne m'accablez pas.

VANTHOL.

Qui? moi? moi, t'accabler? ah! je t'ouvre mes bras
Viens.

(Il la relève et l'embrasse.)

LÉNORE.

Le ciel qui permet qu'enfin je vous revoie
A mes derniers moments veut mêler quelque joie;
Oui, je suis trop heureuse, et la mort peut venir;
Quand vos bras paternels daignent me soutenir,
Je retrouve ma force, et je me sens renaître.

VANTHOL.

O Dieu de l'univers! O mon souverain maître!...
Fais-moi grace... Rends-moi le plus cher de mes biens...
Daigne accepter mes jours en échange des siens...

Ma fille, que mes yeux ont à peine revue,
Me serait enlevée aussitôt que rendue?...
Oh! ne le permets pas!...

LÉNORE.

O mon père, est-ce vous
Qui, loin de me montrer du mépris, du courroux,
Me conservez encore une amitié si tendre?
Les reproches amers que je craignais d'entendre
Font place à la douceur d'un discours consolant.
Mais j'entends de mon cœur le langage accablant;
Mon repentir me dit combien je suis coupable...

BELMOUR.

Madame, saisissons le moment favorable;
Vos gardes éloignés vous permettent de fuir...

LÉNORE.

Belmour, sans me sauver vous allez vous trahir,
Vous perdre... Ils reprendront leur victime échappée.

VANTHOL.

Viens... Suis-moi.

LÉNORE.

Je me sens mortellement frappée.

BELMOUR.

Courage. De mon bras acceptez le soutien.

VANTHOL.

Pour fuir plus promptement, prends le secours du mien.

LÉNORE.

Vous le voulez, mon père?... Allons.

(Tous deux la soutiennent; elle fait quelques pas. Catesby survient à la tête des gardes.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CATESBY, GARDES.

CATESBY, aux gardes.

Qu'on les saisisse.
De la rebellion l'un et l'autre est complice.
Ils ont du Protecteur bravé l'ordre absolu.

VANTHOL.

Nous plaignons le malheur ; nous l'avons secouru.

CATESBY.

Qu'on arrête à l'instant ce vieillard téméraire ;
Qu'on le traîne en prison.

VANTHOL.

D'un pouvoir arbitraire
Satellite insolent, assassin soudoyé,
Un cœur tel que le tien connaît-il la pitié?
Mais comprends mes douleurs, si jamais tu fus père.
Cette femme est ma fille, et tu vois sa misère.
Mes secours et mes pleurs sont-ils donc criminels?
Pourras-tu l'arracher de mes bras paternels?

CATESBY.

Je ne dois qu'obéir. Gardes, qu'on les sépare.

VANTHOL.

Et tu te dis Anglais?... Va, tu n'es qu'un barbare.

(Les gardes font un mouvement ; Lénore serre son père dans ses bras.)

LÉNORE.

Me séparer de vous?... Ils n'y parviendront pas...

Non, mon père, jamais... Je mourrai dans vos bras.

VANTHOL.

Malheureuse!... Je sens sa main déja glacée;
Sa main qui s'affaiblit tient la mienne pressée...

LÉNORE.

Bénissez-moi, mon père, à mes derniers moments;
Dites-moi : Je pardonne à tes égarements.

VANTHOL.

Oh! oui!... je te bénis!... Que l'arbitre suprême
Puisse te pardonner et te bénir de même!

LÉNORE, à Catesby.

Glocestre veut ma mort... Et, sans aller plus loin,
Tu vas dans un moment en être le témoin.
Retourne au Protecteur... Va lui vanter ton zèle.
De mon dernier soupir porte-lui la nouvelle.
Respecte ce vieillard... protége son ami.

(A Vanthol et à Belmour.)

Montrez-moi tous les deux un cœur plus affermi...
Le mien est rassuré... Dieu fait ce qu'il ordonne;
Il aime à pardonner, puisqu'il veut qu'on pardonne.
Tranquille, je remets mon ame entre ses mains...
Daigne la recevoir au séjour de tes saints,
O mon Dieu!.. J'ai péché... je me repens... J'expire...

BELMOUR.

Elle a trouvé la fin de son affreux martyre.
Saintes lois de l'hymen, qui peut vous violer
Par ce grand châtiment doit s'instruire... et trembler.

FIN DE LA PIÈCE.

CHANGEMENTS

PROPOSÉS POUR

POLYEUCTE ET NICOMÈDE,

TRAGÉDIES

DE P. CORNEILLE.

AVERTISSEMENT.

J'ai lu quelque part que *Polyeucte* était celle des tragédies de Corneille que Boileau regardait comme la plus complètement belle: mon opinion est fort peu de chose auprès de celle du législateur de notre Parnasse; mais j'avoue qu'entre les chefs-d'œuvre de cet illustre poète tragique, j'ai toujours eu pour cette pièce un sentiment de préférence. *Le Cid* a de plus grandes beautés peut-être; mais il a plus de défauts, et il a fallu y faire beaucoup de changements pour le conserver au théâtre.

Il y a eu un temps où je ne manquais pas volontairement une représentation de *Polyeucte;* le plaisir que j'y éprouvais était troublé par les murmures que faisaient naître des expressions vieillies, des incorrections de style: c'était, le plus souvent, le rôle de

Félix qui excitait des mouvements d'improbation de la part des spectateurs.

Mon amour pour l'art du théâtre, ma religieuse vénération pour le génie du grand Corneille, m'ont déterminé à risquer de faire quelques changements dans cette tragédie; ils ne consistent qu'en des mots substitués à d'autres, en des vers rendus corrects ou plus clairs; et enfin, en quelques suppressions dans le rôle de Félix.

Les changements relatifs à ce rôle ont été concertés avec M. Baptiste aîné, qui en est en possession; il les a portés sur son exemplaire.

A l'égard des changements pour *Nicomède,* ils m'ont été demandés par M. Talma, dans le temps où il étudiait ce rôle, qu'il n'avait pas encore joué. Obliger en cela ce grand acteur, c'était rendre en même temps un service au public : ce double motif était déterminant.

Ces changements ont été approuvés et

adoptés par notre Roscius; il y en a même quelques-uns qui lui appartiennent; tous ceux du rôle de *Nicomède*, et la plupart de ceux des autres rôles sont actuellement en usage aux représentations de cette pièce sur le théâtre Français; le petit nombre de ceux qui n'ont pas été adoptés seront ici distingués par une astérisque *. L'actrice qui tenait alors, en chef, le rôle de *Laodice*, ne voulut pas faire le petit effort d'apprendre quelques vers différents de ceux qu'elle avait dans la mémoire; et ce rôle est celui où il est entré le moins des changements proposés.

Heureux, si l'on s'aperçoit que j'ai fait ce travail comme je le devais, non pour en tirer vanité, mais pour être utile, me mettant avec respect aux pieds du grand Corneille, et lui demandant la permission d'ôter quelques grains de poussière à son beau cothurne!

CHANGEMENTS

POUR

POLYEUCTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 19 et 20 (1), au lieu de :

Et mon cœur attendri, sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.

Substituer :

« Mon cœur, tout aux projets qu'il brûle d'achever,
« S'émeut de ses douleurs, et n'ose les braver.

Vers 23 et 24, au lieu de :

Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

Substituer :

« Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui;
« Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NOTA. Ces deux derniers vers sont de Corneille, et tels

(1) Les vers sont numérotés, en partant pour les compter, du commencement de chaque acte.

qu'ils les avait mis dans la première édition de *Polyeucte*. Voltaire les préfère avec raison, ce semble, à ceux que l'auteur y a substitués.

SCÈNE III.

Vers 191, au lieu de :

Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir.

Substituer :

Malgré le faux honneur qu'on croit en recueillir.

SCÈNE IV.

Vers 329 et 330, au lieu de :

. . . . *Ah! regret qui me tue*
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!

Substituer :

. . . . « A moins que ta prudence
« Ne sache dans son cœur trouver notre défense.
« Si quelque espoir me reste. Il n'est plus aujourd'hui, etc.

Ce changement consiste à refaire un vers et demi, et à en supprimer quatre.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 25, au lieu de :

Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses.

Substituer :

« Oubliez qu'elle fut l'objet de vos tendresses.

SCÈNE II.

Vers 182, au lieu de :

Elle me rend les soins que je dois à la mienne.

Substituer :

« Elle m'est précieuse à l'égal de la mienne.

SCÈNE III.

Vers 215, au lieu de :

Mais soit cette croyance ou fausse, ou véritable.

Substituer :

« Mais que ce jugement soit faux, ou véritable.

SCÈNE IV.

Vers 330, au lieu de :

Me donne votre exemple à me fortifier.

Substituer :

« Me donne exemple en vous, pour me fortifier.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 41, au lieu de :

Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte.

Substituer :

« Le peu que j'ai d'espoir, etc.

Vers 45, au lieu de :

. . . . *Mais sachons-en l'issue.*

Substituer :

. . . . « Puissé-je!... Mais on vient.

SCÈNE II.

Vers 73 et 74, au lieu de :

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie,
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie.

Substituer :

« Je l'aimerais encor, m'eût-il abandonnée;
« Et si de tant d'amour tu peux être étonnée.

Ce changement se trouve dans le commentaire de Voltaire.

SCÈNE III.

Vers 160 et suivants, après le vers :

Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

On passe au théâtre les quatre vers qui suivent. Voltaire fait une remarque exprès pour les approuver. Il me semble qu'il serait mieux de les conserver.

Vers 179, au lieu de :

J'ai trahi la justice à l'amour paternel.

Substituer :

« J'immole la justice à l'amour paternel.

Vers 192, au lieu de :

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

Substituer :

« Qu'il fasse un peu pour soi, quand je fais tant pour lui.

Vers 219 et 220, au lieu de :

Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.

Substituer :

« Des chrétiens vous savez quelle est la dureté;
« N'attendez pas de lui cette légèreté.

SCÈNE IV.

Vers 346, au lieu de :

Il est de votre choix la glorieuse estime.

Substituer :

« J'ai reçu pour époux l'objet de votre estime.

Vers 257 et 258, au lieu de :

Vous m'importunez trop ; bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.

Substituer :

« Ah ! que demandez-vous? Bien que j'aie un cœur tendre,
« Je ne prends de pitié qu'autant que j'en veux prendre.

SCÈNE V.

Vers 303, au lieu de :

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux.

Substituer :

« Contre tous les chrétiens son ordre est rigoureux.

Après le vers 312 :

« Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.

Passer huit vers et aller à :

« Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence.

Et après le vers 324 :

« Il rappelle un amour à grand'peine banni.

Passer quatre vers, et aller à :

« Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?

ACTE IV.

SCÈNE III.

Vers 91 et 92, au lieu de :

Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance.

Substituer :

« Mais malgré ces exploits, ce rang, cette naissance,
« Voyez que de vous seul dépend notre espérance.

Vers 263, 264 et 265, au lieu de :

Que d'épouser un homme, après son triste sort,

Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;
Et si vous me croyiez une ame si peu saine.

Substituer :

« Que d'épouser jamais, après son triste sort,
« L'homme en qui je verrais la cause de sa mort;
« Et si vous me croyiez sur ce point incertaine.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 7 et 8, au lieu de :

Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.

Substituer :

« Et s'il l'aima jadis, il regarde aujourd'hui
« Ce qu'obtint un rival comme indigne de lui.

Après le vers 10 :

« Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace.

Passer quatre vers, et aller à :

« C'est en vain qu'il tempête, et feint d'être en fureur.

Vers 22, 23 et 24, au lieu de :

Il voit quand on le joue, et quand on dissimule ;
Et moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferais des leçons.

Substituer :

« Il voit quand on le joue, et quand on dissimule;
« Il démêle une intrigue, et la fait retomber
« Sur ceux qui se flattaient de l'y voir succomber.

Après le vers, 54 :

« M'irait calomnier de quelque intelligence.

Passer huit vers, et aller à :

« J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.

SCÈNE IV.

Vers 245, au lieu de :

Voit-on comme le sien des cœurs impénétrables ?

Substituer :

« Voit-on comme le sien des cœurs inébranlables ?

SCÈNE V.

Vers 274, au lieu de :

Cette seconde hostie est offerte à ta rage.

Substituer :

Une victime encor vient s'offrir à ta rage.

Vers 277, au lieu de :

Ta barbarie en elle a les mêmes matières.

Substituer :

« Poursuis sur moi, poursuis tes fureurs meurtrières.

SCÈNE VI.

Vers 315, au lieu de :

Et par un mouvement que je ne puis entendre.

Substituer :

« Et par un mouvement que je ne puis comprendre.

FIN DES CHANGEMENTS POUR POLYEUCTE.

CHANGEMENTS

POUR

NICOMÈDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Après le quatrième vers (1) :

Un si grand conquérant, être encor ma conquête.

* Passer quatre vers.

Vers 9 et 10, au lieu de :

Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux!

Substituer :

* « Toutefois à regret je vous vois de retour;
« Les piéges sous vos pas vont naître en cette cour;
« Votre marâtre y règne.

Vers 15 et 16, etc., au lieu de :

La haine que pour vous elle a si naturelle,
A mon occasion encor se renouvelle.
Votre frère son fils, depuis peu de retour...

(1) Les vers sont numérotés, en partant, pour les compter, du commencement de chaque acte.

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.

Substituer :

* « Elle vous hait, seigneur, et sa haine mortelle (1)
« A mon occasion encor se renouvelle.
« Votre frère son fils, revenu dans ces lieux....

NICOMÈDE.

« Je sais qu'il est ici, qu'il vous offre ses vœux;
« Je sais que les Romains, etc.

Vers 25, au lieu de :

Et rompu par sa mort les spectacles pompeux.

Substituer :

« Et dérobé sa gloire au spectacle honteux.

Vers 37 et 38, au lieu de :

Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frère à le persécuter.

Substituer :

« Je ne vois qu'un motif qui le puisse arrêter,
« Et c'est d'aider mon frère à vous persécuter.

Vers 42, au lieu de :

L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.

Substituer :

* « Est d'un prix assez grand pour l'en vouloir payer.

(1) Le changement du premier vers seulement non adopté.

Vers 73, au lieu de :

Et saura vous garder même fidélité.

Substituer :

« Et saura vous garder cette fidélité.

Vers 77, au lieu de :

. . . . *Loin de rompre ses coups.*

Substituer :

. . . . « Loin d'arrêter ses coups.

Vers 91 et 92, au lieu de :

Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.

Substituer :

« Vous n'avez pas ici plus de pouvoir qu'un autre.

Vers 105 et 106, au lieu de :

Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.

Substituer :

« Trois sceptres que pour lui vient d'acquérir mon bras,
« Lui plaideront ma cause, et ne se tairont pas.

SCÈNE II.

Vers 123 et suivants, supprimer :

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre.

Et les vers suivants, et commencer ainsi la scène :

ATTALE.

« Quoi! madame, toujours un front inexorable!
« Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
« Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
« Et tel qu'il est enfin, quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

« Seigneur, je vous ai dit, dois-je vous le redire?
« Que vos vœux sur mon cœur n'auront jamais d'empire;
« Un autre amour l'occupe; et je vous l'ai tant dit,
« Prince, que ce discours vous doit être interdit.
« On le souffre d'abord; mais la suite importune.

ATTALE.

« Que cet heureux rival doit bénir sa fortune!
« Quel honneur ce serait de pouvoir aujourd'hui
« Lui disputer ce cœur et l'emporter sur lui!...

NICOMÈDE.

« La place à l'emporter, etc.

Vers 175, après ce vers :

La fille d'un tribun ou celle d'un préteur.

Passer quatre vers.

Vers 185 et suivants, après ce vers :

Madame, et retenez une telle insolence.

Passer les quatre vers qui suivent, et aller de suite à la réponse de Nicomède :

« Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?

Vers 203 et 204, au lieu de :

Et, pour vous divertir, est-il si nécessaire,
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

Substituer :

« Dois-je souffrir de lui ce discours téméraire,
« Et ne lui pouvez-vous ordonner de se taire ?

SCÈNE III.

Vers 267, au lieu de :

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place.

Substituer :

« Si vous aviez dessein de disputer la place.

SCÈNE IV.

Vers 281, 282 et 283, au lieu de :

Tu l'entends mal, Attale ; il la met dans ma main,
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
Dedans mon cabinet amène-le sans suite, etc.

Substituer :

« Le succès, au contraire, en devient plus certain.
« Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
« Jusqu'en mon cabinet amène-le sans suite, etc.

SCÈNE V.

Vers 291 et 292, au lieu de :

Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

Substituer :

« Et ne conçoive mal, tant il redoute un crime !
« Qu'un trône excuse tout, et rend tout légitime.

Vers 297 et suivants, au lieu de :

Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante, à ses dépens, de ce qu'il savait faire, etc.

Substituer :

« Rome l'eût laissé vivre; et sa noble équité
« N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
« Instruite, à ses dépens, de ce qu'il savait faire, etc.

Vers 311 et suivants jusqu'à 316, au lieu de :

Ce fils donc qu'a pressé la soif de la vengeance,
S'est aisément rendu de mon intelligence, etc.

Et ce qui suit,

Substituer :

« Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance,
« Est avec moi sans peine entré d'intelligence;
* « C'est d'accord avec lui que j'ai dans cette cour (1)
« D'Attale adroitement ménagé le retour;
« Par lui j'ai des Romains tenté la jalousie, etc.

(1) C'est d'accord avec lui, etc.

Ces deux vers *masculins* n'ont pas été adoptés. On a conservé les deux vers suivants, de Corneille :

L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de son fils.

Vers 321, au lieu de :

Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur.

Substituer :

« Envoie ici mon fils avec l'ambassadeur.

Vers 324, au lieu de :

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse.

Substituer :

« Le prince a déja fait éclater sa tendresse.

Vers 329 et suivants, au lieu de :

C'était trop hasarder, et j'ai cru pour le mieux, etc.

Et ce qui suit,

Substituer :

« C'était trop hasarder; il valait beaucoup mieux
« L'écarter de son camp, l'attirer en ces lieux.
« Métrobate l'a fait par des terreurs paniques;
« Il a feint de trahir mes ordres tyranniques, etc.

Vers 339 au lieu de :

Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée.

Substituer :

« Tantôt, en le voyant, j'ai feint d'être effrayée.

Vers 354, au lieu de :

De peur d'offenser Rome, agira chaudement.

Substituer :

» N'osera braver Rome et son ressentiment.

Vers 355 et 356, au lieu de :

Et ce prince, piqué d'une juste colère,
S'emportera sans doute, et bravera son père.

Substituer :

« Et le prince, animé d'une juste colère,
« Par quelque emportement offensera son père.

Vers 363 et 364 : les derniers de l'acte, au lieu de :

Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connaissez trop, pour vous en mettre en peine.

Substituer :

« Viens, suivons mes desseins; je te connais fidèle;
« Tu sais tous mes secrets : je les livre à ton zèle.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 4, au lieu de :

Pour ce qu'on en peut craindre est un puissant remède.

Substituer :

« Contre une telle crainte est un puissant remède.

Vers 12, au lieu de :

Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes.

Substituer :

« L'élèvent au-dessus des plus illustres têtes.

Vers 18 et suivants, au lieu de :

A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent;
Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats, etc.

Substituer :

« Sous le joug du devoir à regret ils fléchissent;
« Et ces grands cœurs tout fiers du bruit de leurs combats,
« Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats,
« Font du commandement une douce habitude,
« Pour qui l'obéissance est un devoir trop rude.

Vers 23 et suivants, au lieu de :

Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine;
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû, etc.

Substituer :

« Que destinés au trône à remplacer un père,
« Ils hâtent par leurs vœux ce que le sort diffère.

Passer là quatre vers, et aller de suite à :

« Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
« De son règne importun et de ses tristes jours.

En substituant le mot *importun* au mot *ennuyeux*.

Vers 47, au lieu de :

Et depuis qu'une fois elle nous inquiète.

Substituer :

« Et sitôt qu'on ressent cette ardeur inquiète.

Vers 63, au lieu de :

Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune.

Substituer :

« Me rappelle toujours cette idée importune.

Vers 81 et 82, au lieu de :

Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal,
Et l'amour de son frère, et le sort d'Annibal?

Substituer :

« Peut-il voir en effet, sans un courroux égal,
« Et l'amour de son frère, et le sort d'Annibal?

Vers 87 et suivants :

Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre, etc.

Passer ces deux vers et les deux suivants, et substituer, en reprenant du vers 86 :

« Il est le dieu du peuple et celui des soldats.
« Son retour nous menace, et le danger nous presse.
« Je veux bien toutefois agir avec adresse, etc.

SCÈNE II.

Vers 111 et 112 : au lieu de :

Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime,

Substituer :

« Et vous ne deviez pas, prince, obscurcir d'un crime
« Tout ce que vos exploits vous ont acquis d'estime.

Vers 121 et 122, au lieu de :

Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
Je serais innocent ; mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, Seigneur, etc.

Substituer :

Je me serais gardé de paraître à vos yeux,
Si le bien de vous voir m'était moins précieux.

Et passer les quatre vers suivants.

Vers 145 et 146, au lieu de :

Inviolable, entière ; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.

Substituer :

« Inviolable, entière, au lieu d'autoriser
« Des méchants qui voudraient déja la mépriser.

Vers 155 et suivants, supprimer le vers :

Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire.

Passer anssi quatre vers de la réponse de Prusias, et finir la scène de la manière suivante :

NICOMÈDE.

. . . .

« La reine d'Arménie est due à ses États,

« Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
« De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

« C'était là mon dessein; j'allais vous en instruire.
« Mais tandis que je fais préparer son départ,
« Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

« Elle est prête à partir.

PRUSIAS.

Mais vous pensez, sans doute,
« Que d'éclatants honneurs doivent marquer sa route.
« Je songerai quel ordre on y peut apporter.
« Mais l'ambassadeur entre; il le faut écouter.

SCÈNE III.

Vers 185, au lieu de :

Je crois que pour régner il en a les mérites.

Substituer :

« Je lui crois en effet de suprêmes mérites.

Vers 231 et 232, au lieu de :

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.

Substituer :

« On vient nous assurer qu'Attale a l'ame grande,
« Et tous les dons du ciel qui forment un grand roi.

Vers 236, au lieu de :

Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous.

Substituer :

« Qu'il fasse au moins pour lui ce que j'ai fait pour vous.

Vers 273 et 274, au lieu de :

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge ;
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

Substituer :

« Seigneur, vous pardonnez à l'ardeur de son âge;
« Le temps et la raison changeront ce langage.

Vers 303 et suivants, passer le vers :

Puisqu'il peut la servir à me faire descendre.

Et les trois qui suivent.

Vers 316, au lieu de :

N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père.

Substituer ;

N'ont placé qu'un dépôt.....

Vers 329 et suivants, après le vers :

Le reste de la terre est d'une autre nature.

Passer seize vers et aller de suite au vers :

Au reste, soyez sûr que vous posséderez, etc.

En le changeant ainsi :

Quant à vous, soyez sûr, etc.

Vers 359; au lieu de :

La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissue.

Substituer :

« L'intrigue est bien conduite, et ceux qui l'ont tissue.

Vers 361, au lieu de :

Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.

Substituer :

« Je ne réponds qu'un mot à ce nouveau projet.

SCÈNE IV.

Vers 375 et suivants. Abréger beaucoup cette petite scène, qui ne sert qu'à terminer l'acte, et la réduire de la manière suivante :

. . . .« A nos vœux il s'oppose;
« Vous savez ce qu'il peut; vous voyez ce qu'il ose.
« Cet esprit orgueilleux, enflé de ses succès,
« Se croit déja certain de rompre nos projets;
« Il aime, il est aimé : j'en ai plus d'un indice.

PRUSIAS.

« N'importe; je réponds, seigneur, de Laodice.
« Mais enfin elle est reine, et cette qualité
« Semble exiger de nous quelque civilité.
« J'ai sur elle, après tout, une puissance entière;
« Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
« Allons donc la trouver, et comme ambassadeur,
« De cet illustre hymen montrez-lui la splendeur.

« Je vais vous seconder, et nous pourrons ensuite,
« D'après ses sentiments, régler notre conduite.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 4, après le vers :

J'observerai, seigneur, cet avis important.

Passer les quatre vers suivants.

Vers 9 et 10, au lieu de :

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

Substituer :

« De Rome vous semblez mépriser la colère,
« Et trop peu croire un roi qui vous tient lieu de père.

Vers 23 et 24, au lieu de :

Ici c'est un métier que je n'entends pas bien ;
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.

Substituer :

« Ici ce grand pouvoir, ce rang n'est pas le mien ;
« Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.

Vers 34 au lieu de :

Je vais vous y remettre en bonne compagnie.

Substituer :

« C'est là que vous verrez votre fierté punie.

26.

Vers 60 et 61, finir la scène par le vers :

Si vous voulez régner, faites Attale roi.

Qui servira de sortie à Prusias.

Retrancher le mot *Adieu.*

SCÈNE II.

Vers 61, au lieu de :

Madame, enfin une vertu parfaite....

Substituer :

« Madame, songez-vous qu'une vertu parfaite....

Vers 72, après ce vers :

Et les temps où l'on vit et les lieux où l'on est.

Passer huit vers, et aller de suite à :

Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée, etc.

Vers 84, au lieu de :

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur ; mais je veux bien vous répondre en amie ;
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie, etc.

Substituer :

« Seigneur, je répondrai librement à mon tour.

Puis passer huit vers, et aller de suite à :

« Je vois sur la frontière une puissante armée.

Vers 96 et suivants, au lieu de :

Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal ;

Et s'il voulait passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerais de s'assurer d'un autre.

Substituer :

« Le changement au roi pourrait être fatal,
« S'il osait remplacer ce guerrier par un autre,
« Et son pays alors craindrait plus que le nôtre.

Vers 120, après ce vers :

S'il tenait de ma main la qualité de roi.

Passer vingt-huit vers, et aller de suite au vers :

Mais si de leurs États Rome à son gré dispose.

En y faisant ce changement :

« D'ailleurs, de tant d'États puisque Rome dispose, etc.

Vers 175, après ces deux vers :

Ce sont des coups d'essai, mais si grands, que peut-être
Le Capitole a lieu de craindre un coup de maître.

Passer quatre vers, et ajouter de suite, en les faisant dire par Laodice, au lieu de Flaminius, les deux vers suivants :

« Ses victoires déja font revivre Annibal.
« Mais le voici, ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

Vers 181 et 182, au lieu de :

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

Substituer :

« Ou Rome étend beaucoup les pouvoirs qu'elle donne,
« Ou vous faites bien plus qu'elle ne vous ordonne. (1)

Vers 187 et suivants, au lieu de :

Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,

(1) M. Talma n'a pas cru devoir adopter ce changement. Il a conservé à peu près les deux vers de Corneille, par la raison, m'a-t-il dit, qu'ils sont trop connus, et que les acteurs qui ont joué le rôle avant lui les ont toujours récités, en changeant seulement le second de cette manière :

Ou vous êtes bien lent à remplir votre charge.

Je n'en persiste pas moins à croire que les deux vers que je propose devraient être adoptés :

1° Parce qu'ils ne feraient pas rire comme ceux auxquels ils sont substitués ;

2° Parce qu'ils expriment exactement la même pensée ;

3° Parce qu'ils amènent encore mieux que les deux vers supprimés la réponse de Flaminius :

Je sais quel est mon ordre ; et si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

Je saisis cette occasion de remercier ce grand acteur pour le zèle qu'il a mis a nos changements ; je dis *nos changements*, parce qu'il s'en est occupé avec moi, et particulièrement de ceux du rôle de Nicomède.

Le Kain avait aussi desiré des changements dans *Nicomède* ; mais il avait essayé de les faire lui-même. J'avais fini mon travail, quand j'ai connu le sien ; la plupart de ses corrections ne sont pas heureuses, et cela n'est pas étonnant ; mais ce qui doit le paraître, c'est le ton peu mesuré, peu respectueux dont il critique Pierre Corneille.

Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

Substituer :

« Vous aurez dans son cœur fait de si grands progrès,
« Et vos soins à ses yeux auront eu tant d'attraits,
« Que sans de grands efforts je ne pourrai détruire
« L'effet que vos discours sur elle ont su produire.

Vers 193 et 194, au lieu de :

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.

Substituer :

« S'empresser de la sorte à conseiller la reine,
« C'est par pitié, seigneur, prendre beaucoup de peine.

SCÈNE IV.

Vers 231 et 232, au lieu de :

Les mystères des cours sont si souvent cachés,
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.

Substituer :

* « Des mystères de cour la noire iniquité
« Aux yeux les plus perçants n'offre qu'obscurité.

Vers 238, après le vers :

Avec chaleur pour lui presse mon alliance.

Passer huit vers, et aller au 247, au lieu de :

Voyez quel contre-temps Attale prend ici!

Substituer :

« Ah! Dieu! quel contre-temps! Attale vient ici!

SCÈNE VI.

Vers 265 et 266, au lieu de:

Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

Substituer :

« Mais, prince, vous avez refusé de m'en croire,
« Ou vous êtes sujet à manquer de mémoire.

SCÈNE VII.

Vers 298, au lieu de :

Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses.

Substituer :

« De tels hommes souvent tiennent mal leurs promesses.

Vers 312, au lieu de :

Seigneur, le roi s'ennuie, et, etc.

Substituer :

« Seigneur, le roi vous mande, et, etc.

SCÈNE VIII.

Vers 328 et suivants, après le vers :

N'ont pas su soutenir un si noir stratagême.

Passer quatre vers.

Vers 333, au lieu de :

Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !

Substituer :

« Par ses propres agents il se voit confondu.

Vers 350, au lieu de :

A peine à le passer pour calomniateur.

Substituer :

« Se soulève à le croire un calomniateur.

Vers 331, au lieu de :

Et vous en avez moins à me croire assassine.

Substituer :

« Vous avez moins de peine à me croire assassine.

Vers 367 et suivants, après le vers :

Je crois qu'il n'agit point moins généreusement.

Passer quatre vers.

Vers 71, au lieu de :

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

Substituer :

« Vous agissez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 4, après ce vers :

Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs.

Passer quatre vers, et aller de suite au premier couplet que dit Arsinoé.

Vers 19 et 20, après le vers :

« Croiront que votre amour m'a seul justifiée?

Supprimer quatre vers, et passer de suite à la réponse de Prusias, dans laquelle on fera le changement suivant; au lieu de :

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime et qui doit vous aimer.

Substituer :

« Ah! c'est trop de scrupule, et trop vous alarmer;
« J'instruis par mon exemple un peuple à vous aimer.

SCÈNE II.

Vers 32, au lieu de :

Trois sceptres que ma perte expose à votre fils.

Substituer :

« Trois sceptres que ma perte assure à votre fils.

Vers 47, au lieu de :

Qui n'a que la vertu de son intelligence.

Substituer :

« Qui des lâches détours n'a point l'expérience.

Vers 55, après le vers :

M'impute tous les traits dont il se sent frappé.

Supprimer cinq vers, et substituer :

« Du trépas d'Annibal il me nomme complice;
« C'est moi qui veux encor lui ravir Laodice;
« C'est moi qui fais qu'Attale, etc.

Vers 109 et 110, après le vers :

Il faut sous les tourments que l'imposture expire.

Supprimer quatre vers, et passer de suite à la réponse d'Arsinoé.

« Quoi! seigneur, les punir de la sincérité, etc.

Vers 113 et 114, supprimer encore quatre vers dans cette réponse d'Arsinoé, la réduire, et changer les vers qui suivent de cette manière :

« Quoi! seigneur, les punir de la sincérité
« Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
« Qui vous rend votre femme, et vient de le confondre!

PRUSIAS.

« Laisse là Métrobate, et songe à me répondre;
« Défends-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

« M'en défendre! Seigneur, vous ne le croyez pas.

Vers 135, au lieu de :

La fourbe n'est le jeu que des petites ames.

Substituer :

L'intrigue n'est le jeu que des petites ames.

Vers 141, au lieu de :

Et ces esprits légers approchant des abois,
Pourraient bien se dédire, etc.

Substituer :

« Et ces esprits légers, sous le coup de vos lois,
« Pourraient bien se dédire une seconde fois.

Vers 154, au lieu de :

Vous assuriez un sceptre à ma protection.

Substituer :

* « Vous accordiez un sceptre à ma protection.

Vers 159 et suivants, après ce vers :

C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.

Supprimer quatre vers et l'exclamation de Prusias, *Ah! Madame!* et changer ainsi :

« C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
« Si j'étais pour vous perdre assez infortunée,
« Le même instant verrait finir ma destinée ;
« Et puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi, etc.

Vers 179 et 180, au lieu de :

Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage

Qu'en tire Antiochus et qu'en reçut Carthage.

Substituer :

« Qui pourtant l'a laissé, malgré son grand courage,
« Soumettre Antiochus et ruiner Carthage.

SCÈNE III.

Vers 187, au lieu de :

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.

Substituer :

« Mon fils, tout ce débat et me blesse et me fâche.

Vers 190, au lieu de :

Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.

Substituer :

« Rassurons, s'il se peut, la reine qui te craint.

Au lieu de :

J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle.

Substituer :

« Mon cœur se sent touché pour toi comme pour elle.

Vers 219 et suivants, à ce demi-vers :

. . . . *Quelle bassesse d'ame !*

Substituer :

. . . . « Quelle faiblesse d'ame !

Au lieu de :

Tu la préfères, lâche, à ces prix glorieux !

Substituer :

« Tu peux la préférer à ces prix glorieux!

au lieu de :

Après cette infamie, es-tu digne de vivre?

Substituer :

« Pour elle, à tant de honte un fol amour te livre.

SCÈNE IV.

Vers 258, au lieu de :

Tout beau, Flaminius, etc.

Substituer :

* « Ne triomphez pas tant; je n'y suis point encore, etc.

SCÈNE V.

Vers 291 et 292 : au lieu de :

Ce n'est pas loi pour elle, et reine comme elle est, (1)
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.

Substituer :

* « Elle n'a plus de père, et reine comme elle est,
« Elle peut de cet ordre user comme il lui plaît.

Vers 346, au lieu de :

Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

Substituer :

* « Le roi vous le disait, souvenez-vous-en bien.

(1) Le premier de ces deux vers a été conservé.

SCÈNE VI.

Vers 182, au lieu de :

Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

Substituer :

« Et ce qu'ils font pour eux, faisons-le aussi pour nous.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 12 et suivants, au lieu de :

Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?

Substituer :

« Songe à régner sans elle, et non pas à l'aimer.

Supprimer les quatre vers qui suivent immédiatement celui-là, et aller de suite au mot d'Attale :

« Mais, madame....

Vers 36 et suivants, après le vers :

Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.

Supprimer quatre vers, et changer ainsi ceux qui suivent :

« Elle veut des sujets partout où sont des hommes,
« Que partout sous ses lois on soit ce que nous sommes,
« Et prétend sur les rois un si grand ascendant,
« Que son empire seul demeure indépendant.

« Je connais les Romains, et je sais leurs maximes;
« Carthage, Antiochus en ont été victimes.
« De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
« Et me soumettre au sort que je ne puis forcer.

Vers 55 et 56, au lieu de :

Le temps pourra changer ; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

Substituer :

« Le temps pourra changer; cependant avec soin
« Ménagez des amis dont vous avez besoin.

SCÈNE II.

Vers 666, au lieu de :

Que de le laisser faire et ne lui point répondre..

Substituer :

« Que de ne point agir et ne lui point répondre.

SCÈNE III.

Vers 84 :

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés!

Ce vers serait mieux dans la bouche de Prusias, qui peut le dire de bonne foi, que dans celle d'Attale, où il n'est qu'une ironie assez froide. Substituer, en le faisant dire par Prusias :

« Ainsi notre tendresse et nos soins sont payés!

SCÈNE IV.

Vers 96 et suivants, après ce vers :

Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi.

Supprimer quatre vers, et aller de suite à l'entrée d'Araspe.

SCÈNE V.

Vers 113 et 114, au lieu de :

Ah! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage.

Substituer :

« Ah! seigneur, c'est tout perdre; et dans un tel orage,
« C'est porter à l'excès leur révolte et leur rage.

Vers 136, au lieu de :

Ah! rien de votre part ne saurait me choquer.
Parlez.

Substituer :

« Dites-nous quel secours nous pouvons invoquer.
« Parlez.

Vers 144, au lieu de :

Amusez-le du moins à débattre avec vous.

Substituer :

« Entretenez ses chefs; gardez-les près de vous.

Vers 161 et suivants, après le vers :

Sur quiconque sera de son intelligence.

Supprimer quatre vers, et changer ainsi le suivant ; au lieu de :

Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui.

Substituer :

« D'après l'amour qu'au prince il témoigne aujourd'hui.

Vers 174, au lieu de :

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté.

Substituer :

« Il assure vos jours et votre liberté.

SCÈNE VII.

Vers 192, au lieu de :

C'est déja trop de voir son dessein avorté.

Substituer :

« C'en est assez de voir son dessein avorté.

Vers 194, au lieu de :

Qu'il lui faudrait du front tirer le diadême.

Substituer :

« Qu'il faudrait à son front ravir le diadême.

Vers 199, au lieu de :

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente !

Substituer :

* « De haine et de courroux c'est être bien exempte.

Vers 239, après le vers :

Quelque autre Métrobate, et quelque autre Zénon.

passer les quatre suivants.

Vers 249 et 250, au lieu de :

Mais hâtez-vous de grace, et faites bien ramer,
Car déja sa galère a pris le large en mer.

Substituer :

« Mais surtout hâtez-vous; car l'un de nos vaisseaux
« Déja bien loin du port l'emporte sur les eaux.

Vers 263, au lieu de :

Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie....

Substituer :

* « Et brisant cette fois sa longue tyrannie.

Vers 267 et 268, au lieu de :

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure,
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture.

Substituer :

« Le roi peut sans regret céder le diadème,
« Puisqu'il veut bien enfin ne pas régner lui-même.

SCÈNE IX.

Vers 301 et 302, au lieu de :

N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

Substituer :

* « N'attendons pas leur ordre, et du moins par la mort
« Sachons demeurer seuls maîtres de notre sort.

Vers 308, au lieu de :

S'il manquait à remplir l'effort de mon estime.

Substituer :

« S'il pouvait démentir l'honneur de mon estime.

SCÈNE X.

Vers 329 et 330, au lieu de :

Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.

Substituer :

« Faites-lui grace aussi, madame, et désormais
« Que ce jour entre nous rétablisse la paix.

Vers 374 et 375, au lieu de :

Qu'elle jette partout sur la tête des rois.
Nous vous la demandons hors de la servitude.

Substituer :

« Que Rome fait peser sur la tête des rois.
« Nous vous la demandons libre de servitude.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

Page

NOTICE sur la vie et les ouvrages de Collin-Harleville. 5

DISCOURS prononcé aux funérailles de Collin-d'Harleville 125

PROLOGUE des *Querelles des deux Frères.* 131

LÉNORE, drame héroïque, en cinq actes et en vers. 151

CHANGEMENTS proposés pour Polyeucte et Nicomède, tragédies de P. Corneille. 277

CHANGEMENTS pour Polyeucte. 283

CHANGRMENTS pour Nicomède. 291

FIN DE LA TABLE.

